

général en Finlande, de 1714 à 1721, battit les Suédois sur terre et sur mer, et fut nommé feld-maréchal par Catherine en 1725. — Son frère, également nommé *Mikhaïl*, 1685-1764, eut aussi des emplois importants sous Pierre le Grand et ses successeurs; il fut ambassadeur en Perse, grand-amiral et gouverneur de Saint-Petersbourg, pendant l'absence de l'impératrice Elisabeth.

Gallitzine (ALEXANDRE), fils de Mikhaïl l'aîné, 1718-1783, se distingua comme diplomate d'abord, puis, comme général, dans la guerre de Sept Ans, et surtout dans la guerre contre les Turcs; en 1769, il franchit le Dniester, et fut vainqueur à Choczyn, qu'il enleva l'année suivante. Catherine II le nomma feld-maréchal et gouverneur général de Saint-Petersbourg.

Gallitzine (DMITRI), 1721-1793, ambassadeur à Vienne, a fondé, par son testament, un magnifique hôpital à Moscou.

Gallitzine (DMITRI), 1738-1803, ambassadeur en France, 1763, s'y lia avec les principaux écrivains; il fut ensuite ambassadeur à la Haye. On a de lui: *Description physique de la Tauride*, 1788; *Traité de Minéralogie*, 1792; *l'Esprit des Economistes*, 1796.

Gallitzine (Le prince Emmanuel), littérateur russe, né à Paris, 1804-1853, fils du lieutenant général Mikhaïl Gallitzine, après s'être distingué dans l'armée russe, fut forcé par sa santé de renoncer à la carrière militaire, cultiva les lettres et voyagea beaucoup. On lui doit: *la Finlande en 1848*, 2 vol. in-8°. Il a traduit en français plusieurs ouvrages russes, comme les *Contes d'Ivan Nikitiénko*, la *Relation du voyage de Wrangel en Sibérie*; il a fourni beaucoup d'articles intéressants aux *Nouvelles Annales des voyages*, au *Bulletin de la Société de Géographie*, etc.

Gallizzi ou **Galizzi** (FEDE), fille d'un miniaturiste, née à Trente, vers 1580, eut un véritable talent comme peintre, et acquit une grande réputation.

Galloche (LOUIS), peintre, né à Paris, 1670-1761, élève de Louis Boullogne, eut de la vigueur dans le coloris; il mourut recteur et chancelier de l'Académie de peinture. On voit plusieurs de ses œuvres dans quelques églises de Paris; son tableau d'*Hercule et Alceste* est estimé.

Gallo-Grèce. V. GALATIE.

Gallois (JEAN), littérateur, né à Paris, 1632-1707, entra dans les ordres et fut un savant presque universel. Il rédigea avec talent le *Journal des Savants*, après Denis de Sallo, 1666-1674, et fut protégé par Colbert, auquel il donna des leçons de latin. Membre de l'Académie française, 1673, de l'Académie des sciences, secrétaire de l'Académie des inscriptions, il fut encore garde de la Bibliothèque du roi et professeur de langue grecque au Collège de France.

Gallois (JEAN-ANTOINE **Gauvain**), né à Paris, 1755-1828, lié avec Cabanis et madame Helvétius, connu par quelques poésies et par la traduction de *la Science de la Législation*, par Filangieri, 1786, fit avec Gensonné, en 1791, un rapport célèbre à l'Assemblée législative sur l'état des provinces de l'Ouest, devint membre du Tribunat en 1799, prononça un *Discours sur le traité de paix d'Amiens*, qui fut remarqué, 1802; puis entra au Corps législatif; il était, en 1813, membre de la commission dont le rapport et le projet d'adresse déterminèrent Napoléon à proroger l'assemblée. Sous Louis XVIII, il fut conseiller-maître à la cour des comptes, 1818.

Gallois (CHARLES-ANDRÉ-GUSTAVE-LÉONARD), publiciste et historien, né à Monaco, de parents français, 1789-1851, vint à Paris en 1818, et, depuis cette époque, fut, dans les journaux et dans un grand nombre de brochures et de livres, l'un des écrivains les plus actifs de l'opinion libérale. Il a aussi composé des ouvrages historiques qui ne sont pas sans valeur. Citons: *Biographie des contemporains, par Napoléon*, 1824; *Histoire de Napoléon d'après lui-même*; *Biographie de tous les ministres depuis la Révolution*, 1827; *Hist. abrégée de l'Inquisition d'Espagne*, trad. de l'espagnol de Llorente, 1828; *Hist. de Joachim Murat*, 1828; *Hist. de France d'Anquetil*, continuée depuis la seconde assemblée des notables jusqu'au sacre de Charles X; *La dernière semaine de juillet 1830*; *Hist. pittoresque de la Révolution française*, 1830, 4 vol. in-8°; *Hist. de la Convention nationale d'après elle-même*, 1835, 8 vol. in-8°; *Hist. des journaux et des journalistes de la révolution (1789-1796)*, 2 vol. in-8°; *Hist. des Jacobins*; *Hist. de la Révolution de 1848*, 5 vol. in-8°. Il a dirigé la réimpression de l'ancien *Moniteur*.

Gallon, mesure de capacité en Angleterre; il vaut

4 litres, 5434. Il se divise en 2 *pottles*, ou en 4 *quarts*, ou en 8 *pintes*. Pour les céréales, 64 gallons égalent un *quarter* ou 290 litres, 78. — Pour les vins, le *tun* égale 252 gallons ou 1,145 litres, etc.

Galloway, contrée d'Ecosse, au S. O., comprend deux comtés, celui de Wigtown, Wigton ou *Galloway de l'ouest*, et celui de Kirkcudbright ou *Galloway de l'est*, avec une partie des comtés d'Ayr et de Lanark. Ce pays tire son nom du bourg de *Galloway*, maintenant *New-Galloway*, sur la Ken, à 25 kil. N. O. de Kirkcudbright; 4,000 hab. Il est couvert par les ramifications des monts Cheviot et par de vastes bruyères.

Galloway, en Irlande. V. GALWAY.

Galloway (Comte de). V. RUVIGNY.

Gals ou **Gaels**. V. GAULE et CELTES.

Galluppi (PASQUALE), philosophe italien, né dans la Calabre ultérieure, 1770-1846, professeur à l'université de Naples, a combattu surtout les doctrines philosophiques du XVIII^e s. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque: *Essai sur la connaissance*; *Eléments de philosophie*, 1852, qui ont eu de nombreuses éditions; *Douze lettres philosophiques*, 1827, traduites en français par Peisse, 1847; *Philosophie de la volonté*, etc., etc.

Gallus (C. SULPICIUS), patron des Espagnols en 170 avant J. C., préteur en 169, servait sous Paul Emile en Macédoine, lorsqu'il rassura les soldats en leur expliquant une éclipse de lune avant la bataille de Pydna, 168. Consul en 166, il battit les Liguriens et triompha. Cicéron fait le plus grand éloge de ses connaissances astronomiques, et plusieurs pensent qu'il introduisit à Rome les représentations dramatiques dans les fêtes consulaires; on dit même qu'il collabora à l'*Andrienne* de Térence.

Gallus (CAIUS CORNELIUS), poète élégiaque latin, né à Forum Julii (Fréjus), 66-26 av. J. C., peut-être descendant d'un affranchi, s'attacha l'un des premiers à la fortune d'Octave, qui le nomma triumvir pour distribuer les terres italiennes aux vétérans, 41. Il rendit alors des services signalés à Mantoue et à Virgile, qui l'a célébré dans la 6^e et dans la 10^e de ses églogues. Poète distingué, jouissant de la faveur d'Octave, il le suivit à Actium et contribua beaucoup à la ruine d'Antoine et de Cléopâtre, et à la soumission de l'Égypte. Octave lui confia le gouvernement de cette grande province, et Gallus se montra administrateur ferme et vigoureux; il réprima une révolte de la Thébaidé, rendit à l'Égypte son ancienne fertilité, protégea le commerce et les arts. Cependant il fut brusquement disgracié, en 26; on ne connaît pas les causes de sa chute. Était-ce son orgueil? Avait-il blessé Auguste par des discours outrageants? Il fut révoqué, ses ennemis l'accusèrent; le Sénat le condamna à l'exil; on remercia les dieux d'avoir délivré la république d'un citoyen dangereux. Gallus désespéré se donna la mort, et Auguste pleura le triste sort de son ancien ami. — Quintilien, tout en lui reprochant la dureté de son style, le met au nombre des meilleurs poètes élégiaques. Malheureusement ses œuvres sont perdues; les six pièces qu'on a publiées sous son nom sont de Maximien qui vivait au V^e s.; on les a souvent imprimées à la suite des éditions de Catulle, Tibulle et Propertius; Pezai les a traduites en français, ainsi que L. Puget, dans la *Collection Nisard*.

Gallus (ÆLIUS), préfet de l'Égypte sous Auguste, fut chargé de conduire une expédition pour explorer l'Arabie. Strabon, son ami, a fait un récit intéressant de cette expédition, qui ne fut pas heureuse, 24 av. J. C.

Gallus Cestius, général romain, gouvernait la Syrie en 64, lorsque les Juifs se soulevèrent contre la tyrannie de Gessius Florus. Gallus partit d'Antioche avec une armée, pénétra en Galilée et vint camper à Gabaon, près de Jérusalem; s'il avait poussé vivement ses attaques, il aurait pu prendre la ville et terminer la guerre; mais il alla lentement et perdit dans la retraite ses machines et six mille hommes. Néron le remplaça par Vespasien; Gallus mourut peu après.

Gallus (C. VIBIUS TREBONIANUS), empereur romain, commandait l'armée de Mœsie, lorsqu'à la mort de Decius, qui fut victime de sa trahison, il fut proclamé par les soldats, 254. Il prit pour collègue Hostilianus, fils de Decius, signa un traité honteux avec les Goths et revint à Rome, où il nomma auguste son fils Volusianus, après la mort d'Hostilianus, qu'il fit probablement périr. La peste ravagea alors l'Empire. Les Goths reparurent en Illyrie; ils furent repoussés par Émi-

lianus, que ses soldats proclamèrent empereur, 253. Les deux armées étaient en présence près de Terni, en Italie, lorsque Gallus et son fils furent tués par leurs soldats. Gallus a été accusé de cruauté; il a continué la persécution de Decius contre les chrétiens.

Gallus (FLAVIUS CONSTANTIUS), neveu de Constantin le Grand, et frère de Julien, par son père Julius Constantius, fut épargné, à cause de sa jeunesse et de sa santé débile, dans le massacre général de ses parents par les fils de Constantin. En 351, il fut nommé César par Constance II, gouverna l'Orient avec dureté et hauteur, remporta quelques succès sur les Perses, mais excita les défiances et la colère de l'empereur, qui le rappela, le fit juger et décapiter en 354.

Galmier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Montbrison (Loire), près de la Coize; célèbre par sa source ferrugineuse acidulée (*Aquæ Segestæ*). Tanneries, chamoiseries; 5,055 hab. — Près de là sont les ruines du château de Montrond, connu dans l'histoire du Forez.

Galvani (ALOISIO), médecin et physicien italien, né à Bologne, 1757-1798, fut professeur d'anatomie à Bologne, 1762, mais continua d'exercer la chirurgie. Ses découvertes sur l'électricité animale l'avaient rendu célèbre, lorsqu'il perdit sa place pour n'avoir pas voulu prêter serment à la République Cisalpine. Réduit presque à l'indigence, il tomba dans un état de langueur qui amena sa mort prématurée, quoique le gouvernement lui eût rendu la chaire qu'il avait illustrée. Il avait écrit plusieurs mémoires, sur les os, sur les reins et les uretères des oiseaux, sur l'organe de l'ouïe chez les volatiles, lorsque ayant par hasard touché avec deux métaux différents les nerfs lombaires d'une grenouille qu'il avait écorchée, il remarqua avec étonnement que les membres inférieurs s'agitaient avec force. Il étudia ce phénomène avec une rare sagacité, et crut reconnaître une nouvelle sorte d'électricité, un fluide nerveux. Ses explications spécieuses eurent de nombreux partisans; il les développa dans un livre, de *Viribus electricitatis in motu musculari commentarius*, 1791, in-4°. Mais Volta démontra que le prétendu fluide nerveux n'est que de l'électricité ordinaire, développée par le contact de substances hétérogènes, et à laquelle les organes des animaux servent seulement de conducteurs; c'est lui qui a commencé à tirer les résultats vraiment scientifiques de la belle découverte, qui conserve le nom de galvanisme. On a publié les *Œuvres* complètes de Galvani, à Bologne, 1841.

Galveston, v. du Texas (États-Unis), sur l'île de Galveston, à l'entrée de la baie de ce nom, profonde de 50 kil., large de 30, dans le golfe du Mexique, au S. E. d'Austin. Le port est bon et fait un commerce actif; service régulier de bateaux à vapeur avec la Nouvelle-Orléans; chemin de fer vers Houston: 10,000 hab., dont 1,500 français. Elle ne date que de 1837.

Galway ou **Galloway**, l'un des comtés du Connaught (Irlande), a pour limites: au S. les comtés de Clare et de Tipperary; à l'E. les comtés de la Reine et de Roscommon; au N. le comté de Mayo; à l'O. l'Océan Atlantique. Il est creusé par la baie profonde du même nom, qui reçoit les eaux de plusieurs lacs, comme le lac Corrib; il est aussi arrosé à l'E. par le Shannon et son affluent, le Suck. Vastes tourbières, marbre, chaux; on y élève du gros bétail et des poneys estimés qu'on tire généralement du Connemara, district de l'O., sauvage, montueux, plein de bogs et mal peuplé. La superficie est de 604,256 hect., la population de 255,000 h. Le ch.-l. est Galway; v. princ. Loughrea, Ballynasloe, Aghrim, Tuam. Les trois îles d'Arran en dépendent.

Galway, ch.-l. du comté, à l'embouchure d'une petite rivière venant du lac Corrib, près de la baie de Galway, à 180 kil. O. de Dublin. Evêché catholique, belle cathédrale. Moulins à farine, distilleries, salines; commerce considérable de saumons, de harengs, par le port sûr et vaste, que protège une forteresse; fabriques de toiles et flanelles. Elle ne fut prise qu'en 1252 par les Anglais, a eu des rapports fréquents avec l'Espagne au moyen âge, et a souffert beaucoup des guerres civiles du xvii^e siècle; 30,000 hab.

Gama (VASCO DE), navigateur portugais, né probablement avant 1469 à Sinès, d'une ancienne famille noble, avait déjà fait plusieurs voyages sur la côte d'Afrique, lorsque le roi Emmanuel le chargea de se rendre aux Indes, en essayant de doubler le cap de Bonne-Espérance, que Barthélemy Diaz avait reconnu, dès 1486. On lui confia, en 1497, quatre petits bâtiments montés par 160 hommes; la flottille partit le 8 juillet

d'un endroit appelé le Restello, là où s'éleva plus tard le magnifique couvent de Belem. Après avoir séjourné dans la baie de Sainte-Hélène, on doubla le Cap, novembre 1497; on s'arrêta dans la baie de Saint-Braz, on découvrit la terre de Natal, le 25 décembre, et l'on arriva au pays des Cafres. L'expédition remonta vers le nord, trouva l'île de Mozambique, où les négociants musulmans voulurent faire périr les chrétiens; elle arriva à Monbaça, le 4 avril 1498, puis à Mélinde, où les Portugais furent bien accueillis. Le roi de cette dernière ville leur donna un pilote habile, qui les dirigea à travers le golfe d'Oman vers la côte des Indes, mai 1498. Gama débarqua près de Calicut; mais les intrigues des marchands maures, les présents mesquins des Portugais et la faiblesse de leurs ressources les firent mal accueillir par le radjah ou zamorin; ils coururent de grands dangers, et Gama revint péniblement vers l'Europe, après avoir perdu son frère et une partie de ses équipages. Il rentra à Lisbonne à la fin d'août 1499, fut nommé amiral des Indes et reçut de grands honneurs.

Le 10 février 1502, il partit avec quinze navires, fonda des établissements sur la côte orientale de l'Afrique, à Mozambique et à Sofala, détruisit cruellement un vaisseau qui revenait de la Mecque, chargé de richesses et monté par des musulmans de divers pays de l'Asie, puis débarqua à Cananor. Il imposa un traité au prince de cette ville, bombarda Calicut pendant trois jours, pour punir les habitants des mauvais traitements qu'ils avaient fait subir aux Portugais, renouvela un traité avec le radjah de Cochin, et revint à Lisbonne, après avoir assuré la prépondérance des Portugais dans la mer des Indes. Il obtint la grandesse et le titre de comte de Vidigueyra; mais on le laissa vingt et un ans dans l'inaction. Jean III lui donna alors dix vaisseaux et trois caravelles; Gama était nommé vice-roi des Indes; après avoir courageusement bravé les tempêtes d'une mer qui tremblait devant lui, il aborda à Goa et vint mourir à Cochin. Son corps ne fut ramené en Europe qu'en 1558; il fut placé dans la petite église de Nossa-Senhora-das-Relíquias, près de Vidigueyra. Le Camoëns a chanté sa gloire dans les *Lusiades*; Castanheda et Barros ont raconté ses exploits; on a récemment retrouvé et publié le routier (*roteiro*) d'un compagnon de Gama; il a été traduit par M. Ferd. Denis dans le t. III des *Voyageurs anciens et modernes*, de M. Charton.

Gama (JOZÉ-BASILIO DA), poète brésilien, 1740-1795, fut élevé chez les jésuites de Rio-de-Janeiro, vint en Europe, à Lisbonne, à Rome, où il avait une certaine réputation de poète, quoiqu'il n'eût encore rien publié. De retour à Rio, il fut arrêté comme suspect, envoyé en Portugal, menacé d'être déporté à Angola, mais sauvé par la protection du ministre Pombal. Il fit alors imprimer son poème de l'*Uruguay*, 1769, traduisit plusieurs pièces de Métastase et de Goldoni, publia le poème de *Quitubia*, 1791; etc. Mais c'est le poème de l'*Uruguay* qui lui donne un rang dans la littérature brésilienne.

Gamaches, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. d'Abbeville (Somme), sur la Bresle. Filat. de coton, de chanvre, de lin; commerce de bois, grains. Patrie de Vatable; 2,055 hab.

Gamaches (JOACHIM ROUAULT DE), maréchal de France, d'une vieille famille du Poitou, servit sous Charles VII et sous Louis XI. Il défendit Beauvais en 1472. Mais accusé de trahison, condamné au bannissement et à 20,000 livres d'amende, 1476, il alla mourir dans ses terres, 1478.

Gamain ou **Gamin** (FRANÇOIS), serrurier, né à Versailles, 1760-1799, donna des leçons de serrurerie à Louis XVI et l'aïda à construire la fameuse armoire de fer, où se trouvaient cachés les papiers secrets du roi. Malgré les bons traitements qu'il avait toujours reçus, il révéla tout au ministre Roland et contribua par là à la perte de Louis XVI. Plus tard, il prétendit, contre toute vraisemblance, que le roi et la reine avaient voulu l'empoisonner; la Convention lui accorda une pension de 1200 livres. Gamain était alors en proie à une maladie cruelle, qui plus tard amena sa mort.

Gamala, v. de la demi-tribu orientale de Manassé (Palestine), près du lac de Genezareth, qui fut ruinée par les Romains, 67.

Gamaliel, pharisien, docteur de la loi, membre du sanhédrin, homme savant dans la théologie grecque, d'un caractère doux et conciliant, empêcha les Juifs de faire mourir saint Pierre, fit donner aux chrétiens le corps de saint Etienne et fut le maître de saint Paul. Une tradition chrétienne le représente comme un dis-

cipte secret du christianisme, et assure qu'il fut baptisé avec son fils et Nicodème.

Gamba (BARTHELEMY), biographe italien, né à Bassano, 1780-1841, a laissé: *De' Bassanesi illustri*, 1807; *Serie dell' edizioni de' testi di lingua italiana*, 2 v.; *Galeria dei letterati ed artisti delle provincie Venetiane nel secolo xviii*, et surtout *La vita di Dante Alighieri*, 1825.

Gambacorte, nom d'une famille pisane, qui posséda longtemps le pouvoir dans sa patrie, et dont les principaux membres furent:

Gambacorta (ANDREA), qui fut mis à la tête de la république de 1348 à 1354. — *Francesco*, son frère, conservateur du bon état, qui fut décapité, comme traître à l'empereur Charles IV, en 1355. — *Pietro*, neveu du précédent, d'abord exilé, puis capitaine-général de la république en 1369, assassiné en 1392. — *Giovanni*, neveu du précédent, capitaine du peuple en 1405, livra Pise aux Florentins, 1406, et alla vivre à Florence.

Gambey (HENRI-PRUDENCE), ingénieur mécanicien, né à Troyes, 1787-1847, d'abord contre-maitre aux écoles d'arts et métiers de Compiègne et de Châlons, se livra à Paris à la fabrication des instruments de précision. Il obtint des médailles d'or aux expositions de 1819, de 1823, de 1827. Il a perfectionné et inventé beaucoup d'instruments, cercles répéteurs, théodolithe, boussoles, héliostat, lunettes, cathétomètre, etc. Il a été membre du Bureau des Longitudes et de l'Académie des sciences en 1857.

Gambie, fl. de la Sénégambie, vient, sous le nom de *Diam*, des montagnes de Fouta-Dialon, coule en général de l'E. vers l'O., dans un pays montueux et boisé, puis dans des plaines vastes et fertiles; il se jette dans l'Atlantique à 140 kil. S. E. du cap Vert, par une embouchure large de 28 kil. Son cours est de 1600 kil.; un vaisseau de 40 canons peut remonter le fleuve pendant 240 kil., et les navires de 150 tonneaux ne sont arrêtés qu'aux chutes de Barraconda, à 480 kil. Sur ses bords sont les comptoirs anglais de Pisanja, Albreda, Ste Marie de Bathurst. Il se divise en plusieurs bras dans sa partie inférieure. Son lit, profond, vaseux, bordé de palétuviers, est infesté de crocodiles et d'hippopotames.

Gambier (Archipel), ou *Manga-Reva*, groupe de 5 îles volcaniques, boisées, entourées de brisants, à l'extrémité S. E. de l'archipel Pomotou ou Dangereux (Polynésie), par 27° 12' lat. S. et 137° 15' long. E. La plus grande a 12 kil. de long. Nommées *Duff* par le capitaine Wilson en 1797, elles ont le nom du capitaine Gambier qui les reconnut plus complètement. Les indigènes, convertis par les missionnaires, sont sous le protectorat de la France depuis 1844. — Il y a un autre groupe de ce nom, au S. de l'Australie, à l'entrée du golfe Spencer; il a été reconnu par Flinders, en 1798.

Gambier (Lord JAMES), amiral anglais, né aux îles Lucayes, 1756-1833, d'une famille de protestants français, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, devint capitaine de frégate dès 1778, se distingua dans les guerres contre la France, fut contre-amiral, 1795, vice-amiral, 1799, amiral, 1805. En 1807, il bombardait Copenhague; en 1809, il dirigea l'expédition qui incendia une partie de la flotte française de l'amiral Allemand dans la rade d'Aix. Il négocia la paix avec les États-Unis, 1814-1815.

Gamélie, fêtes en l'honneur de Junon, protectrice des mariages; on les célébrait à Athènes dans le mois *Gamélion* (Janvier).

Gamla-Carleby, petit port de Finlande (Russie), prov. de Vasa, à 720 kil. N. de Helsingfors, sur le golfe de Bothnie. Il fait un commerce actif de bois, goudron, résine, peaux, etc.; les Anglais y commirent des dégâts dans la guerre de 1854; 2,500 hab.

Gan, bourg de l'arr. et à 8 kil. S. O. de Pau (Basses-Pyrénées). Eaux minérales, marbres, vins; 3,000 hab.

Gand (en flamand *Gend* ou *Gent*), ch.-l. de la Flandre orientale (Belgique), par 51° 5' 12" lat. N. et 4° 25' 27" long. E., au confluent de l'Escaut, de la Lys, de la Liève et de la Moëre, bâtie sur 26 îles réunies par un grand nombre de ponts, à 48 kil. N. O. de Bruxelles. Place forte, citadelle élevée en 1822; évêché, cour d'appel des deux Flandres, université fondée en 1816. Parmi ses monuments, on cite la cathédrale de Saint-Bavon, du xiii^e siècle, avec ses beaux tableaux; Saint-Michel, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, le château des comtes, le palais de justice, l'hôtel de ville commencé en 1481; les canaux, et surtout le beau bassin du canal de Neuzen, ouvert en 1828, et qui peut contenir 400 bâ-

timents. Son industrie, jadis si florissante, quand la grande ville avait 400,000 habitants, est encore considérable; on y trouve des filatures de coton et de lin, des blanchisseries, des imprimeries sur tissus de coton, des fabriques de cotonnades et de toiles, qui occupent 60,000 ouvriers dans la ville et dans les environs; 121,000 hab. — Gand date du x^e siècle, devint la capitale des comtes de Flandre en 1180, fut dès lors une puissante commune, et, surtout au temps de Jacques et de Philippe Artevelt, toujours en lutte contre ses souverains, comtes de Flandre et ducs de Bourgogne. Elle se révolta en 1538 contre Charles-Quint, qui y était né, et qui lui enleva ses libertés. La *Pacificat ion de Gand* y fut signée en 1576 pour unir les Belges et les Hollandais contre les Espagnols. Les Français la prirent en 1678, 1708, 1745, 1792, 1794. Elle fut, de 1795 à 1814, le ch.-l. du départ. de l'Escaut. Louis XVIII y résida pendant les Cent Jours. Elle a repris sa prospérité au xix^e siècle.

Gandak, Gondok ou Gundouk, affl. de gauche du Gange, vient du Dhavalagiri dans l'Himalaya, traverse le Népal, et finit près de Patnah; 800 kil. de cours.

Gandersheim, v. du Brunswick (Allemagne), sur la Gande, affl. de la Leine, à 40 kil. N. de Göttingue. Château ducal, abbaye de femmes, dont l'église est curieuse. Fabriques de fer et d'acier; 2,500 hab.

Gandia, port de la prov. et à 60 kil. S. de Valence (Espagne), sur l'Alcoy, près de la mer. Exportation des fruits des environs; fabriques de toiles. Université de 1547 à 1772. Beau palais des ducs de Gandia (de la famille d'Ossuna); 7,000 hab.

Gandini (ANTONIO), peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, 1550-1630, élève de Paul Véronèse, a laissé des peintures remarquables par l'abondance des figures et la richesse des détails, à Brescia surtout. Son chef-d'œuvre est la légende des *Trois Croix* données aux magistrats de Brescia par le duc Namo.

Gandjah ou Gendje ou Jélisabethpol, v. du gouvernement de Tiflis (Russie). On récolte aux environs beaucoup de soie; les Russes y battirent les Persans en 1826; 12,000 hab.

Gandjam ou Gangam, v. de la présidence de Madras (Hindoustan), près de l'embouchure du *Gandjam* dans le golfe de Bengale, au N. du pays des Cirkars. Pagode célèbre; fabriques de sucre et de toiles de coton rayées, appelées *guingans*. Son territoire est très-fertile.

Gando, v. du Haoussa dans le Soudan (Afrique), sur le bas Sokoto. On y fabrique de belles cotonnades.

Gandolfi (GAETANO), peintre et graveur de l'école bolonaise, né près de Bologne, 1744-1802, élève de Torelli, de Graziani et de son frère *Gandolfi (Ubaldo)*, imita les maîtres vénitiens et bolonais. Son imagination était féconde et il eut beaucoup de vogue. On voit ses tableaux à Bologne, à Naples, à Pise.

Gandouana ou Gondawana, prov. de la prés. de Calcutia (Hindoustan), au N. du Dekhan, entre le Godavéry, le Mahanady et la Nerbuddah, conquise par les Anglais en 1818 et 1854; v. pr. Garra ou Gharrà. Une partie de l'ancien Gandouana forme le royaume de Nagpou, qui appartient à un prince maharatte, vassal des Anglais.

Ganéça, dieu indien de la sagesse, fils de Bhavani et de Siva. On le représente avec une tête d'éléphant, un ventre énorme et des jambes courtes; il est souvent monté sur un rat. On lui attribue l'invention des mathématiques et de l'astronomie.

Ganelon, personnage imaginaire, à la trahison duquel les poèmes chevaleresques attribuent la défaite et la mort de Roland; à Roncevaux. C'était un seigneur du Beaujolais où Louis le Débonnaire fit raser son château d'Avenas. Suivant les chroniques, Charlemagne l'aurait vaincu et l'aurait fait tuer à Laon.

Ganerbinat, nom donné dans l'Allemagne du xiii^e siècle aux ligues de la petite noblesse. Les confédérés devaient fortifier à frais communs un château, pour leur servir de lieu de refuge; ils étaient tous *héritiers en commun* de cette forteresse (*ganerben, gemeinerben*). Le chef de la ligue se nommait *Burggrave*; il jugeait, assisté de conseillers ou *Burgmænnern*.

Ganganelli. V. CLÉMENT XIV.

Gangarides, ancien peuple de l'Inde, vers les embouchures du Gange.

Gange, fl. de l'Hindoustan, le *Boura-Ganga*, fleuve par excellence des Hindous, est formé de deux branches qui viennent de l'Himalaya, le *Bhidgirath*, consi-

déré comme le bras principal, et l'Alâknandâ, qui est cependant plus considérable et vient de plus loin. Sortant des montagnes à Hurdwar, il coule du N. O. au S. E., arrosant dans la prov. de Delhi, Ferrekhabad, Fattighur, Kawnpour, Allahabad; puis dans la prov. de Bahar, Mirzapour, Chunargour, Bénarès, Ghazipour; il entre alors dans la prov. de Calcutta, où il arrose Patnah. Près de Mourschidâbâd commence un immense delta, où ses eaux se dispersent en une infinité de branches; la plus considérable, à l'E., passe près de Dakka et va s'unir au Brahmapoutra; la branche occidentale, l'Ilougly, passe à Chandernagor et à Calcutta. Les bouches du fleuve occupent environ 280 kil. de côtes; c'est là où se trouve le *Sunderbund*, couvert de forêts ou de marécages, repaire de bêtes féroces, patrie endémique du choléra. Le Gange a une largeur de 800 à 4,500 m.; son cours est rapide, ses crues périodiques commencent en avril; il augmente d'abord lentement; à la fin de juillet, il inonde les campagnes à une distance de 150 kil.; vers le milieu d'août, il commence à décroître; au mois d'octobre, il rentre dans son lit, laissant un limon fertile sur les campagnes. Ses eaux pures et salubres sont regardées comme sacrées par les Hindous, sectateurs de Brahma. Son cours est d'environ 5,000 kil., dont 2,000 sont navigables. Ses principaux affl. sont à droite: le Gally-Neddy, la Djénnah, la Sone; à gauche, le Goumty, le Gogra, le Gandak, le Bagmatty, etc.

Ganges, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 40 kil. N. O. de Montpellier (Hérault), sur l'Hérault, dans un pays très-pittoresque, presque entièrement peuplé de calvinistes. Fabriques de bas et de gants de soie exportés jusqu'en Amérique. Non loin est la belle grotte de la *Baume-des-Demoiselles*; 4,121 hab.

Ganilh (CHARLES), homme politique et économiste, né à Allanches (Cantal), 1758-1836, avocat au parlement de Paris, électeur de 89, fut député avec Bancal des Isarts, le 14 juillet 1789, pour informer l'Assemblée constituante des troubles de Paris. Emprisonné pendant la Terreur, sauvé par le 9 thermidor, il fut nommé tribun, en 1799, mais éliminé en 1802, à cause de son opposition. Député en 1815, il siégea avec la minorité libérale. Ses ouvrages d'économie politique ont contribué par leur clarté à répandre de saines idées; les principaux sont: *Essai politique sur le revenu public des peuples de l'antiquité, du moyen âge, des siècles modernes*, 2 vol. in-8°; *Des systèmes d'économie politique*, 2 vol. in-8°; *La théorie de l'économie politique fondée sur les faits*, 2 vol. in-8°; il recommande l'alliance féconde de la statistique et de l'économie politique; *De la législation, de l'administration et de la comptabilité des finances de la France depuis la Restauration*, 1817, in-8°, etc.

Gannal (JEAN-NICOLAS), chimiste et industriel, né à Sarrelouis, 1791-1852, d'abord pharmacien dans les armées françaises en Allemagne et en Russie, préparateur de Thénard à la Faculté des sciences, s'occupa surtout de chimie industrielle depuis 1818. Son esprit inventif trouva de nombreuses applications de la science: nouveau procédé pour le raffinage du borax, rouleaux élastiques pour les presses mécaniques, mode nouveau pour durcir le suif par l'action des acides, colles fortes, fumigations chloriques contre les catarrhes, nouvelle charpie de chanvre, couvertures imperméables, etc. Il prouva que la gélatine manque de qualité nutritive, contrairement à l'opinion alors populaire. Enfin il découvrit l'art des embaumements, en injectant dans les artères par l'une des aortes carotides une solution de sulfate d'alumine. Il a soutenu avec vigueur ses procédés et ses droits à cette découverte. Parmi ses ouvrages, on cite *l'Histoire des embaumements et de la préparation des pièces d'anatomie*, 1837 et 1841, in-8°.

Gannat, ch.-l. d'arrond. de l'Allier, par 46° 6' 1" lat. N. et 0° 51' 43" long. E., à 58 kil. S. de Moulins, sur l'Andelot. Restes du vieux château, belle église Sainte-Croix. Commerce de grains; 5,528 hab.

Ganneron (AUGUSTE-HIPPOLYTE), né à Paris, 1792-1847, quitta le barreau pour continuer les affaires commerciales d'un de ses oncles, et devint bientôt l'un des notables négociants de Paris. Président d'une section au tribunal de commerce, il condamna, le 27 juillet 1830, l'imprimeur du *Courrier français* à imprimer ce journal, parce que l'ordonnance du 25 juillet était contraire à la Charte. Député de Paris, colonel de la 2^e légion de la garde nationale, il se rallia, par amour de l'ordre, au ministère de Casimir Périer; mais depuis 1836, il vota souvent avec le centre gauche et fit de l'opposition au

ministère du 29 octobre 1840. Il avait eu l'idée de créer, avec l'aide du gouvernement, un *comptoir d'escompte*, qui rendit de grands services au commerce; plus tard, il fonda, sous le nom de *comptoir Ganneron*, une banque d'escompte qui prospéra jusqu'à la révolution de 1848.

Gans (EDOUARD), jurisconsulte et publiciste allemand né à Berlin, 1798-1859, fils d'un banquier juif, fit d'excellentes études et partagea de bonne heure les doctrines philosophiques de Hegel. Nommé professeur extraordinaire de droit à l'université de Berlin, 1826, il commença une lutte brillante et vigoureuse contre l'école historique, qui dominait alors avec Savigny. Son ouvrage le plus remarquable, *Du droit de succession et de ses développements dans l'histoire du monde*, 4 vol. in-8°, 1824-1835, eut beaucoup de retentissement. Après plusieurs séjours à Paris, dans cette France qu'il aimait et dont il avait certaines qualités, il commença à Berlin des leçons sur *l'histoire des dernières cinquante années*; on le laissa d'abord parler, mais son cours fut suspendu, quand il arriva à la Révolution française. Outre son grand ouvrage, il a laissé: *Scholies sur Gaius, Système du droit civil des Romains, Coup d'œil sur les hommes et les choses, Leçons sur l'histoire des cinquante dernières années, Mélanges juridiques, historiques, politiques et esthétiques*, 2 vol. in-8°. Il a publié une grande partie de l'édition posthume des œuvres de Hegel; la *Philosophie de l'histoire* est presque entièrement de lui.

Ganteaume (HONORÉ-JOSEPH-ANTOINE), amiral, né à La Ciotat, 1755-1818, marin dès l'âge de 14 ans, prit part comme officier auxiliaire à la guerre d'Amérique; entra comme lieutenant de vaisseau dans la marine militaire en 1793, fut nommé capitaine en 1794, prit part au malheureux combat du 1^{er} juin, et fut chef d'état-major de Brueys dans l'expédition d'Égypte. Echappé comme par miracle au désastre d'Aboukir, nommé contre-amiral par Bonaparte, commandant des forces navales en Égypte, il ramena le général en France, 1799. Après le 18 brumaire, il fut conseiller d'État et président de la section de la marine. Il essaya vainement, à plusieurs reprises, de porter des secours en Égypte. Vice-amiral en 1804, comte, commandant de la flotte de Brest, il devait, s'il eût été rejoint par Villeneuve, diriger la flotte chargée de protéger la descente en Angleterre. Commandant de la flotte de la Méditerranée, en 1805, il ravitailla Corfou bloqué par les Anglais. Il fut nommé inspecteur général des côtes de l'Océan et eut plusieurs fois l'intérim du ministère de la marine. Il adhéra à la déchéance de Napoléon en 1814, releva le drapeau blanc à Toulon après Waterloo, et fut nommé pair par Louis XVIII.

Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, et frère d'Illus, doué d'une grande beauté, fut enlevé, selon la Fable, par l'aigle de Jupiter, pour remplacer Hébé comme échauson des dieux. On l'a placé parmi les constellations célestes dans le *Verseau*.

Ganymède, eunuque égyptien, gouverneur d'Ar-sinoé, sœur de Cléopâtre, fut l'un de ceux qui luttèrent contre César, en 48 av. J. C., devint général des Égyptiens après l'assassinat d'Achillas, assiégea César dans Alexandrie et lui fit courir de grands dangers. On ne sait ce qu'il devint.

Gaos, amiral perse, gendre du satrape Tiribaze, fut envoyé par Artaxerxès II contre Evagoras de Chypre, 386 av. J. C., le battit près de Citium, puis se révolta et fut soutenu par l'Égyptien Achoris et les Lacédémoniens. Il fut assassiné.

Gap (*Vapincum*), ch.-l. du départ. des Hautes-Alpes, par 44° 55' 30" lat. N. et 3° 44' 51" long. E., à 659 kil. S. E. de Paris, près du confluent de la Bonne et de la Luye, dans une petite vallée, entourée de hautes montagnes. Evêché suffragant d'Aix, cathédrale fort ancienne, mais rebâtie au xv^e siècle; musée de tableaux et d'histoire naturelle. Elle est mal bâtie, d'une assez grande importance stratégique, a quelque industrie et un commerce d'entrepôt consistant en grains, fruits, cuirs et bestiaux. Les évêques y eurent le droit de battre monnaie; 8,165 hab.

Gapençais (*Vapincensis tractus*), anc. pays de France, dans le haut Dauphiné, compris maintenant dans les Hautes-Alpes, ne fut réuni à la France que sous Louis XI, en vertu du testament de René d'Anjou. La capit. était Gap; les v. princ. Chorges, Serres, Tallard.

Garah (Oasis de) ou de **Om-es-Soghéir**, dans le désert de Libye, à l'O. de l'Égypte; elle produit de l'herbe, des dattes et un arbuste, appelé *aghoul*, dont

les ânes et les chameaux se nourrissent. Les habitants sont Berbères. On y trouve le village de *Garah*.

Garakpou r. v. **Goroukpour**.

Garamantes, anc. peuple de l'Afrique, habitaient le pays appelé *Phazania* (auj. oasis du *Fezzan*); ils étaient belliqueux et faisaient la chasse aux nègres des oasis du Sud, qu'ils vendaient comme esclaves. *Gamara* (auj. *Gherma*) était leur v. princ. Les anciens citaient encore d'autres localités. Cornelius Balbus les soumit, 21 av. J. C.

Garamond (CLAUDE), graveur et fondeur de caractères, né à Paris vers la fin du xv^e siècle, mort en 1561, substitua, dès 1520, de beaux caractères romains aux caractères gothiques dont on se servait dans l'imprimerie. Il arriva presque à la perfection. Ses caractères se répandirent partout et portèrent son nom. Il a gravé, par ordre de François I^{er}, les trois sortes de caractères grecs qui servirent à Robert Estienne depuis 1544.

Garasse (FRANÇOIS), jésuite, prédicateur et polémiste, né à Angoulême, 1585-1631, eut d'abord quelque succès comme prédicateur; mais, d'une imagination fouguese et mal réglée, il rappelait l'éloquence des Menot et des Maillard par la singularité des sujets, les trivialités du langage, les bouffonneries, les traits satiriques. Ses ouvrages de polémique lui ont acquis surtout une sorte de célébrité; d'un zèle que ne tempéraient ni le jugement, ni la charité, il attaqua les ennemis de la religion et de la Société des jésuites, avec une fougue pleine d'injures, d'imprécations, de violences. Il se déchaîna contre les *libertins*, comme Théophile de Viaud, mais aussi contre les *gallicans*, tels que l'avocat général Servin et surtout Étienne Pasquier, quoique ce dernier fût mort. Il termina ses jours honorablement; il demanda la permission d'aller soigner les malades atteints de la peste à Poitiers et il mourut victime de la contagion. — Parmi ses ouvrages, qui firent beaucoup de bruit et lui attirèrent beaucoup de réponses sanglantes, on cite: l'*Horoscopus Anti-Cotonis*, l'*Elixir Calvinisticum*; le *Banquet des Sept Sages*, 1617, dirigé contre Servin; le *Rabelais réformé par les ministres*, 1619, contre le ministre Du Moulin; *Recherche des recherches d'Étienne Pasquier*, 1622; la *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*, 1625; la *Somme théologique*, 1625, in-fol., qui fut condamnée par la Sorbonne et réfutée par l'abbé de Saint-Cyran. Ses *Mémoires* ont été publiés, en 1860, par M. Ch. Nisard.

Garat (DOMINIQUE-JOSEPH), homme politique, né à Ustaritz, près de Bayonne, 1749-1853, fils d'un médecin, se fit recevoir avocat à Bordeaux, et vint à Paris pour y tenter la fortune littéraire. Quelques articles pour l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke et pour le *Mercur de France* le mirent en rapport avec Suard, puis avec les plus célèbres écrivains du temps. Il se fit connaître par les *Eloges de l'Hôpital*, 1778, de *Suger*, 1779, de *Montausier*, 1781, de *Fontenelle*, 1783; les trois derniers furent couronnés par l'Académie française. En 1785, il fut choisi pour professer un cours d'histoire à l'Athénée, qui venait d'être fondé; il le continua longtemps, et à plusieurs reprises, jusque sous l'Empire. En enseignant, il ne cessait pas d'écrire, surtout dans les journaux; il publia un *Précis historique de la vie de M. de Bonnard*, le poète érotique. En 1789, il fut député par les pays Basques aux états généraux avec son frère, Garat l'aîné. Il parla peu, mais donna dans le *Journal de Paris* une analyse fort goûtée de toutes les séances; Mirabeau l'estimait; Champcenets et Rivarol l'attaquèrent. Il succéda à Danton comme ministre de la justice, le 12 octobre 1792; il était loin d'être cruel, mais il était faible, et il eut le tort de prononcer devant la Convention, le 22 octobre, un discours où il justifiait les massacres de septembre; les Girondins s'éloignèrent de lui. Il eut la triste mission de notifier à Louis XVI son arrêt de mort et de présider à tous les détails de l'exécution. Il remplaça Roland au ministère de l'intérieur, le 14 mars 1793. Toujours dupe de son optimisme ou toujours aveuglé par son incroyable faiblesse, cet *eunuque politique*, comme l'a appelé madame Roland, présentait la capitale comme parfaitement calme dans son rapport du 27 mai, au moment de la chute des Girondins, qu'il aurait voulu sauver. Au mois d'août, il put résigner ses fonctions, grâce à l'intervention de son ami Barère. Plusieurs fois accusé par les Jacobins, par Momoro, par Billaud-Varennes, et même emprisonné, il fut sauvé par Barère et par Robespierre, dont il avait toujours flatté lâchement la vanité de bel esprit et d'orateur. En 1794, professeur à l'École nor-

male, il développa dans ses leçons l'*Analyse de l'entendement humain*. Dénoncé à la Convention comme apologiste des massacres de septembre, il se défendit en publiant son *Mémoire sur la Révolution*, 1795. Il entra à l'Institut réorganisé dans la classe des sciences et des arts. Ambassadeur à Naples, 1797, membre, secrétaire, président du Conseil des Anciens, 1798, il se déclara pour Bonaparte, après le 18 brumaire, méritant bien le nom qu'on lui donna d'*optimiste de la révolution*. Dès le 14 décembre 1799, il prononça un discours en faveur du coup d'Etat, et fut nommé sénateur, 1800. Il célébra bientôt la victoire de Marengo et prononça l'éloge emphatique de Kléber et de Desaix. Cependant il osa combattre le projet de déportation de 150 jacobins, et en 1804 il prêta sa plume à son ami Moreau pour sa défense. Il fut créé comte de l'Empire; il était un peu de la coterie des *idéologues*, mais toujours inoffensif et toujours prêt à célébrer les triomphes de l'Empereur. En 1805, il fut placé à l'Institut dans la classe de *langue et de littérature françaises*. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon, et fit l'éloge de Wellington et d'Alexandre. Membre de la chambre de 1815, il attendit la défaite de Waterloo, pour faire une déclaration de principes. Il fut éliminé de l'Académie en 1816. Il écrivit alors ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard et sur le dix-huitième siècle*, 1820, 2 vol., ouvrage dans lequel, à côté d'un éloge emphatique et fatigant de Suard, on trouve de curieux détails sur le xviii^e siècle. Il se retira dans son pays natal, et y vécut en philosophe et même en chrétien.

Garat (JEAN-PIERRE), musicien, né à Bordeaux, 1764-1823, neveu du précédent, fut peut-être le chanteur le plus étonnant que la France ait produit. Enthousiaste de la musique, il vint à Paris pour se livrer à ses goûts, malgré l'opposition de son père, qui voulait en faire un avocat, et grâce à sa voix merveilleuse fut recherché par la meilleure société. Son père supprima la pension qu'il lui faisait pour vivre. Le comte d'Artois le nomma son secrétaire particulier; la reine lui fit donner une pension de 6,000 livres. La révolution ayant détruit sa fortune, il songea à tirer parti de son talent, composa des romances et les chanta. Celle dans laquelle il déplorait les malheurs de Marie-Antoinette (*Vous qui portez un cœur sensible...*) le fit arrêter momentanément en 1795; il quitta alors la France avec le violoniste Rode et donna des concerts à Hambourg; il alla ensuite en Angleterre. De retour à Paris, vers la fin de 1794, il excita l'admiration dans les concerts du théâtre Feydeau. Professeur de chant au conservatoire de musique, en 1795, il forma d'excellents élèves; il se fit encore entendre dans les concerts de la rue de Clichy, en 1800; puis la position de son oncle le contraignit à une sorte de retraite, et il ne chanta plus que dans quelques salons privilégiés. Sa voix était celle d'un ténor élevé, mais elle réunissait tous les registres; il abordait tous les styles avec la même supériorité; il excellait surtout dans la musique de Mozart. « Garat est la musique même, » disait Sacchini. Ses romances eurent une vogue prodigieuse. Aussi fat qu'habile artiste, il avait été sous le Directoire le type des *incroyables*. Jusqu'à la fin de sa vie, son costume bizarre en faisait une caricature, proverbiale à Paris.

Garay (DON JUAN DE), capitaine espagnol, né dans les provinces basques, 1541-1592, se distingua de bonne heure dans le gouvernement du Rio de la Plata, en Amérique. Vainqueur des indiens Charuas et Guaranis dans mille combats, il fonda Buénos-Ayres en 1580 et mourut dans une lutte contre les Minuanes.

Garay (DON MARTIN DE), homme d'État espagnol, né en Aragon, 1760-1822, fut secrétaire général des cortès en 1810, devint ministre des finances sous Ferdinand VII, mais fut disgracié en 1818, parce qu'il avait voulu soumettre à l'impôt la noblesse et le clergé.

Garbich, district de la Basse-Égypte, forme la plus grande partie du Delta. C'est une plaine coupée de nombreux canaux; le sud est bien cultivé, mais le nord, qui touche à la Méditerranée, est un pays presque désert. Le ch.-l. est *Mehallet-el-Kebyr*.

Garbieri (LORENZO), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, 1580-1654, élève de Louis Carrache, fut l'un de ses meilleurs imitateurs; mais il chercha trop la vigueur et exagéra les ombres. Ses principaux ouvrages sont à Mantoue et surtout à Bologne.

Garçao ou **Garçam** (PEDRO-ANTONIO CORREA), poète portugais, 1724-1772, vivait en paix, dans sa famille, près de Lisbonne, lorsqu'il fut jeté en prison, 1771, par l'ordre de Pombal, qu'il avait peut-être indi-

rectement attaqué dans ses vers. Il y mourut. On l'a surnommé l'*Horace* portugais; il a composé des odes, des dithyrambes, des épîtres, une comédie. Ses œuvres ont été souvent réimprimées depuis 1778, sous ce titre : *Obras poeticas*.

Garçao Stockler (FRANCISCO DE BORJA), son neveu, né à Lisbonne, 1759-1829. fut un mathématicien distingué et devint capitaine général des Açores. On connaît surtout son *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, qu'il fit imprimer, à Paris, chez Didot, 1819, in-8°.

Garches, bourg du canton de Sèvres, de l'arrondissement de Versailles (Seine-et-Oise). Hospice de la Reconnaissance, fondé par Brezin pour les ouvriers vieux et méritants; 1,500 hab.

Garchizy, village de l'arrond. et à 12 kil. N. O. de Nevers (Nièvre). Forges, fonderies; 1,800 hab.

Garcia. Il y eut cinq princes de ce nom en Navarre : **Garcia I^{er}**, comte de Navarre depuis 857, prit le titre de roi en 860, et mourut en 880.

Garcia II, 926-970.

Garcia III, roi de 995 à 1001. Surnommé le *Trembleur*, malgré son courage, il combattit les Maures et contribua à la grande victoire de Calatanazor, en 998.

Garcia IV, 1035-1054; — **Garcia V**, 1154-1158.

Garcia Fernandez fut comte de Castille, de 970 à 990. Il combattit des rivaux, les comtes de Velez, qui lui disputaient la Castille, et le célèbre Almanzor, le héros du khalifat de Cordoue; il fut pris et mourut de ses blessures dans une dernière bataille.

Garcia II, comte de Castille, de 1022 à 1032, eut également à lutter contre les Velez, qui l'assassinèrent.

Garcia y Parèdès (Don Diego), capitaine espagnol, né à Truxillo, 1466-1550, d'une force et d'un courage extraordinaires, luttait contre les Maures de Grenade, mais se distingua surtout en Italie sous Gonzalve de Cordoue, plus tard sous l'empereur Maximilien et sous Charles-Quint, à la bataille de Pavie. C'est le *Bayard* des Espagnols.

Garcia (MANUEL DE **Populo Vicente**), compositeur et chanteur, né à Séville, 1775-1852. déjà célèbre en Espagne, vint à Paris en 1808, et se distingua comme compositeur, et surtout comme chanteur; il a formé d'excellents élèves. Il a composé un grand nombre d'ouvrages pour les Italiens. L'Opéra, l'Opéra-Comique, comme : *Il Califò di Bagdad*, *Il Fazzoletto*, *La Mort du Tasse*, etc. Il est le père de Manuel Garcia, de mesdames Malibran et Viardot.

Garcia de Mascarenhas (Braz), poète portugais, né dans la prov. de Beira, 1596-1656, eut une vie errante et accidentée. Son poème, *Viriato tragico*, en vingt chants, a fondé sa réputation; plusieurs l'ont placé immédiatement après Le Camoens. Publié en 1699, ce poème a été réimprimé en 1854, à Lisbonne.

Garcilasso de la Vega ou plutôt **Garcias Lasso**, poète espagnol, né à Tolède, 1503-1556, d'une famille illustre, fut un bon capitaine de Charles-Quint, qu'il servit à Vienne, en Italie, à Tunis, en Provence. Il fut blessé mortellement en attaquant le petit fort de Muy, près de Fréjus, et mourut à Nice. Imitateur harmonieux de Virgile et surtout de Pétrarque, il a laissé un recueil de 51 sonnets, 5 *canciones*, une épître et 3 pastorales. Ses *Œuvres* ont été publiées avec celles de Boscan, en 1543; elles ont été plusieurs fois réimprimées.

Garcilasso de la Vega, historien péruvien, fils d'un brave capitaine qui prit une part glorieuse à la conquête du Pérou, et d'une princesse de la famille des Incas, né à Cuzco, 1539-1568, parcourut tout l'empire des Incas, et, secondé par sa mère, recueillit les légendes nationales et consulta les vestiges des anciens monuments. Dénoncé comme *dernier des Incas*, il fut transporté en Espagne, et mourut à Valladolid. Il a laissé : *l'Histoire des Incas, rois du Pérou*, trad. en français par Pradelle-Baudouin, 1655; *l'Hist. générale du Pérou* ou *Hist. des guerres civiles des Espagnols dans les Indes*, trad. par le même, 1646 et 1658; *l'Hist. de la Floride*, plusieurs fois traduite au xvii^e s. Ces ouvrages sont d'un grand intérêt historique.

Gard (*Vardo*), affl. de droite du Rhône, est formé des deux *Gardons*; celui du N. passe près de la Grand-Combe et à Alais; celui du S. à Saint-André de Valborgne et à Anduze. Grossis de beaucoup de ruisseaux, ils se réunissent près de Rivalte. Le Gard reçoit, à gauche, la Seynes, laisse à gauche Remoulins, près duquel est le *pont du Gard*, l'une des belles antiquités romaines, et finit à 4 kil. au-dessus de Beaucaire. Ter-

rible en hiver, à la fonte des neiges, il est presque à sec en été, et roule des paillettes d'or; cours de 62 kil. — *Le pont du Gard*, à 18 kil. N. E. de Nîmes, est un aqueduc de trois rangs d'arches superposées, long de 272 m., haut de 49, construit au temps d'Auguste, pour amener à Nîmes les eaux des sources d'Aire et d'Aironne.

Gard, départ. de la France, a pour bornes : au N. ceux de l'Arèche et de la Lozère; à l'O., ceux de l'Aveyron et de l'Hérault; au S. la Méditerranée; à l'E., les départ. des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse. La superficie est de 5,855 kil. carrés; la population de 429,747 hab. Au N. O., il est traversé par les Cévennes, qui y forment le plateau de Larzac et la chaîne du Lézou; au S. s'étend une plaine fertile; la côte est malsaine et bordée de marais étendus. Il est arrosé par le Rhône à l'E., par la Ceze, le Gard, affl. du Rhône, le Vistre et la Vidourle, qui se jettent dans le canal de la Radelle. Le mûrier et l'éleve des vers à soie font la richesse des arrondissements d'Alais et d'Uzès; la plaine de Nîmes est couverte de céréales et nourrit des moutons très-estimés; la vigne et l'olivier fournissent des produits bons et abondants. L'exploitation minérale consiste en sel des marais salants, houille, lignite, fer, plomb, antimoine; il y a des sources minérales à Euzet, Fonsanches, etc. L'industrie comprend la fabrication des soieries, des huiles, des vins, des châles, des tapis, des étoffes de laine, des tanneries, la distillerie des eaux-de-vie, etc. Le commerce est actif. Il se tient à Beaucaire une foire très-renommée. Le ch.-l. est Nîmes; il y a 4 arrondissements : Nîmes, Alais, Uzès et Le Vigan. Il forme le diocèse de l'évêché de Nîmes, est du ressort de la Cour d'appel de Nîmes, de l'Académie de Montpellier, fait partie de la 10^e division militaire (Montpellier) et de la préfecture maritime de Toulon. Il a été formé d'une partie du Bas-Languedoc.

Garda (Lac de), anc. *Benacus lacus*, s'étend du N. au S. sur une longueur de 16 kil. et sur une largeur de 4 à 16; sa plus grande profondeur est de 275 m. Il est grossi par la Sarca; ses eaux sont limpides et poissonneuses; ses rives sont bordées, entre des rochers à pic, de jolis jardins disposés en terrasses; la navigation est active entre le Tyrol et l'Italie; il renferme plusieurs petites îles. A l'O., sur la *riviera bresciana*, on trouve Riva, Gargnano, Bogliaco, Maderno, Salò, Desenzano; à l'E., sur la *riviera veronese*, Malcesine, *Garda* et Peschiera. Le Mincio sort du lac à Peschiera.

Gardaïa ou **Rhardeïa**, capitale de l'oasis important des Beni-Mzab, dans le Sahara algérien central; 10 à 12.000 hab.

Gardanne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 12 kil. S. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Vins, distilleries d'eau-de-vie; houilles aux environs; 2,570 hab.

Gardanne ou **Gardane**, branche de la maison de Forbin, tire son nom du bourg de Gardanne. Plusieurs de ses membres ont été chargés de missions diplomatiques en Orient, au xvii^e et au xviii^e s. Les plus connus sont :

Gardanne (PAUL-ANGE-LOUIS DE), né à Marseille, 1765-1822, secrétaire d'ambassade de son frère à la cour de Téhéran, en 1807, qui a surtout publié le *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse*, fait en 1807 et 1808.

Gardanne (CLAUDE-MATTHIEU, comte DE), son frère, né à Marseille, 1766-1818, officier depuis 1780, se distingua dans les guerres de la république, et fut promu général de brigade en 1799. Napoléon le nomma gouverneur des pages, en 1804, le prit pour aide de camp et l'emmena dans ses campagnes de 1805, 1806 et 1807. Il l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, auprès de Fethi-Ali, roi de Perse, pour lutter contre l'influence des Russes et des Anglais. Mais la paix de Tilsitt amena des changements dans la politique de l'empereur; Gardanne ne put ou ne sut pas lutter contre l'ambassadeur anglais Malcolm. Il revint en France sans permission, fut disgracié; puis reçut, en 1809, le titre de comte et une dotation. Encore disgracié en 1811, il reprit du service en 1814, mais fut définitivement mis à la retraite en 1815.

Gardar-Svafarson, navigateur norvégien, découvrit de nouveau l'Islande, en 864, trois ans après Naddod; il y fonda un premier établissement, mais l'abandonna bientôt.

Garde-champêtre, agent de la police judiciaire, assermenté, chargé de veiller à la conservation des biens de la terre et à l'exécution des lois de police dans le territoire d'une commune. Les gardes-champêtres datent de 1791.

Garde constitutionnelle, créée pour défendre Louis XVI, 30 septembre 1791, et qui fut licenciée le 29 mai 1792 (1,200 h. d'infanterie et 600 cavaliers).

Garde consulaire, formée de compagnies de toutes armes pendant le Consulat, 1800-1804. Elle était alors de près de 7,000 h. d'élite et devint la *garde impériale*.

Gardes (Cent-). V. CENT-GARDES.

Gardes du commerce, officiers ministériels institués en 1807 pour l'exécution des jugements qui entraînent la contrainte par corps. Ils n'existent plus depuis la loi de 1867, qui a aboli la contrainte par corps.

Gardes du corps, chargés de veiller sur la personne des rois. Louis XI créa deux compagnies, 1475 et 1477; François I^{er} en ajouta une troisième, 1515. Elles furent licenciées, le 25 juin 1791. De 1814 à 1850, il y eut cinq compagnies fortes chacune de 287 hommes; elles furent licenciées le 11 août 1850.

Gardes-Côtes. Il y a eu des *régiments gardes-côtes* sous l'ancienne monarchie. Ils furent licenciés en 1791. On établit, en 1799, trois bataillons de grenadiers *gardes-côtes* et 150 compagnies de canonniers *gardes-côtes*. On ne les a conservés que pour l'Algérie.

Garde-Ecossaise. V. MAISON DU ROI.

Gardes-Françaises, régiment d'infanterie formant, depuis 1565, le premier corps d'infanterie de la maison du roi. Licencié en 1575, rétabli par Henri III, il compta 20 compagnies sous Henri IV, 50 compagnies de 500 hommes chacune, en 1635. Louis XIV y ajouta 2 compagnies de grenadiers. Les capitaines obtinrent, en 1691, le rang de colonels, le major était major général de l'infanterie française. Le régiment choisissait son poste à l'armée et entra le premier dans les villes conquises. Ses quartiers étaient à Paris. Après avoir dépassé 9,000 h., le régiment fut réduit à 4,000 h. au XVIII^e s. L'uniforme était bleu pour l'habit, la culotte et la doublure; la veste était rouge, les boutons en brandebourg de fil blanc; les drapeaux étaient bleus semés de fleurs de lis d'or, avec une croix blanche au milieu; le drapeau de la compagnie colonelle était blanc, orné de 4 couronnes d'or. Le régiment se déclara pour le peuple en 1789, contribua à la prise de la Bastille, fut licencié le 31 août, mais resta incorporé dans la garde nationale, sous le nom de *garde nationale soldée*, jusqu'en 1792.

Garde-gardienne, lettres accordées par les rois de France aux établissements religieux, qui leur conféraient le droit de porter leurs procès devant un tribunal spécial. L'Université de Paris avait aussi des lettres de *garde-gardienne*, en vertu desquelles le prévôt de Paris jugeait ses procès. V. COMMITTUMS.

Garde du génie; ils sont chargés de la surveillance des fortifications.

Gardes d'honneur, nom donné à 4 régiments de cavalerie, créés en 1815, et s'équipant à leurs frais.

Garde impériale, nom que prit la garde consulaire au commencement de l'Empire, 1804. Elle forma l'élite de l'armée. Elle reçut le nom de *vieille garde*, en 1807, lorsqu'on commença à organiser, avec des recrues choisies, ce qu'on appela la *jeune garde*. En 1812, la garde impériale dépassait 50,000 hommes; en 1815, 80,000 hommes. Elle fut licenciée en 1814 et définitivement dissoute après Waterloo. — Napoléon III rétablit la garde impériale par le décret du 4 mai 1854; elle comprit 2 divisions d'infanterie, une division de cavalerie, une brigade d'artillerie, en tout, plus de 28,000 hommes. Elle a été dissoute en 1870.

Garde de la manche; il y avait, avant 1789, 24 gentilshommes veillant sans cesse sur la personne du roi, deux par deux; ils étaient 6 dans les grandes cérémonies. Armés d'épées et de pertuisanes, ils étaient debout aux côtés du roi, et, quand il était mort, plaçaient le corps dans le cercueil.

Gardes-marines. Colbert établit, en 1670, trois compagnies, de 200 jeunes nobles chacune, à Brest, à Rochefort, à Toulon, pour former la pépinière des officiers de marine. Le roi les choisissait; il ne fallait pas avoir plus de 16 ans. On leur apprenait la théorie et la pratique. On les réduisit, en 1765, à 520 gardes. La Révolution les supprima.

Gardes des métiers, bourgeois élus par les corporations de métiers, pour en défendre les privilèges.

Garde mobile, corps de 24 bataillons créé à Paris, en mars 1848, et composé de jeunes gens qu'on enlevait à la misère et à l'émeute, et qui se distinguèrent aux journées de juin. On les licencia au bout d'un an.

Garde municipale, corps formé pour la ville de

Paris en 1802, et appelé *gendarmerie de Paris* en 1813. Il y eut, de 1830 à 1848, une nouvelle garde municipale, forte de 3,250 hommes.

Garde nationale. Etablie sous le nom de *garde bourgeoise*, à Paris, le 13 juillet 1789, elle reçut de la Fayette, nommé commandant en chef, celui de *garde nationale*, 16 juillet. La France imita l'exemple de Paris, et le décret de l'Assemblée constituante du 14 octobre 1791 régularisa cette institution. Modifiée plusieurs fois, réduite presque à rien sous le Consulat et l'Empire, elle fut appelée, en plusieurs circonstances, à défendre les frontières. Un sénatus-consulte du 3 avril 1813 appela sous les drapeaux 90,000 gardes nationaux, divisés en cohortes. Les officiers furent nommés par le gouvernement, sous l'Empire et la Restauration; la garde nationale de Paris fut licenciée en 1827. Les lois de 1831 et 1852 réorganisèrent la garde nationale et lui rendirent le choix de ses officiers. Un décret du 11 janvier 1852, après avoir dissous la garde nationale, la rétablit sur de nouvelles bases moins démocratiques.

Garde-Noble (Droit de). Droit féodal exercé par le suzerain qui gardait la personne et le fief de son vassal mineur et percevait à son profit les revenus du fief. Quelquefois la garde de la personne ou *tutelle* était séparée de la garde du fief ou *bail*.

Garde de Paris; elle remplaça, depuis 1851, la garde républicaine; elle se composa d'infanterie et de cavalerie.

Gardes de la Porte, compagnie qui, depuis le XIII^e s. probablement, était chargée de veiller pendant le jour aux portes intérieures du palais du roi; ils étaient relevés le soir par les gardes du corps. Ils étaient 50, avec un capitaine et 4 lieutenants. Supprimés en 1787, rétablis en 1814, ils ont disparu en 1815.

Gardes de la prévôté de l'hôtel. Ils étaient placés sous les ordres du prévôt de l'hôtel du roi ou grand prévôt de France, depuis saint Louis. Ils formèrent une compagnie de 100 hommes dans la maison militaire de Louis XIV. Quand le roi sortait en carrosse, ils précédaient les Suisses ou se rangeaient en haie sur son passage. Ils maintenaient la police partout où était le roi, et arrêtaient ordinairement les prisonniers d'Etat. Ce corps, plusieurs fois modifié, supprimé en 1787, rétabli en 1815, a été aboli en 1817.

Garde républicaine. Elle remplaça la garde municipale de Paris, en 1848, et a été elle-même remplacée par la garde de Paris, en 1851, puis rétablie, 1871.

Garde-Robe (Grand maître de la). Cette charge fut créée en 1669; le grand-maître faisait faire les vêtements ordinaires du roi et en avait le soin. Il mettait au roi la camisole, le cordon bleu, le justaucorps; et, quand celui-ci se déshabillait, il lui présentait la camisole de nuit; les jours de cérémonie, il mettait le manteau et le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Il avait sous ses ordres deux *maîtres de la garde-robe*, servant par année et le remplaçant en cas d'absence; ceux-ci présentaient au roi la cravate, le mouchoir, les gants, la canne et le chapeau, etc., etc., etc. Il y avait encore, pour le service de la garde-robe, 4 premiers valets de garde-robe servant par quartier; 16 valets de garde-robe servant par quartier; un porte-malle; 4 garçons ordinaires de garde-robe; 3 tailleurs chaussetiers et valets de chambre; un empeseur ordinaire et 2 lavandières du linge du corps!

Garde Royale. Créée par Louis XVIII, en 1815, et organisée par Gouvion-Saint-Cyr, elle remplaça la garde impériale. Elle était commandée par 4 maréchaux. Elle a été dissoute le 11 août 1850.

Gardes Suisses. Louis XI prit à sa solde des troupes suisses pour remplacer les francs-archers. Charles VIII, Louis XII et surtout François I^{er}, après la paix signée en 1516, renouvelèrent les capitulations qui permettaient à nos rois de prendre des Suisses à leur service. Charles IX créa un corps spécial de *gardes suisses*, en 1575; dès cette époque, la charge de *colonel général des Suisses et Grisons* fut toujours confiée à un personnage éminent, depuis Charles de Montmorency jusqu'au comte d'Artois en 1789. En 1616, les gardes suisses formèrent un régiment qui, sous Louis XIV, était formé de 12 compagnies, de 200 hommes chacune; il y en eut 16 en 1765. Ils montaient la garde auprès du roi, comme les gardes-françaises, mais ne pouvaient servir au delà des frontières. Ils avaient double solde, et leurs officiers leur rendaient la justice. Ils furent licenciés après le 10 août 1792. Le gouvernement de la Restauration prit à sa solde deux régiments suisses, qui firent partie de la garde royale jusqu'en 1850.

Gardes du trésor royal ou Trésoriers de l'épargne. Ils remontaient à François I^{er}; il y eut

trois gardes du trésor royal, ayant le titre de conseillers sous Louis XIII. Louis XIV, après les avoir supprimés en 1664, créa trois conseillers *gardes du trésor royal*, en 1689. Ils avaient voix délibérative au conseil d'État et à la direction des finances.

Garde des sceaux. V. SCEAUX et CHANCELIERS.

Garde-Freyne (I.a), village de l'arrond. et à 52 kil. S. O. de Draguignan (Var); 2,600 hab. C'est peut-être l'anc. *Fraxinet*.

Gardel (MAXIMILIEN-JOSEPH-LÉOPOLD-FÉLIX), danseur et chorégraphe, né à Mannheim, 1741-1787, débuta en 1765 à l'Opéra et devint maître de ballets en 1769. C'est lui qui en 1772 fit abandonner les masques que portaient encore les danseurs.

Gardel (PIERRE-GABRIEL), son frère, né à Nancy, 1754-1840, lui succéda comme maître de ballets et le surpassa comme danseur et comme compositeur. Ses ballets eurent le plus grand succès de 1789 à 1818. — Sa femme, *Marie-Élisabeth-Anne Houbert*, dite *Miller*, née à Auxonne, 1770-1850, succéda à la fameuse Guimard, en 1789, et pendant trente ans tint le premier rang comme danseuse belle et gracieuse.

Gardelegen, v. de la Saxe prussienne, à 50 kil. N. O. de Magdebourg, sur la Milde. Draps, toiles, brasseries, distilleries. C'est une ville très-ancienne, reconstruite par Henri I^{er} en 924, presque ruinée pendant la guerre de Trente Ans; 5,000 hab.

Gardin-Dumesnil (JEAN-BAPTISTE), humaniste français, né près de Valognes, 1720-1802, professeur de rhétorique à Paris, principal du collège Louis-le-Grand en 1764, est surtout connu par son traité des *Synonymes latins*, 1777, in-12, plusieurs fois réimprimé et augmenté par Janet, Achaintre, etc.

Gardiner, v. de l'État du Maine (États-Unis), sur le Kennebec, à 70 kil. N. E. de Portland. Commerce de bois de charpente; 6,500 hab.

Gardiner (ÉTIENNE), prélat et homme d'État anglais, né dans le comté de Suffolk, 1485-1555, fils naturel de l'évêque de Salisbury, fut élevé avec soin, devint secrétaire de Wolsey et gagna la confiance de Henri VIII, qui le chargea, en 1527, d'aller négocier à Rome son divorce avec Catherine d'Aragon. Il fut habile dans cette mission délicate, et, à son retour, fut nommé secrétaire d'État et évêque de Winchester, 1531. Quoiqu'il eût concouru avec Cranmer à la sentence qui annulait le premier mariage du roi, il sembla vouloir d'abord réduire la suprématie de Henri VIII aux choses temporelles. Mais craignant son mécontentement, il publia en 1554 son livre *De vera Obedientia*, qui lui accordait tout pouvoir. Il fut cependant en lutte contre Cranmer, s'opposa aux changements dans les dogmes, à l'alliance avec les États allemands, et vécut dans une demi-disgrâce. Sous Édouard VI, il fut trois fois emprisonné et déchu de l'épiscopat. Marie Tudor lui rendit la liberté, en 1555; il fit partie du conseil, fut nommé chancelier, déploya une grande activité, poursuivit les ecclésiastiques protestants et contribua au rétablissement du culte catholique; cependant il défendit Élisabeth. Il contribua au mariage de la reine avec Philippe d'Espagne et mourut peu après.

Gardiner (WILLIAM), mathématicien anglais du xviii^e siècle, a fait des *Tables de Logarithmes* estimées, 1742, qui ont été souvent réimprimées, surtout par Callet.

Gardiner (WILLIAM), graveur irlandais, né à Dublin, 1765-1814, a vécu pauvre et malheureux; il a fini sa vie par le suicide. Il a cependant gravé avec talent les figures de plusieurs ouvrages illustrés.

Garencières (THÉOPHILE de), médecin français, né à Paris, 1615-1670, docteur à l'université de Caen, passa en Angleterre, se fit protestant, et publia plusieurs ouvrages peu intéressants, une traduction anglaise des *Propphéties de Nostradamus*, un *Traité sur les propriétés et les vertus du corail*. Une rue de Paris porte le nom de cet homme peu célèbre.

Garengot (RENÉ-JACQUES CROISSANT de), chirurgien, né à Vitry, 1688-1759, eut de bons maîtres, comme l'anatomiste Winslow, devint membre de l'Académie royale de chirurgie et s'efforça surtout de relever sa profession à l'égal de celle du médecin. On lui doit: *Traité des opérations de chirurgie*, 1720, 3 vol. in-8^o; *Traité des instruments de chirurgie*, 1723, 2 vol. in-8^o; *Traité d'anatomie concernant les viscères; de l'opération de la Taille par l'appareil latéral; Myologie française; Myotomie humaine et canine*, etc. Il n'a pas inventé la *clef* dite à la *Garengot*, pour extraire les dents molaires, mais il l'a perfectionnée.

Garenne, d'un mot allemand, qui signifie *garder*, était primitivement une terre plus ou moins étendue, que le seigneur réservait pour y nourrir en liberté les bêtes qu'il devait ensuite chasser. Ce nom s'appliqua plus tard spécialement aux endroits destinés aux lapins. Les garennes se multiplièrent à l'infini, au grand détriment des habitants des campagnes, dont les moissons étaient dévorées. De là bien des abus et bien des plaintes, qui durèrent jusqu'à la suppression des garennes, 4 août 1789.

Garessio, v. de la prov. de Coni (Italie), à 26 kil. S. E. de Mondovi, sur le Tanaro. Belles carrières de marbre aux environs; 6,500 hab.

Gargano ou San-Angelo (*Garganum*), montagnes de la Capitanate (Italie), formant la presqu'île de ce nom, au N. du golfe de Manfredonia, dans la mer Adriatique; 1,600 m. de hauteur.

Gargouille, monstre fabuleux, dragon ou serpent, dont Rouen aurait été délivrée par saint Romain, qui l'entraîna avec son étole jusqu'à la Seine. On célébrait tous les ans la procession de la *Gargouille*. — On a donné ce nom aux gouttières de forme bizarre, qu'on voit aux murs des églises et des monuments gothiques.

Gariel (PIERRE), historien, né à Montpellier, 1580 ou 1584-1670, fut chanoine de cette ville et docteur en droit. Il a publié de nombreux ouvrages sur Montpellier: *Les gouverneurs anciens et modernes de la Gaule narbonnaise ou de la province du Languedoc, depuis les Romains jusqu'à nous*, 1645 et 1669, in-4^o; *Series præsulium Magalonensium et Montispeliensium, ab anno 451 ad annum 1652*, Toulouse, in-fol.; *Idée de la ville de Montpellier, recherchée et présentée aux honnêtes gens*, 1665, in-fol., ouvrage divisé en quatre parties séparées; *Discours de la guerre contre ceux de la religion depuis 1619 jusqu'à la paix de Montpellier*, etc.

Gariép, fleuve d'Afrique. V. ORANGE.

Garigliano, Liris, fl. d'Italie, formé par le Liri et le Sacco, se jette dans la mer Tyrrhénienne. Le Liri naît au S. O. du lac Fucino, dans le *val di Nerfa*, arrose Capistrello, Balzerano et Sora, forme des cascades près d'Isola, reçoit à gauche un ruisseau qui passe à Arpino, à droite l'Amasone, et se réunit au Sacco au-dessous de Ceperano. Le Sacco naît vers Palestrina, passe près d'Anagni, à Ceccano, et reçoit à gauche la Cosa qui arrose Alatri, Frosinone. Le Garigliano entre en plaine sur l'ancien territoire napolitain, baigne Ponte-Corvo et se jette dans le golfe de Gaëte, non loin des marais de Minturnes. Son cours est de 60 kil. Les Espagnols battirent les Français sur ses rives en 1503.

Garin ou Guérin (FRANÇOIS), poète français, né à Lyon, vivait au xv^e s. Il était marchand, d'abord riche, puis ruiné; il écrivit, vers 1460, pour son fils, la *complainte et régime de François Guarin*, sans date, in-4^o; ce livre a été réimprimé plusieurs fois. Il se divise en trois parties; la dernière est une satire mordante contre les abus, même ceux de l'Église.

Garizim, montagne de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, près de Sichem, en face du mont Hebal. Les Samaritains y élevèrent un temple magnifique pour l'opposer à celui de Jérusalem.

Garlande (Famille de), illustre dès le xii^e s.; elle tirait son nom d'un château de la Brie; elle a donné plusieurs sénéchaux à nos rois. *Ansel* ou *Anseau* de GARLANDE, sénéchal de Louis VI, se distingua au siège de la Ferté-Baudouin, et fut tué en 1117, par Hugues du Puiset. Le roi vengea sa mort. — ÉTIENNE de GARLANDE, son frère, archidiacre de Paris, fut chancelier de Louis VI, puis sénéchal. Il le combattit plus tard et eut la réputation d'un prélat belliqueux.

Garlande (JEAN de), poète et grammairien anglais, vivait au xiii^e siècle et non au xi^e, comme l'a soutenu par erreur dom Rivet. Il n'a pas suivi Guillaume à la conquête de l'Angleterre, puisque dans son poème *De triumphis ecclesie*, il parle de Philippe Auguste, des Albigeois et de l'Angleterre, sa patrie. On lui attribue plusieurs poèmes latins: *De mysteriis ecclesie carmen*, publié par Otto, Giessen, 1842; *Facelus*, poème moral en 137 distiques, et *De contemptum mundi*, imprimés à Lyon 1489; *Floretus* ou recueil de beaux endroits, six fois imprimé de 1505 à 1525; *Cornutus, sive Disticha hexametra moralia*, dont le style barbare révoltait Erasme; *Opus synonymorum, de Æquivocis, de Orthographia*, et surtout *Dictionarius, sive de dictionibus obscuris*, le plus curieux de ses ouvrages de grammaire, imprimé à la suite de *Paris sous Philippe le Bel* par Géraud, 1857.

Garlin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 32 kil. N. E. de Pau (Basses-Pyrénées); 1,558 hab.

Garnache (La), bourg de l'arr. et à 48 kil. N. des Sables-d'Olonne (Vendée). Commerce de bestiaux et chevaux. Ancienne baronnie; 3,204 hab., dont 448 seulement agglomérés.

Garnieray (JEAN-FRANÇOIS), peintre, né Paris, 1755-1857, élève de David, a fait des portraits estimés, entre autres celui de Charlotte Corday, dont il dessina les traits au tribunal révolutionnaire. Ses tableaux d'histoire furent estimés aux expositions depuis 180; le plus remarquable est *Louis XVI sur la terrasse de la tour du Temple*, 1814. Il a eu beaucoup d'élèves, et surtout ses fils : *Ambroise-Louis*, 1785-1857, célèbre par ses marines (il resta 9 ans prisonnier de guerre des Anglais), et *Auguste-Siméon*, 1785-1824, qui adopta le genre d'Isabey, a travaillé beaucoup pour Joséphine, Marie-Louise, et a été le professeur de dessin de la reine Hortense et de la duchesse de Berry.

Garnierin (JEAN-BAPTISTE-OLIVIER), aéronaute, né à Paris, 1766-1849, suivit les cours du physicien Charles, déposa dans le procès de la reine contre Marie-Antoinette, fut commissaire de la Convention à l'armée de Rhin-et-Moselle, s'occupa d'aérostation avec son frère, perfectionna son parachute, et fournit à sa fille *Elisa*, née en 1791, les moyens de faire à Venise sa première descente en parachute, 1815.

Garnierin jeune (ANDRÉ-JACQUES), son frère, né à Paris, 1769-1825, élève de Charles, fit dès 1790 des ascensions en montgolfière, et proposa en 1795 l'application des aérostats au service des armées. Prisonnier des Autrichiens et durement traité, il fut rendu à la liberté en 1795, et s'occupa dès lors de navigation aérienne; il exécuta la première descente en parachute au parc de Monceaux, le 22 octobre 1797. Il a publié le récit de sa captivité.

Garnet (HENRI), jésuite anglais, né à Nottingham, 1555-1606, étudia et professa en Italie; puis, en 1586-88, il revint en Angleterre pour soutenir le catholicisme persécuté; il y fut provincial de son ordre, et son crédit fut très-grand parmi les nobles catholiques. Suivant les historiens protestants, il prit part à la fameuse *conspiration des poudres* et encouragea surtout Catesby. Arrêté sur quelques faibles témoignages, il fut accusé, en présence de toute la cour, par l'attorney général, Edouard Coke; il se défendit avec une fermeté habile, soutint qu'il avait cherché à détourner Catesby de tout complot et qu'il n'avait connu la conspiration que par la confession. Il fut condamné et mourut avec constance. Cydonius, dès 1610, et plus tard les historiens catholiques, comme Lingard, ont soutenu l'innocence de Garnet par des raisons très-fortes. Les jésuites le mirent au nombre des martyrs.

Garnier (ROBERT), poète français, né à la Ferté-Bernard, 1554-1590, étudiant en droit à Toulouse remporta l'églantine d'or aux Jeux Floraux. Il fut avocat au parlement de Paris, puis lieutenant criminel au Mans. On connaît fort peu sa vie; mais il fut célèbre par ses œuvres. Il publia en 1565: *Plaintes amoureuses, contenant élégies, sonnets, épîtres, chansons*, in-4°, Toulouse; et *Hymne à la monarchie*, Paris, 1567. En 1568, sa tragédie de *Porcie* révéla son talent; il avait imité Sénèque avec une certaine énergie, et, bien supérieur à ses contemporains, il peut être considéré comme l'un des précurseurs de Corneille. Ses tragédies, *Hippolyte*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, la *Troade*, *Antigone*, *Sédécie* ou les *Juives*, *Bradamante*, ont été souvent imprimées. On lui doit encore quelques pièces de vers.

Garnier (SÉBASTIEN), poète, né à Blois, mort en 1607, procureur général au bailliage de Blois, a composé quelques ouvrages médiocres, qui le firent bien venir de Henri IV et de la reine Marguerite: *La Loysée, contenant le voyage de saint Loys... en Egypte*, 1593; et surtout les *huit derniers livres de la Henriade*, etc., Blois, 1593, in-4°, qu'on eut l'idée de réimprimer en 1770, après la *Henriade* de Voltaire.

Garnier (JEAN), théologien français, né à Paris, 1612-1681, de l'ordre des jésuites, se distingua par son enseignement et par ses nombreux ouvrages. On cite une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-fol.; le *Liber diurnus Romanorum pontificum*, 1680, in-4°; le tome V des *Œuvres de Théodoret, évêque de Cyre*, continuation du P. Sirmond, etc.

Garnier (dom JULIEN), savant bénédictin français, 1670-1725, a publié une édition et une traduction des œuvres de saint Basile, 3 vol., 1721-1730.

Garnier (JEAN-JACQUES), érudit et historien fran-

çais, né près de Mayenne, 1729-1805, accueilli comme sous-maître au collège d'Ilarcourt, reçut les ordres mineurs et se consacra tout entier à l'étude. Protégé par le comte de Saint-Florentin, il fut nommé professeur-adjoint de langue hébraïque au Collège royal, 1760. Couronné par l'Académie des Inscriptions, en 1764, il devint en 1768, inspecteur du Collège royal, et parvint, même en luttant contre l'Université, à relever les chaires délaissées de ce célèbre établissement. En 1781, il fut membre de l'Académie des inscriptions. En 1790, il refusa de prêter serment à la nouvelle constitution, vécut dix ans de privations dans le collège des Cholets, fut alors recueilli par M. de Mesmes, reçut une pension du gouvernement consulaire et fut nommé membre de l'Institut en 1803. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer: *L'Homme de lettres*, 1764; *De l'Éducation civile*; *Traité de l'origine du gouvernement français*; *Hist. de France* de Velly et Villaret, continuée depuis Louis XI jusqu'à Charles IX, 1765-1785, etc. Ses *Mémoires* dans le recueil de l'Académie sont de véritables ouvrages sur des sujets très-variés d'histoire et de littérature ancienne.

Garnier (le comte GERMAIN), économiste, né à Auxerre, 1754-1821, procureur au Châtelet, secrétaire de M^{me} Adélaïde, fut député suppléant de Paris aux états généraux, membre du directoire de la Seine, et refusa en 1792 le ministère de la justice. Il se retira en Suisse jusqu'en 1795, se rallia au gouvernement consulaire, fut préfet de Seine-et-Oise, sénateur en 1804, comte, pair de France en 1814, ministre d'Etat et membre du conseil privé en 1815. — Comme économiste, il a traduit l'ouvrage d'Adam Smith, 1805, 5 vol. in-8°; il a publié: *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*; *Abrégé des principes de l'économie politique*; *Histoire des banques d'escompte*; *Mémoires sur la valeur des monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité*; *Histoire de la monnaie depuis les temps de la plus haute antiquité jusqu'au règne de Charlemagne*, 1819, 2 vol. in-8°; *Description géographique, physique et politique de Seine-et-Oise*, etc.

Garnier (JEAN), dit DE SAINTES, homme politique, né à saintes, 1754-1820, avocat à l'époque de la révolution, fut nommé procureur général de son département, puis député à la Convention. Il fut l'un des plus violents Montagnards, et se montra implacable à l'égard de Louis XVI, des Girondins, des royalistes, des bantonistes, etc. Il essaya même de soustraire Carrier à l'échafaud. Dès lors il se montra beaucoup plus modéré, quoique toujours attaché à la révolution. Il fut membre des Cinq Cents. Napoléon le nomma président du tribunal criminel de Saintes. Il fut membre de la chambre pendant les Cent Jours. En 1815, il fut exilé; retiré en Belgique, il fut chassé par le gouvernement des Pays-Bas. Il se noya avec son fils en naviguant sur l'Ohio. On a de lui: *Le Retour de la vérité en France*, 1815; *Dette d'un exilé*, 1816, etc.

Garnier, dit de l'Aube, homme politique, 1759-1812, fut député à la Convention, vota la mort de Louis XVI, fut chargé de plusieurs missions dans l'Est, et défendit Danton jusqu'au dernier jour. Il contribua à la chute de Robespierre, au 9 thermidor.

Garnier (ÉTIENNE-BARTHÉLEMY), peintre, né à Paris, 1759-1849, élève de Vien, eut le grand prix de Rome en 1788. Il composa dans cette ville plusieurs tableaux remarquables, *L'Empereur Maurice détrôné par l'usurpateur Phocas*; *Ajax bravant la tempête et les dieux*; *Hippolyte s'éloignant de Phèdre*, etc. De retour en France, il obtint des éloges mérités pour son tableau *d'Ulysse et Nausicaa*, et surtout pour la *Désolation de la famille de Priam*, 1800. Depuis lors, il a composé beaucoup d'œuvres qui se distinguent par la pureté du dessin et la beauté du coloris. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts en 1816.

Garnier (HIPPOLYTE-LOUIS), graveur et lithographe français, 1803-1855, s'est distingué par des gravures à la manière noire. Son œuvre est très-considérable.

Garnier (ADOLPHE), philosophe, né à Paris, 1801-1865, fut professeur à Versailles, à Paris, à l'École normale, suppléant de Jouffroy, son maître, puis professeur de philosophie dogmatique à la Sorbonne. Il s'est distingué par la finesse de ses analyses, par la netteté de l'exposition et la clarté du style. Il a publié les *Œuvres philosophiques de Descartes*, 4 vol. in-8°; un *Précis de psychologie*; la *Comparaison de la psychologie et de la phrénologie*, 1859; un *Traité de morale sociale*; un *Traité des facultés de l'âme*, 1852, 5 vol. in-8°. Il a écrit dans un assez grand nombre de recueils ou revues.

Garnier-Pagès (ETIENNE-JOSEPH-LOUIS), homme politique, né à Marseille, 1801-1841, s'éleva par son travail et par son mérite de la plus humble position jusqu'à un rang distingué dans la société. Soutenu par le dévouement de son frère puîné, qui travaillait pour la famille, il devint avocat, prit part à la révolution de 1830 et fut nommé député de l'Isère en 1831. Republicain sincère et avoué, ennemi politique du gouvernement, il se distingua par la logique de ses paroles et par une habile et ferme modération, quoiqu'il fût l'un des chefs du parti radical. Il s'occupa surtout des questions d'affaires, et fut l'un des premiers à prendre part au mouvement réformiste. Ses ennemis politiques rendirent hommage à son talent, à sa sincérité, à la bienveillance de son caractère, quand il fut enlevé par une mort prématurée.

Garocèles, anc. peuple gaulois, dans les Alpes Pennines, entre les Centrons et les Caturiges; v. pr. *Ocellum*. Auj. partie de la Savoie et de l'arrond. de Suze.

Garofalo (II). V. TISI.

Garonne, *Garumna*, fl. de France, prend sa source dans les Pyrénées centrales, au fond du val d'Aran, coule pendant 48 kil. en Espagne, en passant par Viella, entre en France au Pont du Roi, se dirige vers le N. O. puis vers le N. E. jusqu'à Toulouse, pour reprendre son cours vers le N. O. jusqu'à son embouchure. Elle arrose: dans la Haute-Garonne, Saint-Béat, Saint-Bertrand, Saint-Gaudens, Cazères, Muret, Toulouse, Grenade; passe près de Castel-Sarrazin dans le Tarn-et-Garonne; à Agen, Aiguillon, Tonneins, Marmande, dans le Lot-et-Garonne; à La Réole, Langon, Bordeaux, dans la Gironde; et, au Bourg du Bec-d'Ambez, à 20 kil. au-dessous de Bordeaux, elle se réunit à la Dordogne pour former la Gironde (V. ce nom). Son cours est d'environ 500 kil.; elle est flottable depuis le Pont du Roi, navigable depuis Cazères; la marée remonte jusqu'à Mondiet et même jusqu'à Castets. De grands travaux ont été entrepris depuis 20 ans pour améliorer la navigation, au-dessus et au-dessous de Toulouse. Les principaux affl. sont: à gauche, la Pique, la Neste, la Touque, la Save, la Gimone, le Gers, la Baïse et le Ciron; à droite, le Salat, l'Ariz, l'Ariège, le Lers, le Tarn, le Lot, la Dordogne. Elle communique à la Méditerranée par le canal du Midi. — *Le canal latéral à la Garonne* se raccorde à Toulouse avec le canal du Midi, longe la rive droite du fl. jusqu'à Agen, passe sur la rive gauche et finit à Castets; sa longueur est de 200 kil. On l'a commencé en 1838.

Garonne (Haute-), départ. de France, a pour bornes: au N. le départ. de Tarn-et-Garonne, à l'O. ceux du Gers et des Hautes-Pyrénées, au S. l'Espagne et le départ. de l'Ariège, à l'E. ceux de l'Aude et du Tarn. La superficie est de 6,289 kil. carrés; la population de 493,777 hab. Très-montueux au sud, il n'a que des collines et de belles plaines dans le nord; il est arrosé par la Garonne, la Save, le Gers, le Salat, l'Arize, l'Ariège, le Lers, le Tarn, la Neste, etc. Il y a des forêts (87,000 hectares), beaucoup de mines qui ne sont pas exploitées, des eaux minérales à Bagnères-de-Luchon, etc. Il est riche en céréales et en vins; l'élevage du bétail, de la volaille, des mulets est importante. L'industrie produit des aciers, de la taillanderie, des cuirs, des maroquins, de la porcelaine, des papiers peints. Le commerce est assez considérable, même avec l'Espagne. Le ch.-l. est *Toulouse*; il y a 4 arrondissements: Toulouse, Villefranche, Muret et Saint-Gaudens. Il forme le diocèse de l'archevêché de Toulouse et Narbonne, est du ressort de la Cour d'appel et de l'Académie de Toulouse, fait partie de la 12^e division militaire (Toulouse). Il a été formé d'une partie du Haut-Languedoc (Toulousan, Lauragais), d'une partie de la Gascogne (Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Conserans, Lomagne).

Garran de Coulon (JEAN-PHILIPPE), homme politique, né à Saint-Maixent, 1748-1816, était avocat en 1789. Il prit une part active aux événements de Paris, comme membre de l'assemblée des électeurs, fut nommé juge au tribunal de cassation, et devint membre de l'Assemblée législative en 1791. Il se montra partisan de la révolution, fut nommé député du Loiret à la Convention, passa au conseil des Cinq Cents et fit partie du Sénat, dès sa formation. Il fut membre de l'Institut. Il a écrit un grand nombre de rapports et de notices.

Garrick (DAVID), comédien et auteur dramatique anglais, né à Hereford, 1716-1779, petit-fils d'un gentilhomme protestant de Normandie, *La Garrigue*, forcé de quitter la France, après la révocation de l'édit de Nantes. Il reçut les leçons du docteur Samuel Johnson,

abandonna le commerce, puis l'étude du droit, et débuta comme acteur, en 1741, sous le nom de *Lyddal*, dans une troupe ambulante. Il eut bientôt une immense réputation. Propriétaire du théâtre de Drury-Lane, il y attira la foule de 1747 à 1776, année de sa retraite. Il était surtout admirable dans les rôles de Shakspeare; mais il réussit aussi dans la comédie. Il rendait une espèce de culte au grand poète, mais ne craignit pas d'introduire plusieurs changements heureux dans ses tragédies. Il composa beaucoup de comédies ingénieuses, gaies, spirituelles, et plus de 80 prologues ou épilogues, suivant l'usage anglais. Il fut enterré à Westminster au milieu d'une pompe toute royale. — Ses *Œuvres poétiques* ont été publiées à Londres, 1785, 2 vol. in-8°, et ses *Œuvres dramatiques*, 1798, 3 vol. in-12. Plusieurs de ses pièces ont été traduites en français par la baronne de Vasse, 1784, 2 vol. in-8°.

Garrigues (Monts), partie de la chaîne des Cévennes méridionales des sources de l'Orb au mont Lailgonat ou Aigoual, sur une longueur de 50 kil. Le massif est tout granitique. Les plus hauts sommets sont: l'Aigoual (1568 m.), l'Esperou (1420 m.), le Suquet (1253 m.). Ils sont traversés par la route de Nîmes à Millau.

Garrovillas, v. de la prov. et à 40 kil. N. de Cacerès (Espagne), sur le Tage; 6,000 hab.

Garsaura (auj. *Ak-Seraï*), anc. ville de la Cappadoce (Asie Mineure), sur l'Halys.

Garstang, bourg du comté et à 20 kil. S. de Lancaster (Angleterre), près de la Wye. Chapeaux, tissus de coton; 8,000 hab.

Gartempe, affl. de gauche de la Creuse; passe à Montmorillon, Bellac (Creuse); son cours est de 200 kil.

Garth (SAMUEL), né dans le Yorkshire (Angleterre), 1671-1719, fut médecin de George I^{er}, et a écrit un poème satirique et burlesque contre les médecins et les apothicaires, *The Dispensary*. Il a aussi célébré en vers la résidence de *Claremont*.

Garumna, nom latin de la GARONNE. *Garumni*, peuple gaulois de l'Aquitaine, sur la rive gauche de la Garonne.

Garzi (LOUIS), peintre de l'école romaine, né à Pistoja, 1638-1721, fut le condisciple de Carlo Maratta dans l'atelier d'Andrea Sacchi à Rome. Ils furent si bien unis par l'amitié et le talent qu'il est souvent difficile de ne pas confondre leurs œuvres. Garzi, moins célèbre, eut cependant beaucoup d'invention, un dessin pur, un coloris gracieux, la science de la perspective; il excellait à peindre les madones et les groupes d'enfants. Ses fresques de Rome, à San-Carlo al Corso, à Santa-Maria dell'Orto, sont surtout estimées. Il y a de lui un charmant tableau à Munich, *La Vierge allaitant l'enfant Jésus sous un cerisier, dont saint Joseph cueille les fruits*.

Garzia Hidalgo (JOSEPH), peintre espagnol, né à Murviédro, 1656-1712, étudia à Rome. Il a fait 24 tableaux historiques de la *Vie de saint Augustin* pour le couvent de Saint-Philippe à Madrid.

Garzia de Miranda (JEAN), peintre espagnol, né à Madrid, 1677-1749, fut estimé à la cour et s'entendait surtout à restaurer les anciennes peintures. On l'a surnommé le *manchot*, parce qu'il n'avait que la main gauche.

Gascogne, *Vasconia*, pays de l'ancienne France, s'appuyant sur les Pyrénées, qui la séparaient de l'Espagne au S., depuis le mont Crabère, extrémité occid. du comté de Foix jusqu'au pic du midi de Pau, extrémité orientale du Béarn, s'étendant jusqu'au golfe de Gascogne à l'O., jusqu'à la partie moyenne du cours de la Garonne à l'E., séparé par des limites de convention de la Guyenne au N. O., du Languedoc au N. E. Sa longueur était de 180 kil. du N au S., et sa largeur de 220, de l'E. à l'O. Elle comprenait plusieurs pays: le Comminges, le Nébouzan, le Conserans, le Bigorre, l'Armagnac, la Lomagne, le Condomois, la Chalosse, le Marsan, le Gabardan, les Landes, le Tursan, la Soule et le Labourd. Les Pyrénées offrent dans la Gascogne leurs sommets les plus élevés, comme la Vignemale, leurs glaciers les plus nombreux, leurs gouffres, leurs cascades les plus pittoresques, leurs passages les plus ardues. Les vallées qui en descendent, avec leurs torrents rapides, sont de l'E. à l'O., celles d'Arran, de Luchon, de Bagnères, de Lauron et d'Aure (bassin de la Garonne); de Campan, de Barèges, avec les vallées secondaires de Luz, de Gavarnie et d'Ossone; de Cauterets et d'Azun (bassin de l'Adour). Les monts de Barèges et de Bigorre se détachent des Pyrénées vers les pics de Troumouse et

de Marboré; au pic d'Arbizon, se détache vers le N. O. la chaîne épaisse entre le Gave de Pau et l'Adour; au-delà, les monts de Bigorre décroissent et viennent se perdre dans le plateau de Lannemezan, puis, sous le nom de collines d'Armagnac, ils se prolongent entre l'Adour et la Garonne vers le N. O. Les principaux cours d'eau de la Gascogne sont : la Garonne et ses affl. de gauche, de la Pique à la Baïse; l'Adour et ses affl., l'Anos, la Midouze, le Gave de Pau. La Gascogne peut se diviser en trois parties : la région montagneuse, la région des collines et plateaux sillonnée de vallées plus ouvertes, riches en vignobles, en vergers, en céréales; enfin la région de l'O. et du N. O., celle des plaines et des landes. — Ce pays paraît avoir été peuplé primitivement par les Ibères; les Phéniciens vinrent de bonne heure s'établir à Bayonne et sur les côtes, puis les Phocéens pénétrèrent par la Garonne et civilisèrent la contrée. Les Romains y trouvèrent les tribus belliqueuses des Aquitains; Crassus, lieutenant de César, les soumit, et la prov. prit le nom de Novempopulanie. A l'époque de l'invasion des Barbares, elle appartient un siècle aux Wisigoths, puis tomba au pouvoir de Clovis, après la bataille de Vouillé, 507. Les Vascons ou Gascons, peuple ibérien, qui habitait les deux revers des Pyrénées, s'associèrent à la résistance des Aquitains à la fin du VI^e s. et fondèrent le duché de Vasconie, entre la Garonne, la mer et les montagnes. La Vasconie fut ravagée par les Arabes au VIII^e siècle, puis lutta contre les Francs de Charles Martel et de Pépin le Bref. Charlemagne, après Roncevaux, fit mettre à mort Lupus, le dernier duc indépendant; la Gascogne eut néanmoins ses ducs, qui devinrent héréditaires de 872 à 1036. Le dernier duc, Bérenger, transmit alors son fief à Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine; il suivit dorénavant les destinées de la Guyenne, fut réuni momentanément aux domaines du roi Louis VII par son mariage avec Eléonore, 1137, puis passa aux Plantagenets, 1152. Les Gascons, hostiles à la France, au XII^e siècle et pendant la guerre des Albigeois, se déclarèrent plus tard contre la domination anglaise, et la famille des comtes d'Armagnac joua le premier rôle dans les luttes du XV^e siècle. Charles VII reprit la Guyenne et la Gascogne, qui, après la ruine de la maison d'Armagnac, perdit tout à fait son indépendance sous Louis XI. Les Gascons gardèrent cependant leurs mœurs, leur langue, leur physionomie particulière, et, au XVI^e siècle, montrèrent encore leur esprit d'opposition à la France du nord, pendant les guerres de religion. La Gascogne faisait partie du gouvernement général de Guyenne et de Gascogne, formait la généralité d'Auch et Pau; les deux tiers de son territoire ressortissaient au parlement de Toulouse, le reste à celui de Bordeaux. Elle comprend aujourd'hui les départements des Hautes-Pyrénées, du Gers et des Landes, avec une partie de la Haute-Garonne, de Lot-et-Garonne et des Basses-Pyrénées.

Gascogne (Golfe de), *Aquitanicus sinus*, golfe formé par l'océan Atlantique, à l'O. de la France, et au N. de l'Espagne, où on le nomme *golfe de Biscaye*.

Gascoigne (Sir WILLIAM), jurisconsulte anglais, 1350-1413, se distingua, comme *chief-justice* du Banc du roi, au commencement du règne de Henri IV, par sa sévérité ferme et impartiale.

Gascoigne (GEORGE) a été l'un des poètes anglais de la cour d'Elisabeth. Il avait eu une vie assez aventureuse et mourut en 1577. Il a écrit des satires, des divertissements, etc.

Gaspar (Déroit de), entre les îles Banca et Billiton (Malaisie).

Gasparin (THOMAS-AUGUSTE DE), homme politique, né à Orange, 1750-1793, appartenait à une branche de la noble maison des Gaspari de Corse, et était capitaine en 1789. Il contribua beaucoup à la réunion du comtat Venaissin à la France, 1791, fut député à l'Assemblée législative, et y rendit de grands services comme membre du comité militaire. A la Convention, il siégea parmi les Montagnards, vota la mort du roi, attaqua les Girondins, fut membre du Comité de salut public, puis chargé de missions en Vendée, à l'armée des Alpes, à Toulon. C'est là qu'il fit triompher le plan d'attaque de Bonaparte; il mourut des suites de ses fatigues avant la prise de la ville.

Gaspe, district du Bas-Canada, à droite de l'embouchure du Saint-Laurent, pays bien boisé, mais couvert de brumes, ancienne patrie d'une tribu indienne, qui adorait le soleil et vénait la croix. Ce serait peut-être le *Vinland* des Islandais. Il y a la baie et le cap de

Gaspe; la ville de *Gaspe* a un bon port à l'extrémité de la presqu'île formée par le golfe Saint-Laurent et la baie des Chaleurs.

Gasse, l'une des petites îles Moluques au S. E. de Gilolo; elle est couverte d'une riche végétation.

Gassendi (PIERRE), philosophe et astronome, né à Champtercier, près de Digne, 1592-1655, fils de modestes cultivateurs, eut une intelligence très-précoce, disent ses biographes, enseigna la rhétorique à Digne, dès l'âge de seize ans, étudia à Aix, à Avignon, et entra dans les ordres en 1617. Il fut sept ans professeur de philosophie à Aix, puis, en 1624, rompit avec l'esprit de routine, en attaquant l'autorité d'Aristote dans un livre qui fit beaucoup de bruit, *Exercitationes paradoxicae adversus Aristotelæos*, etc., Grenoble, in-8°. Quoiqu'il eût pris toutes ses précautions et protesté de sa foi absolue à l'Eglise, le déchaînement de l'opinion fut tel qu'il ne continua pas cette œuvre, comme il l'avait annoncé. Après un voyage à Paris, où il se lia avec beaucoup d'hommes instruits, il revint en Provence, partageant son temps entre ses devoirs de chanoine et ses études philosophiques et astronomiques. Il était déjà en correspondance avec Galilée et avec le P. Mersenne. Ce dernier l'engagea dans sa querelle avec Robert Fludd, espèce d'illuminé mystique et panthéiste, qu'il combattit vigoureusement dans un curieux ouvrage, 1629. Il fit un voyage en Hollande, séjourna, à son retour, à Paris, puis revint en Provence, toujours occupé de philosophie, de mathématiques, d'astronomie, correspondant avec les hommes les plus savants de l'époque, soutenant les opinions de Copernic et de Galilée, observant, le 7 nov. 1651, le passage de Mercure sur le Soleil, d'après les calculs de son ami Kepler, etc. Il revint à Paris en 1644, et bientôt il entra en lutte avec Descartes, dont il attaqua la méthode et les raisonnements; il soutenait que nous n'avons aucune idée des choses purement intelligibles. Cette querelle du spiritualisme et du sensualisme, des *Cartésiens* et des *Gassendistes*, occupa tout le monde des intelligences, et plus d'une fois Gassendi, par la subtilité de ses objections, embarrassa ses adversaires. En 1645, il fut nommé professeur de mathématiques au Collège de France; en 1647, il publia son apologie d'Epicure, à laquelle il travaillait depuis longues années. Ennemi de la scolastique, adversaire d'Aristote, il avait puisé à l'école de Montaigne et de Charron un demi-scepticisme empreint d'ironie, qui ne s'arrêtait que devant l'autorité de l'Eglise; il s'était proposé d'*ajuster le système d'Epicure au niveau du christianisme aussi bien que de la raison*. Cette doctrine du sensualisme le menait au scepticisme; mais Gassendi était chrétien, et modérait par là ses hardiesses, reculant devant les conséquences de ses prémisses. Il croyait pouvoir régénérer la doctrine épicurienne, en la purifiant de ses taches. Il admettait le vide, la création des atomes, soutenait que les phénomènes célestes s'accomplissent en vertu de lois purement mécaniques, croyait que l'âme est une *matière spirituelisée*, mais proclamait un Dieu qui a créé les atomes, qui gouverne le monde et prend soin de l'humanité. Comme astronome, il mérite d'être loué pour ses observations habiles et consciencieuses. Il a été l'adversaire de la circulation du sang et des découvertes de Pecquet. Homme bienveillant, modéré, d'un esprit fin et ironique, il a été aimé de ceux qui le connaissaient. Sa philosophie a pu avoir de funestes conséquences au XVII^e siècle; il a été l'un des précurseurs de Locke et de Condillac, et cependant sa mémoire est restée digne de respect. On lui a élevé récemment une statue à Digne. — Ses ouvrages mathématiques et philosophiques sont trop nombreux pour être cités ici; rappelons seulement ses livres sur Epicure : *De Vita, moribus et placitis Epicuri*, lib. VII; *Syntagma philosophiæ Epicuri*; *Syntagma philosophicum*; ses livres contre Descartes : *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium*; *Dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*, etc.; et les *Vies* de Peiresc, de Tycho-Brahé, de Copernic. Ses *Œuvres* complètes ont paru à Lyon, 1658, 6 vol. in-fol., et à Florence, 1728, 6 vol. in-fol. Son ami Bernier a composé un bon *Abrégé de sa Philosophie*, 1674, 7 vol. in-12. — Rappelons que Bernier, Molière, Bachaumont, etc., furent au nombre de ses disciples.

Gassendi (JEAN-JACQUES-BASILIEN, comte DE), général, né à Digne, 1748-1828, de la famille du précédent, entra dans l'artillerie en 1767, était chef de bataillon en 1795, fut général de brigade en 1800 et général de division en 1805. Sénateur en 1813, membre de la chambre des Pairs en 1814, il n'y rentra qu'en 1819. Il a

écrit: *Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie*, 1789, etc.

Gasslecourt, V. CABET.

Gassies (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Bordoux, 1786-1853, passa plusieurs années sur les pontons anglais et a réussi comme peintre de marine et d'intérieur.

Gasslon (JEAN, comte de), maréchal de France, né à Pau, 1609-1647, était protestant. Il se distingua par son courage dès l'âge de 16 ans, alla servir sous Gustave-Adolphe, et mérita son estime par ses grandes qualités militaires; il était à Leipzig, au passage du Lech, à Nuremberg, à Lutzen. En France, il fut nommé maréchal de camp en 1638, contribua beaucoup à la victoire de Rocroy, devint maréchal de France en 1643, mais se brouilla avec le maréchal de la Meilleraye, avec le duc d'Enghien, avec Bantzou. Il fut blessé mortellement au siège de Lens. C'était un des meilleurs capitaines de l'époque.

Gastein, bourg de l'Autriche au-dessous de l'Enns (emp. d'Autriche). Eaux thermales renommées; célèbre convention de 1865 entre l'Autriche et la Prusse, pour régler les affaires du Slesvig-Holstein.

Gaston Centule, nom de trois vicomtes de Béarn, morts en 984, 1004 et 1038.

Gas-on, nom de sept vicomtes de Béarn, le premier est le même que Gaston Centule I^{er}; parmi les six autres, on remarque: GASTON IV, mort en 1150, qui se distingua à la première croisade et surtout au siège de Jérusalem; c'est lui qui construisit les machines de l'armée chrétienne. De retour en France, il alla souvent combattre les musulmans en Espagne et mourut dans l'un de ces combats. — GASTON VI, né en 1171, mort en 1215, fut l'un des braves défenseurs de Raymond VI, comte de Toulouse, contre Simon de Montfort. Mais après la bataille de Muret, il fut forcé de se soumettre, 1215.

Gaston de Foix, V. FOIX.

Gaston d'Orléans, V. ORLÉANS.

Gastouni, v. de l'Élide (Grèce), près du *Gastouni*, à peu de distance de la mer Ionienne, près des ruines d'Ilios. Commerce assez considérable de produits du sol; 5,500 hab.

Gata (Sierra de), partie de la chaîne entre le Tage et le Douro, au N. de l'Éstrémadure espagnole; elle unit la sierra de Francia à la sierra d'Estrella. Carrières d'agates d'où le nom.

Gata, *Charidemum promontorium*, cap d'Espagne, sur la Méditerranée, dans la prov. de Grenade, à l'E. d'Almeria, par 36° 43' 30" lat. N. et 4° 28' 5" long. O.

Gata, v. de la prov. de Cacérés (Espagne), au sud de la sierra de Gata, sur un ruisseau du même nom; 2,500 hab.

Gatchinn, v. du gov. et à 44 kil. S. O. de Saint-Petersbourg (Russie). L'église, dite de *Malte*, possède des reliques apportées par le dernier grand-maître de l'ordre, 1798; château impérial; 7,000 hab.

Gates (Honorio), général américain, né en Angleterre, 1728-1806, servit en Allemagne sous Ferdinand de Brunswick, en Amérique, sous Braddock, puis s'établit en Virginie. Il se déclara pour la cause des colonies insurgées, se distingua surtout comme chef de l'armée du Nord et força l'anglais Burgoyne à capituler à Saratoga (oct. 1777). Sa modération et son humanité égalaient son courage. Cependant, battu près de Camden par Cornwallis, il fut accusé de trahison, mais acquitté en 1782. La fin de sa vie fut honorable.

Gateshead, v. du comté et à 20 kil. N. de Durham (Angleterre), sur la Tyne, est un véritable faubourg de Newcastle. Industrie considérable de fer forgé et coulé, produits chimiques, verreries, construction de navires; 49,000 hab.

Gaien (Saint), né à Rome, fut, dit-on, envoyé en Gaule par le pape Fabien, vers 250; fut le premier évêque de Tours et mourut en 301. On l'honore le 18 décembre.

Gâtinais, anc. pays de France, était divisé en *Gâtinais français*, ch.-l. Nemours, v. principales: Moret, Courtenay, Bourdan, Monlbery (auj. partie S. O. de Seine-et-Marne, partie du Loiret et de Seine-et-Oise), et *Gâtinais-Orléanais*, ch.-l. Montargis, v. principales: Gien, Briare, Châtillon-sur-Loing (auj. partie du Loiret, de la Nièvre et de l'Yonne). C'est un pays de plaines fertiles et bien cultivées, avec de belles forêts et de magnifiques prairies. Halité par les Sénonais, il forma un comté au ix^e s. et fut réuni au domaine royal sous Philippe I^{er}; il appartenait alors à Foulques d'Anjou.

Gatine (Plateau de); c'est la continuation des col-

lines du Poitou, depuis la gorge profonde qu'on appelle Puits-d'Enfer, entre les sources de la Vonne et du Petit-Lay; il s'étend vers le N. O. jusqu'à Pouzauges, où commencent les collines du Bocage. Généralement granitique et couvert de belles forêts, il présente quelques mamelons remarquables, la *montagne de Saint-Martin* (278 m.), les hauteurs de Montournois et de Pouzauges.

Gatine, pays du Poitou (Deux-Sèvres), v. princip.: Parthenay. — Partie du pays Chartrain (Eure-et-Loir). — Pays de l'Orléanais (Loiret).

Gatta-Melata (STEFANO-GIOVANNI), en français *chatte-emmiellée*, condottiere italien, né à Narni, combattit pour les papes, les Gonzague de Mantoue, et surtout pour Venise. Il mourut en 1445, et la république lui accorda l'honneur insigne d'une statue équestre, qui fut élevée à Padoue.

Gatteaux (NICOLAS-MARIE), graveur en médailles, né à Paris, 1751-1832, fils d'un serrurier, d'abord apprenti graveur en bijoux, montra de bonne heure un véritable talent, entra à la Monnaie et exécuta en 1775 le *portrait de Louis XV*, sa première médaille. Depuis lors, il a célébré un grand nombre d'événements historiques et représenté beaucoup d'hommes illustres; il a travaillé pour les gouvernements, les académies, les particuliers; il a produit près de 500 médailles.

Gattel (CLAUDE-MARIE), lexicographe français, né à Lyon, 1745-1812, professeur, puis proviseur du lycée de Grenoble, a publié plusieurs dictionnaires: *Espagnol-Français* et *Français-Espagnol*; *Dictionnaire de la langue française*, 2 vol. in-8°; *Grammaire italienne de Veneroni*, etc.

Gatterer (JEAN-CHRISTOPHE), historien allemand, né à Lichtenau, près de Nuremberg, 1727-1799, fut professeur distingué et s'occupa surtout de l'histoire ancienne. Il a publié un grand nombre d'*Hist. générales*, comme *l'Essai d'une histoire générale jusqu'à la découverte de l'Amérique*, et des *Manuels de Généalogie*, d'*Art héraldique*, de *Géographie*, etc.

Gatteville, promontoire de la côte N. E. du Cotentin (départ. de la Manche), à 26 kil. E. de Cherbourg; beau phare de 80 mètres.

Gatti (BERNARDINO), peintre de Crémone, né avant 1500, mort en 1575, surnommé *Sojaro*, à cause de son caractère *plaisant* ou de la profession de son père (ouvrier en soie), peut-être élève du Corrège, se rapprocha surtout du maître par la délicatesse, la grâce, le charme de ses figures. Il imita aussi le Pordenone, son ami. Les peintures de la grande coupole de la *Steccata* de Parme sont le chef-d'œuvre de cet artiste distingué.

Gattinara, bourg de la prov. et à 26 kil. N. O. de Novarre (Italie), sur la Sesia; 5,000 hab.

Gattinara (MERCURIO ARBORIO DE), jurisconsulte et homme d'état, né à Arborio, près de Verceil, 1465-1530, fut premier président du parlement de Bourgogne sous Maximilien, 1508, chef du conseil privé des Pays-Bas, puis chancelier de Charles-Quint. D'un esprit impétueux, mais bizarre, très-habile politique, il joua un grand rôle dans les négociations diplomatiques de cette époque jusqu'au traité de Bologne, qui fut son chef-d'œuvre. Clément VII le nomma cardinal cette année, 1529.

Gau, en allemand *canton*. Ce mot entre dans la composition de plusieurs noms, *Sundgau*, *Nordgau*, *Thurgovie*, *Argovie*, etc.

Gau (FRANÇOIS-CHRÉTIEN), architecte, né à Cologne, 1790-1853, fut à Paris élève de l'École des Beaux-arts, étudia en Italie, puis parcourut l'Égypte, au milieu des plus grandes difficultés qu'il surmonta à force de patience et de courage. Il publia, en 1825, les *Antiquités de la Nubie*, avec un texte de Niebuhr et de Letronne. Puis il visita la Syrie; mais ses dessins sont restés inédits. Il compléta le bel ouvrage de Mazois, les *Ruines de Pompéi*. A Paris, il fut chargé, comme architecte, de travaux importants, comme la prison de la Roquette. C'est lui qui est surtout connu par la construction de l'église gothique de Sainte-Clotilde; mais il fut forcé par la surdité d'abandonner la direction des travaux à M. Ballu.

Gaubil (ANTOINE), missionnaire jésuite, né à Gaillac, 1689-1759, fut attaché aux missions de la Chine, dès 1723, y apprit les différents dialectes des langues chinoise et manchoue, se servit de ses connaissances variées pour la propagation de la foi et les progrès de la science, et fut admiré des docteurs chinois eux-mêmes. Il sut conserver une haute position à la cour, malgré les défiances des souverains et dirigea les collèges impériaux pour instruire les jeunes nobles. Il a traduit le *Chou-king*, le premier des livres sacrés; il a écrit *l'Histoire de Gentchiskan et de toute la dynastie des Mangoux*, 1759,

in-4°. On lui doit : *Traité de la chronologie chinoise ; Traité historique et critique de l'astronomie chinoise ; Histoire de la dynastie des Tang*, etc., et d'autres travaux estimés dans le recueil des *Mémoires concernant les Chinois*.

Gaucher de Châtillon, V. CHATILLON.

Gaucher (CHARLES-ÉTIENNE), graveur, né à Paris, 1740-1804, élève de Bazan et de Lebas, a gravé beaucoup de vignettes-portraits, la collection des peintres flamands, etc. etc. Il a publié : *Iconologie ou Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1786, 4 vol. in-8°, et beaucoup d'articles et de notices sur les arts et les artistes.

Gauchos, peuples de l'Amérique du Sud, disséminés dans les *pampas* ou plaines de la république de la Plata. C'est un mélange d'indigènes et d'espagnols; ils élèvent de nombreux troupeaux de chevaux et de bœufs surtout; ils sont belliqueux et à demi-sauvages; ils ont joué un grand rôle dans les révolutions du pays.

Gaucourt, anc. famille française du Berry, qui fut célèbre surtout au xv^e s.; — *Raoul V* fut l'un des meilleurs capitaines de Charles VII. Après s'être distingué à Nicopolis, à Hasbain, etc., il défendit vaillamment Harfleur contre les Anglais, en 1415. Il combattit à Patay, et, au sacre de Reims, représenta l'un des pairs absents. Il fut nommé gouverneur du Dauphiné, puis signala encore son courage aux sièges de Lagny et de Montereau. Gouverneur de Gisors, de Chinon, deux fois grand-maître de France, il resta jusqu'à son dernier jour l'un des plus illustres guerriers du royaume. — Son fils, *Charles*, chambellan de Charles VII et de Louis XI, servit fidèlement ces princes, fut maréchal de France et mourut en 1482.

Gauden (JEAN), théologien et publiciste anglais, né à Mayfield (Essex), 1605-1662, chapelain du comte de Warwick, au commencement des guerres civiles, sembla d'abord favorable au Parlement, puis se déclara pour la cause de Charles I^{er}. C'est lui qui publia, en 1649, l'*Εὐζών βραδύνη*, considéré d'abord comme l'œuvre du roi et qui eut de très-nombreuses éditions. A la Restauration, il fut nommé évêque d'Exeter, puis de Worcester.

Gaudens (Saint-), ch.-l. d'arrond. de la Haute-Garonne, par 45°52'29" lat. N. et 1°36'49" long. O., près de la rive gauche de la Garonne, à 90 kil. S. O. de Toulouse. On y remarque les débris de ses remparts, une église antique, une vieille halle, l'hôtel de ville. Fabrique de porcelaine et de faïence, filatures de laine, manufactures de draps communs, tanneries, etc.; commerce de grains assez actif. — Capit. du Nébouzan, elle tire son nom d'un jeune enfant martyrisé par les Arabes; prospère, grâce à ses franchises municipales, elle souffrit beaucoup des guerres du xvi^e siècle; 5,166 hab.

Gaudentius, musicographe d'une époque incertaine, a écrit en grec un traité élémentaire de musique, inséré dans les *Antiquæ Musicæ Scriptores* de Meibomius.

Gaudentius, évêque de Brescia au commencement du v^e s., ami de saint Ambroise, défenseur de saint Jean Chrysostome, a laissé 21 *Sermons*, d'un style simple, mais sans grâce, qui sont dans la *Bibliot. Patrum maxima*, Leyde, 1677, in-fol.

Gaudents (Les Chevaliers), ordre institué en 1204 par quelques nobles bolonais, pour protéger les veuves, les orphelins, les pauvres. Nobles, suivant la règle des dominicains, sans être astreints au célibat, ils portaient le manteau blanc et la croix rouge surmontée de deux étoiles.

Gaudichaud-Beaupré (CHARLES), botaniste, né à Angoulême, 1780-1854, fut d'abord pharmacien dans la marine militaire. En 1816, il accompagna Freycinet sur l'*Uranie*, dans son voyage scientifique, en qualité de pharmacien botaniste et recueillit un nombre considérable de plantes. De 1850 à 1853, il suivit Villeneuve-Bargemont sur l'*Herminie* et visita surtout l'Amérique du Sud, puis il fit partie du voyage de circumnavigation, exécuté par la *Bonite*. A son retour, il émit une théorie nouvelle sur le mode de formation et de développement des végétaux; il la soutint avec une ardeur passionnée contre plusieurs botanistes célèbres et surtout contre de Mirbel. Parmi ses nombreux travaux on remarque : *Flore des îles Malouines*, 1824; *Botanique du voyage de la Bonite*, 4 vol. in-fol. avec atlas; *Lettres sur l'organographie et la physiologie*, 1853; *Recherches générales sur l'organographie, la physiologie et l'organogénie des végétaux*, mémoire qui fut couronné en 1855; de nombreux Mémoires, des Réfutations, des Observations, au sujet de la théorie qu'il avait émise, etc.

Gaudin (MARTIN - MICHEL - CHARLES) duc de GAËTE,

homme d'Etat, né à Saint-Denis (Seine), 1756-1844, entra dans les bureaux des contributions publiques, à l'âge de dix-sept ans, et de bonne heure fut à la tête de la direction générale. En 1791, il fut nommé l'un des six commissaires de la trésorerie nationale, offrit plusieurs fois sa démission après le 10 août 1792, en 1795, mais ne put se retirer qu'en 1794. Il refusa le ministère des finances, que lui offrit le Directoire, puis la place de commissaire de la trésorerie nationale, en 1797; mais il accepta celle de commissaire général des postes. Après le 18 brumaire, il fut nommé ministre des finances, garda cette haute position jusqu'en 1814 et la reprit pendant les Cent Jours. C'est à lui surtout qu'on doit l'organisation de l'administration financière sous Napoléon (cadastre général, receveurs-généraux, administration des contributions directes, des droits réunis, rétablissement du crédit, cour des comptes, etc.). Il se distingua par sa puissance de travail, son intégrité, sa rare modestie, sa fidélité à tenir ses engagements; il fut l'un des plus honorables représentants de l'école administrative de l'Empire. Nommé duc de Gaëte en 1809, fidèle à l'Empereur jusqu'à son dernier jour, il conserva l'estime de ses ennemis politiques, fut député de l'Aisne de 1815 à 1819, se fit remarquer par son expérience financière et par ses travaux dans les commissions, enfin mérita d'être nommé, en 1820, gouverneur de la Banque de France, poste qu'il garda jusqu'en 1854. Il n'avait pas voulu rentrer dans la chambre des Pairs, où il avait siégé en 1815. Il a publié de nombreux écrits sur beaucoup de matières de finances; une *Notice historique sur Les Finances de la France de 1800 à 1814*; des *Considérations sur la dette publique, l'emprunt et l'amortissement*, 1828. Il a réuni ses *Mémoires, opinions et écrits*, 5 vol. in-8°, 1826-1854.

Gaugamèle, grande plaine de l'Assyrie ancienne, près d'Arbelles, célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses, 331 av. J. C.

Gaulanité, l'une des prov. de la Pérée, dans l'ancienne Palestine, à l'E. du Jourdain et du lac de Tibériade. Ville principale Gamala. C'est auj. le *Djo'ân*.

Gaule Transalpine, c'est-à-dire au delà des Alpes par rapport à Rome. Elle avait pour bornes l'Océan à l'O., les Pyrénées et la Méditerranée au S., les Alpes et le Rhin à l'E. Elle comprenait la France actuelle, presque toute la Suisse, les prov. rhénanes (Prusse, Bavière), la Belgique et le midi des Pays-Bas. Elle avait la forme d'un pentagone irrégulier; le pays des Carnutes passait pour en être le centre. — César a écrit que la Gaule était divisée en trois grandes régions, distinctes par le langage, les mœurs et les institutions; au N., la *Belgique*, entre la Seine, la Marne et le Rhin; au centre, la *Celtique*, entre la Seine et la Garonne, de l'Océan jusqu'aux Alpes; au S., l'*Aquitaine*, entre la Garonne et les Pyrénées; une quatrième région formait la province romaine ou la *Narbonnaise*, de Genève jusqu'à Toulouse. — Avant l'arrivée des Romains, les populations de la Gaule appartenaient à la race *gauloise*, divisée en deux branches, *gallique* et *kymrique*; à la race *ibérienne*, divisée en *Aquitains* et *Ligures*; à la race *grecque*. 1° La Belgique était surtout peuplée de Kymris purs ou Belges, les plus belliqueux et les plus sauvages de la Gaule, fiers de leur parenté avec les Germains, qu'ils combattaient sans cesse; les principaux peuples de la Belgique étaient: les *Aduatuques* (Namur), les *Ambiens* (Amiens), les *Ambwarites* (sur la rive gauche de la Meuse), les *Atrébates* (Artois), les *Bellovaques* (Beauvaisis), les *Calètes* (pays de Caux), les *Leuques* (Meurthe et Vosges), les *Médiomatrices* (Moselle, Alsace), les *Ménapiens* (entre le Rhin et les bouches de l'Escaut), les *Morins* (Pas-de-Calais, Flandre), les *Eburons*, les *Nerviens* (Hainaut, Erabant, Anvers), les *Rèmes* (Reims), les *Suessions* (Soissons), les *Trévires* (de la Moselle au Rhin), les *Triboques* (au N. du Bas-Rhin), les *Véliocasses* (Vexin), les *Veromandues* (Vermandois). 2° La Celtique comprenait des peuples galliques à l'E. et au centre; des Gallo-Kymris à l'O.; parmi les premiers il y avait: la confédération des *Arvernes* (Auvergne), avec leurs clients, les *Cadurques* (Quercy), les *Gabales* (Gévaudan), les *Vellaves* (Velay); la confédération des *Eduens* (Saône-et-Loire, Nièvre, Côte-d'Or, Allier), avec leurs clients, les *Ambarres* (Ain), les *Amburètes* (Roanne), les *Aulerques-Brannovices* (entre la Saône et la Loire), les *Blannoviens*, les *Boïens* (entre la Loire et l'Allier), les *Séquaniens* (Forez); la confédération des *Séquanes* (Franche-Comté); les autres peuples galliques étaient: les *Helvètes*, divisés en quatre tribus, du lac Léman au lac de Constance, les *Mandubiens* (Auxois), dans la Côte-d'Or, les *Bituriges* (Berry), les *Meldes*

(Seine-et-Marne), les *Nitiobriges* (Lot-et-Garonne), les *Parisiens* (Iutèce, Paris), les *Rutènes* (Rouergue), et, au N. de la Province romaine, les *Allobroges* (Dauphiné, Savoie); parmi les populations gallo-kymriques : les *Aulerques* (*Cénomans*, *Diablintes*, *Eburovices*) (de la Seine à la Mayenne), les *Carnutes* (Orléanais), les *Lémoivices* (Limousin), les *Lingons* (Haute-Marne, Aube, Yonne), les *Pétrocoriens* (Périgord), les *Senonais* (Sens), les *Turonens* (Tours); César appelle *Maritimes* ou *Armoricaens* les peuples suivants à l'O. : les *Ambibariens* (Manche, Ille-et-Vilaine), les *Ambiliates* (Maine-et-Loire, au S. de la Loire), *Andes* ou *Andegaves* (Anjou), *Curiosolites* (Côtes-du-Nord), *Lémoivices* (Loire-Inférieure, au S. de la Loire), *Lexoviens* (Calvados), *Namnètes* (Nantes), *Osismes* (Finistère), *Pictons* ou *Pictaves* (Poitou), *Redones* (Rennes), *Santonens* (Saintonge), *Unelles* (Manche), *Vénètes* (Morbihan), etc. 3° L'Aquitaine renfermait : les *Ausques* (Auch), les *Bigerrions* (Bigorre), les *Cocosates* (Landes), les *Elusates* (Gers, Lot-et-Garonne), les *Garrumnes* (Haute-Garonne), les *Ptianses* (Pau), les *Sibuzates* (Soule dans les Basses-Pyrénées), les *Sotiates* (Lot-et-Garonne et Landes), les *Tarbelles* (Basses-Pyrénées), les *Tarusates* (près de l'Adour), les *Vasates* ou *Vocates* (pays de Bazas), les *Bituriges-Vivisques* (Gironde), la confédération des *Convènes* (Hautes-Pyrénées). 4° Dans la Province romaine il y avait des *Ligures*, comme les *Albiques* (Basses-Alpes), les *Salluviens* (Bouches-du-Rhône), les *Voconces* (Drôme, Hautes-Alpes), les *Déciates* (Alpes-Maritimes), les *Oxybiens* (Var), les *Sordons* ou *Sardones* (Pyrénées Orientales, Aude); il y avait aussi des peuples celtiques comme : les *Allobroges*, les *Helviens* (Ardèche), et deux peuplades kymriques, les *Volkes-Tectosages* et les *Volkes-Arécomiques*, tribus belges qui avaient soumis les peuples liguriens du Rhône au Tet. — Sur les côtes de la Méditerranée, *Marseille* (*Massilia*), fondée par les Grecs, avait établi des colonies et des comptoirs : *Portus Herculis Monæci* (Monaco), *Nicæa* (Nice), *Antipolis* (Antibes), *Olbia* (Eaube), *Rhodanomia*, à l'embouchure du Rhône, *Agatha* (Agde), etc.

La Gaule était divisée en beaucoup d'États ou peuplades (*civitates*); César en compte 27 dans la Belgique, 45 dans la Celtique, 12 dans l'Aquitaine: en tout, 82 dans la Gaule proprement dite, et 7 dans la Narbonnaise; d'autres écrivains portent ce chiffre de 500 à 400. Chaque État se subdivisait en *pagus* et en *vicus*. Il y avait des villes pour la plupart fortifiées (*oppida*); les Gaulois vivaient habituellement dans les bois, au bord de quelque rivière. — De haute stature, les yeux bleus, les cheveux blonds, ils laissaient croître leur barbe; les nobles seuls se rasaient, en conservant de longues moustaches. Une *braie* ou pantalon, et une chemise à manches (*sagum*) composaient leur habillement; des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets, des anneaux pour les bras, des bagues leur servaient d'ornements. Agriculteurs, ils avaient quelques industries, exploitaient les mines, travaillaient le fer et les métaux. Braves, mais d'un courage aventureux et bruyant, hospitaliers, curieux et grands parleurs, ils étaient très-superstitieux. Le peuple avait pour religion un polythéisme primitif; il adorait les forces de la nature, le feu, les vents, le tonnerre; la religion des druides, qui paraît due surtout aux Kymris, était plus élevée; Teutatès, Hésus et Taranis étaient leurs divinités principales; leurs sacrifices étaient souvent sanglants. Il n'y avait que deux classes d'hommes ayant la puissance, les druides et les nobles ou chevaliers (*equites*); tantôt les nobles formaient un sénat et nommaient un juge suprême, annuel, ou *vergobret*; tantôt le sénat était souverain; dans d'autres peuplades, la multitude choisissait le sénat ou des chefs, qui portaient le titre de rois. Plusieurs peuplades se réunissaient pour former une *confédération*; il y avait des peuples *sujets* et des peuples *clients*.

Histoire. — La Gaule paraît d'abord avoir été habitée par les *Ibères*, soit qu'ils aient formé l'avant-garde des grandes populations qui envahissaient l'Europe de l'est à l'ouest, soit qu'ils aient passé d'Espagne en Gaule; ils s'étendirent jusqu'à la Garonne et même jusqu'à la Loire. Des *Ligures*, également venus d'Espagne, s'établirent sur les bords de la Méditerranée jusqu'aux Apennins. Les *Galls* ou Celtes pénétrèrent en Gaule, en traversant le Rhin, et allèrent même jusqu'en Espagne (*Galleci*, *Celtici*, *Celtibériens*), jusqu'en Italie (*Ambra*, *Ombriens*), jusque dans les îles Britanniques (*Britones*, *Bretons*). Vers le VII^e s. av. J. C., les Kymris vinrent également de la Germanie; les uns, dans les îles Britanniques, refoulèrent les Galls vers l'ouest, en Irlande, en

Ecosse; les autres s'emparèrent d'une partie de la Gaule; les *Belges* ou *Volkies*, qui étaient de race kymrique, devaient, plus tard, s'établir dans tout le nord du pays. Ces perturbations dans l'intérieur de la Gaule amenèrent les deux grandes émigrations de Sigovèse dans la vallée du Danube, de Bellovèse en Italie. Les Phéniciens (*Nîmes*, *Alesia*?), les Rhodiens, les Grecs de Phocée (*Marseille*, etc.), avaient déjà fondé des établissements en Gaule; les Gaulois vendirent leurs services à tous ceux qui voulaient les payer, Carthaginois, Grecs de Sicile, rois d'Orient; tandis que de nouvelles bandes d'émigrés allaient combattre en Italie (invasion des *Sénonens*), en Grèce, en Asie (les *Galates*). — Les Romains, après avoir vaincu et soumis les Gaulois d'Italie (*Cisalpine*), attaquèrent la vraie Gaule; Marseille, leur alliée, les appela contre les tribus liguriennes des *Oxybiens* et des *Déciates*. Vainqueurs, les Romains continuèrent la guerre pour eux-mêmes, battirent les *Salluviens*, les *Voconces*, les *Allobroges*, les *Arvernes*, et firent du pays, entre le Rhône et les Alpes, une province romaine, 121 av. J. C. Ils avaient établi une colonie à Aix (*Aquæ Sextiæ*), dès 123; la colonie de Narbonne (*Narbo Martius*) devint la capitale de la province, qui comprit bientôt, au delà du Rhône, les *Helviens*, les *Volkes-Arécomiques* et *Tectosages*, les *Tolosates*, les *Sardones*, 106 av. J. C. Cinquante ans plus tard, les divisions des peuples gaulois, les menaces du Suève Arioviste, qui commençait, avec ses bandes germaniques, l'invasion de la Gaule, fournirent à César l'occasion désirée d'intervenir dans les affaires de ce pays, et d'entreprendre la grande guerre qui soumit à Rome toute la Gaule, 58 à 50. — La Gaule chevelue (*Gallia comata*), ainsi nommée pour la distinguer de la *Gallia braccata* ou province romaine, conserva d'abord son organisation, mais s'habitua facilement à la domination des vainqueurs. Auguste divisa la Gaule en quatre provinces, 27 av. J. C. : la *Narbonnaise*, l'*Aquitaine* qui s'étendit jusqu'à la Loire; la *Celtique* ou *Lyonnaise* (de Lugdunum ou Lyon, sa nouvelle capitale), de la Loire à la Marne et à la Seine; la *Belgique*, qui embrassa tout le nord de la Gaule. A la fin de son règne, Auguste forma de nouvelles provinces; les pays à l'est de la Saône furent réunis à la Belgique, et, pour défendre la frontière du Rhin contre les Germains, on créa deux provinces militaires, la *Germanie supérieure* ou *première*, entre les Vosges et le fleuve, de Colmar à Mayence; la *Germanie inférieure* ou *seconde*, jusqu'à la mer et l'Escaut. Auguste établit encore une petite province, administrée par un de ses procurateurs, les *Alpes maritimes*. Partout des colonies, des villes municipales, portèrent les lois de Rome; les villes anciennes perdirent leurs noms pour devenir des villes d'Auguste, de César, etc.; la langue romaine introduisit partout la civilisation, les lettres, les arts, tandis que les édits des empereurs poursuivaient dans le druidisme les souvenirs de la vieille indépendance. Au I^{er} s. après J. C., la Gaule devient romaine, malgré la révolte de Florus et de Sacrovir contre Tibère, malgré la vaine tentative d'*empire gaulois* faite par *Classicus*, *Tutor*, *Sabinus* et le batave *Civilis*, au temps de la mort de Néron, 68-70. Au II^e s., sous les Antonins, la Gaule est florissante; au III^e s., à l'époque de désorganisation qu'on nomme les *Trente tyrans*, la Gaule a ses chefs nationaux, *Postumus*, *Victorinus* et sa mère *Victoria*, l'armurier *Marius*, qui repoussent les Germains et semblent sur le point de rendre à la Gaule son indépendance. Mais, après la défaite de *Tétricus* par *Aurélien*, la Gaule est rattachée à l'Empire. Elle souffre, dès lors, des vices de l'administration romaine, de plus en plus oppressive, des révoltes des *Bagaudes* et des attaques continuelles des Germains jusqu'aux jours de l'invasion du V^e s. Les peuples barbares l'envahirent de différents côtés : les *Wisigoths*, venant d'Italie, sous *Ataulf*, puis sous *Wallia*, s'établirent vers 419, dans les deux Aquitaines et la Novempopulanie, de la Loire aux Pyrénées; les *Burgondes*, après avoir franchi le Rhin, fondèrent un royaume dans la vallée de la Saône et du Rhône, à l'E., vers 413; les *Francs* s'avancèrent du nord, par la Belgique; sous *Clovis* ils devinrent maîtres de la plus grande partie de la Gaule. — Le nombre des provinces de la Gaule avait plusieurs fois varié sous les empereurs; il y en eut 17 sous *Honorius*; cette division, étant à la fois civile et religieuse, mérite d'être indiquée d'une manière plus complète: il y avait alors un évêque par cité, et l'on donnait le nom de métropolitain à l'évêque de la capitale de la province. La Gaule, depuis *Constantin*, formait l'un des trois diocèses de la grande préfecture des Gaules.

PROVINCES.	CAPITALES OU MÉTROPOLES.	CITÉS.
GERMANIE I ^{re} ou SUPERIEURE. . . .	MAYENCE. . . .	{ Strasbourg, Spire, Worms.
GERMANIE II ^e ou INFERIEURE. . . .	COLOGNE. . . .	Tongres.
BELGIQUE I ^{re}	TRÈVES. . . .	Metz, Toul, Verdun.
BELGIQUE II ^e	REIMS. . . .	{ Soissons, Châlons-sur- Marne, Saint-Quentin, Arras, Tournai, Cam- brai, Senlis, Beauvais, Amiens, Téroouanne, Boulogne.
LYONNAISE I ^{re}	LYON. . . .	{ Autun, Langres, Châ- lon-sur-Saône, Mâcon.
LYONNAISE II ^e	ROUEN. . . .	{ Bayeux, Avranches Evreux, Séez, Lisieux, Coutances.
LYONNAISE III ^e	TOURS. . . .	{ Le Mans, Angers, Ren- nes, Nantes, Quimper (Cornouailles), Van- nes, Saint-Pol-de- Léon, <i>Diablintum</i> (Ju- blains), Mayenne.
LYONNAISE IV ^e	SENS. . . .	{ Chartres, Auxerre, Troyes, Orléans, Paris, Meaux.
GRANDE-SÉQUANAISE.	BEAUNÇON. . . .	{ Nyons, Avenches, Bâle, Windisch, Yverdun, Augst, Port-sur-Saône.
AQUITAINE I ^{re}	BOURGES. . . .	{ Clermont-Ferrand, Ro- dez, Albi, Cahors, Li- moges, Javols (Lozère), Saint-Paulien (Haute- Loire).
AQUITAINE II ^e	BORDEAUX. . . .	{ Agen, Angoulême, Saintes, Poitiers, Pé- rigueux.
NOVEMPOPULANIE. . .	EAUSE OU AUCH	{ Dax, Lectoure, Saint- Bertrand de Commin- ges, Conserans, Lescar (Béarn), Aire, Bazas, Tarbes, Oloron, Auch.
NARBONNAISE I ^{re} . . .	NARBONNE. . . .	{ Toulouse, Péziers, Ni- mes, Lodève, Uzès.
NARBONNAISE II ^e . . .	AIX.	{ Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes.
ALPES-MARITIMES. . .	EMBRUN. . . .	{ Digne, Chorges, Castel- lane, Senez, Glandève, Cimiez, Vence.
ALPES GRÉES et PENNINES.	<i>Darantasia</i> (MOUSTIERS). . . .	<i>Octoduro</i> (Martigny).
VIENNOISE.	VIENNE.	{ Genève, Grenoble, Alps, Die, Valence, Aoste, Vaison, Orange, Ca- vaillon, Avignon, Ar- les, Marseille.

Cette dernière province fut elle-même divisée au v^e s. en Viennoise I^{re} et Viennoise II^e.

Gaule Cisalpine, nom donné par les Romains à l'Italie septentrionale, à cause des nombreuses tribus gauloises qui vinrent s'établir en deçà des Alpes par rapport à Rome. De bonne heure, les *Ambra* ou *Ombriens* vinrent de la Gaule fonder un empire qui s'étendit dans la vallée du Pô, puis dans l'Italie centrale, d'une mer à l'autre, jusqu'au Tibre et au Nar. Les *Etrusques*, *Tusci* ou *Rasenæ*, renversèrent cette domination vers le xi^e siècle et refoulèrent les Ombriens dans le pays de l'est, appelé dès lors Ombrie. — Vers 600, arrivèrent les bandes gauloises de Bellovèse, qui s'établirent au N. du Pô, entre l'Adda et le Tessin; puis les bandes conduites par Elitovius, sous le nom de Cénomans, occupèrent le pays entre l'Adda et l'Adige, tandis qu'une troisième migration s'emparait des contrées entre le Tessin et les Alpes. Des bandes kymriques à leur tour passèrent les montagnes, passèrent le Pô; les *Boïens*, les *Anamans*, les *Lingons* s'établirent des Apennins à la mer Adriatique, aux dépens des Etrusques; les *Senones* à l'est, le long de la mer Adriatique. Les Gaulois se jetèrent alors sur l'Italie centrale, sur l'Etrurie, sur le Latium et la Campanie, prirent Rome, 390 av. J. C., puis furent péniblement refoulés vers le nord. Plusieurs peuplades gauloises prirent part à la grande guerre des Samnites contre les Romains et furent vaincues au lac

Vadimon, 283; le pays des Senones fut conquis; les Boïens, les Anamans, les Lingons, au S. du Pô, les Insubres, au N. du fleuve, furent vivement attaqués par les Romains, après la première guerre punique; ils appelèrent à leur secours les Gésates d'au delà des Alpes. Mais les Romains avaient de bonne heure gagné les Cénomans; ils furent vainqueurs à Télamone, 225, soumirent le pays jusqu'au Pô, 224; Marcellus et Flaminius furent victorieux au delà du fleuve; des colonies furent établies à Sena Gallica, à Ariminum, et plus tard à Plaisance et à Crémone. Annibal, en passant les Alpes, espérait soulever les Gaulois contre Rome; il fit la seconde guerre punique, surtout avec le secours de leurs bras. Quand la guerre fut terminée, Rome recommença la conquête de l'Italie septentrionale; il fallut trente ans de combats difficiles pour soumettre les Gaulois; les Ligures résistèrent jusqu'en 163. Tout le pays forma une province romaine qu'on appela *Gaule Cisalpine* ou *Gallia togata*, parce que la toge romaine y remplaça la saie gauloise. Les habitants, de bonne heure gagnés à la civilisation latine, conservèrent cependant quelques souvenirs de leur origine, dans leurs traits et dans les tournures de leur langage.

Elle se composait de quatre parties :

1^o La *Gaule transpadane*, au N. du Pô (*Padus*), entre les Alpes, le Pô et la Vénétie, dont elle était séparée par une ligne partant du lac *Benacus* et passant à l'E. de Vérone. Les principaux peuples étaient : les *Taurini*, les *Libici*, les *Vagienni*, les *Statielli*, les *Ilvates*, les *Celelates*, les *Insubres*, les *Cénomans*.

2^o La *Gaule Cispadane*, au S. du Pô, entre les Apennins, la mer et l'Ombrie, dont elle était séparée par le Rubicon. Les principaux peuples étaient : les *Lingones*, les *Boii*, les *Friniates*, les *Anamans*.

3^o La *Ligurie* s'étendait à l'O. vers la mer de Ligurie, des deux côtés de l'Apennin, jusque vers l'Arno au S. et plus tard jusqu'à la Macra seulement. Les Ligures, bien différents des Gaulois, étaient des Ibères venus d'Espagne; on peut mettre dans la Ligurie les *Vagienni*, les *Statielli*, les *Ilvates*, les *Friniates*; mais surtout les *Intemelii*, les *Ingauni*, les *Apuani*.

4^o La *Vénétie*, au N. E. de l'Italie, avait été peuplée par les Vénètes d'origine illyrienne; elle s'étendait à l'E. de la Transpadane jusqu'aux Alpes et jusqu'au territoire de *Tergeste* (Trieste); l'Istrie était en dehors de l'Italie. On y remarquait les *Carni*.

Sous Auguste, la Gaule Cisalpine ne forma plus qu'une province, mais fit partie de l'Italie, qu'on partagea en onze régions : la *Cisalpine* comprit quatre de ces régions; la 8^e était la *Gaule Cispadane*, d'Ariminum aux Apennins; la 9^e, la *Ligurie*, de la Macra au Var; la 10^e, la *Vénétie*, l'*Istrie* et une partie de la *Transpadane* jusqu'à l'Adda; la 11^e, la *Gaule Transpadane*. — Au iv^e s., la *Cisalpine* fut autrement divisée et comprit : l'*Emilie* et la *Flaminie*, correspondant à la Transpadane; la *Ligurie*, correspondant aux 9^e et 11^e régions d'Auguste; la *Vénétie* et l'*Istrie*, les *Alpes Cottiennes*, comprenant la partie italienne de cette province formée sous Néron, à la mort du roi Cottius, 65; la *Rhétie I^{re}* et la *Rhétie II^e*, dans les Alpes du nord. Ces 7 prov. formaient le vicariat d'Italie.

Gaule Cispadane et Transpadane. V. GAULE CISALPINE.

Gaules (Préfecture des), grande division de l'Empire romain au iv^e siècle. Elle comprenait trois diocèses : 1^o le diocèse de *Bretagne*, renfermant 5 provinces; 2^o le diocèse des *Gaules*, renfermant 17 provinces; 3^o le diocèse d'*Espagne*, renfermant les 6 prov. de la péninsule et la Mauritanie Tingitane en Afrique. Le préfet du prétoire des Gaules résida à Trèves, puis à Arles; les diocèses étaient administrés par des *vicaires* du préfet (*vicarii*); les 29 prov., par des gouverneurs, consulaires ou présidents.

Gaulmier (EUGÈNE), poète, né à Saint-Amand (Cher), 1795-1829, professeur de rhétorique dans plusieurs lycées, annonçait un poète distingué. Il a traduit en vers *Tibulle* et composé des *Odes* et des *Élégies*, qui sont remarquables par la pureté du goût et par celle du style. Ses anciens élèves ont recueilli ses *Œuvres*, 5 vol. in-8^o, 1830.

Gaulna, v. forte de la prés. de Bombay (Hindoustan), à 130 kil. S. E. de Surate.

Gaultier Garguille (HUGUES GUÉRIN ou GUÉRU, dit **Fléchelles**, dit), né en Normandie, probablement vers 1574, mort vers 1634, célèbre farceur français, n'a pas une histoire bien connue. Suivant les uns, avec ses compagnons, Robert Guérin et Henri Legrand (Turlupin et

Gros-Guillaume); garçons boulangers, il aurait établi un petit théâtre portatif, près de l'Estrapade, pour représenter des scènes burlesques; leurs succès auraient excité la jalousie et les plaintes des comédiens de l'hôtel de Bourgogne; mais Richelieu les aurait soutenus et aurait adjoint les farceurs aux comédiens patentés. Suivant d'autres, Gaultier Garguille aurait débuté, en 1598, au théâtre du Marais, pour passer de là à l'hôtel de Bourgogne. La bizarrerie de son corps et de son accoutrement, son jeu burlesque, ses facéties le rendirent longtemps célèbre. Il paraît que les trois compagnons moururent presque en même temps, Gros-Guillaume en prison, les deux autres de chagrin. Gaultier Garguille a laissé un recueil de *chansons grivoises*, 1651.

Gaultier (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. du Blanc (Indre), sur la droite de la Creuse. Draps: élève de bétail, d'abeilles; 1,985 hab.

Gaultier (Claude), jurisconsulte et avocat célèbre, né à Paris, 1590-1666, brilla au barreau de Paris dès l'année 1615, et se distingua surtout par sa verve, son humeur satirique et mordante qui le fit surnommer *Gaultier la Gueule*. Il fit paraître, en 1665, le premier volume de ses *Actions oratoires*; Claude Guéret en publia un second volume, en 1669, et une seconde édition en 1688, 2 vol. in-4°; mais le succès de l'impression ne répondit pas à la réputation qu'il avait acquise.

Gaultier (l'abbé ALOIUS-ÉDOUARD-CAMILLE), né à Asti (Piémont), de parents français, 1745-1818, après avoir reçu les ordres à Rome, vint en France, se consacra à l'éducation de la jeunesse, 1780. Forcé d'émigrer, il poursuivit ses travaux en Hollande, à Londres; et, de retour en France, après la paix d'Amiens, développa sa méthode en y joignant la pratique de l'enseignement mutuel. Il se proposait d'instruire les enfants en les amusant, en se servant de *tableaux*, de *cartes*, ou bien de *jetons*, d'*étiquettes*, d'interrogations en forme de *loteries*; et, dans ce but, il a composé un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur la lecture, l'écriture, le calcul, la géométrie, la géographie, l'histoire, etc.

Gaure, anc. pays de France dans le Bas-Armagnac, forma un comté qui dépendit de celui de Fézensac; le ch.-l. était *Fleurance*. Il est aujourd'hui dans le départ. du Gers.

Gaurisankar, Gorishanta ou **Everest**, l'un des sommets les plus élevés de l'Himalaya, a, dit-on, 8,840 mètres de hauteur.

Gaurus, Monte Gauro, mont de la Campanie, près de Capoue, célèbre par ses vins et par la victoire de Valerius Corvus sur les Samnites, 343 av. J. C.

Gausin, v. de la prov. et à 70 kil. S. O. de Malaga (Espagne); 5,000 hab.

Gauss (Charles-Frédéric), mathématicien allemand, né à Brunswick, 1777, mort à Göttingue, février 1855, montra de très-bonne heure une grande puissance de calcul, et, grâce à la protection du duc Ch.-Guillaume de Brunswick, étudia à Göttingue et commença, dès l'âge de dix-huit ans, ses importantes découvertes. Il publia ses *Disquisitiones arithmeticae* en 1801, s'appliqua à calculer les éléments des planètes *Cérès* et *Pallas*, fut nommé directeur de l'Observatoire de Göttingue, 1807; publia, en 1809, *Theoria motus corporum caelestium in sectionibus conicis ambientium*, ouvrage qui lui valut de nombreuses et hautes distinctions; Laplace le proclama le plus grand mathématicien de l'Europe. Il découvrit la belle comète de 1811; puis fut chargé par le gouvernement hanovrien d'une grande opération géodésique entre Göttingue et Altona; c'était la mesure d'un arc de méridien, pour laquelle il inventa des méthodes originales. En 1825, il devint associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Il s'adonna ensuite avec la même ardeur et avec le même succès à la cristallographie, à la physique et surtout au magnétisme terrestre; il inventa le *magnétomètre*, contribua beaucoup aux progrès de la télégraphie électro-magnétique, et publia, en 1840, la théorie générale du magnétisme terrestre.

Gaussin (Jeanne-Catherine Gaussem, dite), actrice célèbre, née à Paris, 1711-1767, s'essaya d'abord à jouer la comédie en société, débuta à Lille, puis fut appelée à la Comédie-Française, en 1751. Sa renommée date de la représentation de *Zaire*, en 1752; elle réussit dans la tragédie et surtout dans la comédie. Elle quitta la scène en 1765.

Gautherot (Claude), peintre, né à Paris, 1769-1825, réussit de bonne heure dans le modelage du portrait, puis fut élève et ami de David. Lui-même fit de bons élèves et a laissé des toiles estimées, comme *Marius à Minturnes*, *Pyrame et Thisbé*, *Convoi d'Atala*, *Napoléon*

blessé devant Ratisbonne, *Saint Louis pansant les malades*, *Saint Louis donnant la sépulture aux soldats de son armée*, *Héroïsme d'Elisabeth Cazotte*, etc. Il a été l'éditeur et le collaborateur de la *Galerie française*, 1820, 3 vol. in-4°.

Gauthey (Emiland-Marie), ingénieur, né à Chalon-sur-Saône, 1752-1806, élève, puis professeur à l'École des ponts et chaussées, ingénieur de la province de Bourgogne, est l'auteur des grands travaux du canal du Centre entre la Loire et la Saône, 1783-1791. On lui doit encore beaucoup d'ouvrages et il a vivement soutenu Soufflot contre ses adversaires. On lui doit: *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, publié par son neveu Navier, 1809, 3 vol. in-4°; *Mémoire sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes et des dômes*, etc., etc.

Gauthier, dit *Sans Avoir*, chevalier normand ou bourguignon, se mit à la tête d'une bande enthousiaste et indisciplinée, qui se précipitait vers l'Orient, au début de la première croisade. Il franchit le Rhin, 8 mars 1096, n'ayant avec lui que huit cavaliers, descendit la vallée du Danube sans pouvoir réprimer les excès de ses compagnons, lutta contre les habitants de Belgrade et de Semlin, fut bien accueilli par l'empereur Alexis Comnène, mais succomba dans une embuscade que lui tendirent les Turcs près de Nicée, 1097.

Gauthier (François), né près de Falaise, mort en 1720, était ecclésiastique. Il devint à Londres le chapelain de l'ambassadeur de France, Tallard; puis, après le départ de ce dernier, fut admis dans la haute société, grâce à son savoir et à son esprit. Les chefs du parti tory et surtout Bolingbroke, qui désiraient la paix, le chargèrent d'entamer des négociations, d'abord secrètes, avec de Torcy, ministre des affaires étrangères de France, janvier 1714; elles aboutirent à la paix d'Utrecht, 1715. L'heureux négociateur fut récompensé par les cours de France, d'Angleterre et d'Espagne.

Gauthier d'Agoty, peintre, graveur, physicien et anatomiste, né près de Marseille vers 1710, mort en 1785, perfectionna l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles, créa le *Journal de Physique* et écrivit beaucoup d'ouvrages, enrichis de planches qu'il dessinait et gravait lui-même; *Essai d'anatomie*; *Anatomie complète de la tête*; la *Zoogénie ou génération des animaux*; *Nouveau système de l'univers*; *Exposition anatomique de la structure du corps humain*, etc., etc. Il paraît que la plupart de ses ouvrages n'ont pas une grande valeur scientifique. Trois de ses fils et l'un de ses petits-fils ont été des graveurs estimés.

Gauthiers; on désigna ainsi les paysans de la Basse-Normandie, qui se soulevèrent de 1587 à 1589 contre les exactions des trésoriers royaux. Ils furent défaits par le duc de Montpensier, en 1589. Ils tiraient leur nom de la Chapelle-Gauthier, village du Perche.

Gautier (Gualterius), chroniqueur probablement français, accompagna peut-être Godefroy de Bouillon, devint chancelier de Roger, prince d'Antioche et écrivit une chronique intitulée: *Gualterii cancellarii Bella Antiochena*, qui, publiée par Bongars, fait partie de la grande collection des historiens des croisades.

Gautier d'Arras, poète du XII^e s., né à Arras, écrivit pour le comte Thibaut V de Blois, probablement de 1152 à 1154, un poème en 14,000 vers, l'*Empereur Eracles* (l'empereur Héraclius), qui peu après fut traduit en allemand. Il a été publié par Massmann, Quedlinbourg, 1842. On doit encore à Gautier *Ille et Galéron*, roman en 6,700 vers, dédié à l'impératrice, femme de Frédéric I^{er}.

Gautier de Lille ou de Châtillon (Philippe), poète de la seconde moitié du XII^e s., né à Lille, vécut à Châtillon (?), étudia à Bologne, et devint secrétaire de l'archevêché de Reims. Il a composé en vers latins un poème intitulé: *Alexandreis sive Gesta Alexandri Magni*, en dix livres, d'après le récit de Quinte Curce; ce qui ne l'empêche pas de commettre les plus singuliers anachronismes. Ce poème, qu'on expliquait dans les écoles au XIII^e s., a été de bonne heure imprimé à Rouen par Guillaume le Talleur; il a été souvent réimprimé, surtout à Saint-Gall, 1659, 1695, in-12.

Gautier ou Walter Mapes ou Map, poète anglo-normand de la fin du XII^e s., né dans le comté de Gloucester ou dans celui de Hertford, étudia à Paris, fut attaché à Thomas Becket, servit Henri II et reçut de lui plusieurs bénéfices ecclésiastiques. En 1196, il devint archidiacre d'Oxford. Son principal ouvrage, intitulé: *De Nugis Curialium*, est un curieux recueil de faits de

toute nature. On lui doit une grande partie du cycle des romans de la Table ronde sous la plus ancienne forme où ils nous soient connus : le *Saint-Graal*, *Merlin*, *Lancelot du Lac*, *la Quête du saint Graal*, le *Roman de la mort d'Arthur*, etc. Ils étaient probablement traduits du latin et considérablement embellis. On lui attribue encore un grand nombre de vers latins satiriques, mis sous le nom d'un certain Golias, évêque des *Goliards*, comme l'*Apocalypsis*, dirigée contre les mauvais moines. On doit à Th. Wright : *The latin Poems commonly attributed to Walter Maps* et le *De Nugis Curialium*.

Gautier de Coinsi, trouvère français, né à Amiens, 1177-1236, moine à Saint-Médard de Soissons, puis prieur de Vic-sur-Aisne (1214) et prieur de Saint-Médard (1235), a surtout composé des poèmes d'une dévotion exaltée en l'honneur de la sainte Vierge, comme celui qui a pour titre : *Cy commence li prologue seur les myracles Notre-Dame*. Dans le poème, dont *sainte Léocade* est l'héroïne, il a fait une véritable satire contre les mœurs du clergé de son temps, contre les *papelards*, le *beginage*, etc. Il a écrit un troisième poème sur *l'Ampereriz de Rome qui fu chacie de Rome par son seorge* (beau-frère). On lui attribue un petit fabliau spirituel : *le Vilain anier*.

Gautier de Coutances, prélat normand, né vers 1140, mort en 1207, peut-être né dans le Cornouailles ou à Jersey, qui dépendait du diocèse de Coutances. En 1173, il était chanoine de Rouen et vice-chancelier d'Angleterre ; il devint évêque de Lincoln en 1183, puis archevêque de Rouen en 1184. Il accompagna Richard Cœur-de-Lion jusqu'en Sicile, fut chargé par lui de déjouer les trames de son frère Jean et de ses ennemis, revint en Angleterre et prit la régence du royaume en 1191. Plus tard, il s'efforça de protéger les peuples de la Normandie, victimes de la guerre que se faisaient avec acharnement Richard et Philippe-Auguste. Lorsque ce dernier se rendit maître de la Normandie, 1204, Gautier lui remit solennellement les attributs de la couronne ducale.

Gautier de Metz, poète français de la première moitié du xvi^e s., est probablement l'auteur de *l'Image du Monde*, poème didactique, versifié principalement d'après *l'Imago Mundi* d'Honoré d'Autun. Il est divisé en trois parties et cinquante-cinq chapitres ; il traite de la création, du système du monde, de la géographie, des météores, de l'astronomie ; le style est correct. L'ouvrage eut beaucoup de succès au moyen âge. Il a été publié sous le titre de *Mirouer du Monde*, Genève, 1517, in-4^o, par Fr. Buffereau.

Gautier (HENRI), ingénieur, né à Nîmes, 1660-1737, d'abord docteur en médecine, puis ingénieur du roi dans la marine, devint inspecteur général des ponts et chaussées. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*, 1715 ; et *Traité des ponts et chemins des Romains et des modernes*, 1716, 2 vol. in-8^o. On lui doit encore : *Bibliothèque des philosophes et des savants anciens et modernes*, 3 vol. in-8^o, et une *Histoire de Nîmes et de ses antiquités*.

Gautier (Mademoiselle), comédienne et religieuse, née à Paris, 1692-1757, réussit au Théâtre-Français, surtout dans les rôles de caractère ; puis, tout à coup, en 1722, se fit religieuse dans un couvent de carmélites, à Lyon. Elle a laissé le récit détaillé de sa conversion.

Gautier de Sibert, érudit, né à Tonnerre, 1720-1798, fut de l'Académie des inscriptions en 1767. Il a laissé : *Variations de la monarchie française dans son gouvernement civil, politique et militaire*, 4 vol. in-12 ; *Vies des empereurs Titus, Antonin et Marc Aurèle*, in-12 ; *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*, in-4^o ; *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers état*, etc., et des mémoires dans le recueil de l'Académie.

Gavaches, gavets, gavots, populations dégradées semblables aux Cagots ; on les trouve encore dans les arrondissements de Libourne, la Réole et Marmande.

Gavarnie, village de l'arrond. et à 50 kil. S. E. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur le Gave de Pau, près d'un port ou passage des Pyrénées du même nom. Près de là est le cirque d'où le Gave se précipite d'une hauteur de 420 m.

Gavaudan (JEAN-BAPTISTE-SAUVEUR), acteur et chanteur, né à Salon (Provence), 1772-1840, eut de la réputation, dès 1791, au théâtre de Monsieur, puis à la salle Favart (Opéra-Comique). — Sa femme, Alexandrine-

Marie-Agathe DUCAMEL, née à Paris, 1781-1850, s'est placée au rang des meilleures comédiennes de l'Opéra-Comique, de 1798 à 1822.

Gavaudan (JEAN-SÉBASTIEN-FULCHRAN Bosquier-), cousin du précédent, né à Montpellier, 1776-1843, d'abord marin, débuta au théâtre de Nîmes, puis vint à Paris, où il joua sur plusieurs scènes, mais il réussit surtout au théâtre Montansier ou des Variétés. Il a composé plusieurs vaudevilles spirituels.

Gave. On donne ce nom aux torrents qui se précipitent des Pyrénées Occidentales ; les plus importants sont : le *Gave de Mauléon*, affl. du *Gave d'Oloron* ; celui-ci est formé par le *Gave d'Aspe* et le *Gave d'O sau* ; il arrose Oloron, Navarreins, Sauveterre ; et, après 120 kil. de cours, se jette dans le Gave de Pau. — Le *Gave de Pau*, formé par les *Gaves de Barèges et de Gavarnie*, vient du mont Perdu, arrose Luz, Argelès, Lourdes, Pau, Orthez, et se jette dans l'Adour par la rive gauche ; cours de 160 kil.

Gaveaux (PIERRE), chanteur et compositeur, né à Béziers, 1761-1825, d'abord enfant de chœur et chantre d'église, s'engagea au théâtre de Bordeaux, joua à Montpellier, puis vint à Paris en 1789, et se montra chanteur agréable, excellent musicien, acteur plein de verve, au théâtre de Monsieur, qui devint le théâtre Feydeau. Il quitta la scène en 1819. Il a composé un grand nombre d'opéras qui eurent du succès, de 1792 à 1818 ; il est l'auteur du *Réveil du peuple*, hymne exécuté à l'Opéra en 1795.

Gaveston (PIERS) favori d'Edouard II d'Angleterre, fils d'un gentilhomme gascon, fut élevé avec le jeune prince de Galles, fils d'Edouard I^{er}, et acquit sur son esprit une telle influence, que le roi crut devoir le bannir du royaume. Dès son avènement, Edouard II le rappela, le combla d'honneurs, de biens, lui livra le pouvoir et le nomma même régent du royaume en 1308. Alors les barons commencèrent contre le favori une lutte implacable, forcèrent le roi à l'exiler plusieurs fois, mais le virent avec colère revenir continuellement et reprendre toujours l'empire le plus absolu sur l'esprit faible d'Edouard II. Enfin, en 1312, ils l'arrêtèrent à Scarborough, et, dirigés par son ennemi mortel, le comte de Warwick, le firent décapiter à Blacklow-Hill.

Gavray, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. O. de Coutances (Manche), sur la Siègne. Toiles de crin, chaudronnerie ; 1,804 hab.

Gay (JOHN), poète anglais, né à Barnstaple (Devonshire), 1688-1732, entra d'abord chez un mercier de Londres, puis fut secrétaire de la duchesse de Monmouth et du comte de Clarendon. Ses loisirs lui permirent de se livrer à son goût pour la poésie ; son caractère doux et simple lui donna beaucoup d'amis, surtout Pope. Il a été auteur dramatique, fabuliste et poète pastoral. Ses fables sont remarquables par la justesse des réflexions et la grâce du style ; mais ses poésies pastorales (*Diane*, *The Shepherd's Week*, etc.) ont surtout assuré sa renommée.

Gay (MARIE-FRANÇOISE-SOPHIE Nichault de Lavalette, M^{me}), née à Paris, 1776-1852, mariée, en 1795, à un agent de change, divorça en 1799, et épousa M. Gay, qui fut receveur général sous l'Empire. En 1802, elle publia son premier roman, *Laure d'Estell*, sans le signer ; en 1812, *Léonie de Montbreuse*, en 1815, *Anatole*, etc. Elle a aussi composé des opéras-comiques (*le Maître de chapelle*), des comédies des drames (*la Veuve du Tanneur*, *la Duchesse de Châteauroux*) ; puis elle a publié des romans estimables (*Théobalde*, *un Mariage sous l'Empire*, *Marie de Mancini*, *Ellénore*, etc.), la *Physiologie du Ridicule*, les *Souvenirs d'une vieille femme*.

Gay (DELPHINE), V. GIRARDIN (M^{me} DE).

Gay-Lussac (JOSEPH-LOUIS), chimiste, né à Saint-Léonard (Limousin), 1778-1850, fut élève de l'École polytechnique en 1797, et, à l'École des ponts-et-chaussées, mérita la protection et l'amitié de Berthollet par ses travaux sur la théorie de la dilatation des gaz. Répétiteur à l'École polytechnique en 1802, il suppléa souvent Fourcroy. Il s'était déjà fait connaître par de bons mémoires, lorsqu'il fut chargé par l'Institut de faire des expériences de magnétisme dans des ascensions aéronautiques ; le 24 août 1804, avec Biot, le 16 septembre, seul, Gay-Lussac fit ces ascensions qui le rendirent déjà célèbre ; dans la seconde, il s'était élevé à 6,977 mètres au dessus de Paris. En 1805, il fit, avec A. de Humboldt, un voyage d'exploration en Italie, qui eut des résultats importants pour la science ; les deux savants purent surtout étudier une magnifique éruption du Vésuve. Après avoir visité l'Allemagne, il entra à l'A-

cadémie des sciences, en 1806. Professeur de chimie pratique à l'École polytechnique, de physique à la Sorbonne, aussi remarquable par ses travaux et ses découvertes en physique et en chimie, il ne cessa de contribuer aux progrès de la science, en publiant, seul, ou avec Thénard, un grand nombre de mémoires, qu'on trouve dans le *Recueil de l'Institut*, dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société d'Arcueil*, etc. En 1852, il échangea sa chaire de la Sorbonne contre la chaire de chimie générale au Jardin des Plantes. Membre de la Chambre des députés en 1851, il fut nommé pair de France en 1859. En mourant, il regrettait de quitter la vie au moment où la science faisait de si étonnants progrès : « C'est dommage, disait-il, de s'en aller; ça commence à devenir drôle. » V. Arago, *Eloge de Gay-Lussac*, 1852; et Biot, *Notice sur la vie et les travaux de Gay-Lussac*, 1850.

Gayah ou **Brahmagéa**, v. de la présidence de Calcutta (Hindoustan), à 90 kil. S. de Patnah, lieu de pèlerinage célèbre, qui renferme plusieurs pagodes très-vénérées, surtout celle de Ramah. Les Brahmanes y montrent l'empreinte du pied de Vishnou; 40,000 hab.

Gaza, c'est-à-dire *ville forte* ou *trésor*, l'une des villes principales des Philistins, sur la Méditerranée, à 90 kil. S. O. de Jérusalem. Samson, prisonnier dans Gaza, s'en échappa en enlevant les portes; plus tard, il y mourut écrasé sous les ruines du temple de Dagon. La ville fut prise par Ezéchias, par Alexandre le Grand, malgré la résistance de Bétis, par Alexandre Jannée. — La ville moderne, *Gaza* ou *Gazzah*, dans l'eyalet de Saïda (Turquie d'Asie), a 5,000 hab.; elle fut prise par les Français, en 1799.

Gaza (THÉODORE), philologue byzantin, né à Thessalonique vers 1400, mort en 1478; chassé de sa patrie par les Turcs, 1450, il se réfugia à Mantoue, puis à Ferrare, où ses leçons de grec eurent beaucoup de succès; enfin, à Rome, où Nicolas V le chargea de traduire en latin des ouvrages grecs. Il vécut aussi à Naples auprès d'Alphonse le Magnanime, et revint à Rome. Il a été l'un des érudits les plus célèbres de la Renaissance. On lui doit une *Grammaire grecque*, publiée par Alde Manuce, 1495, souvent réimprimée et traduite; un traité de *Mensibus*; des *Lettres sur l'origine des Turcs*, etc. Il a traduit en latin plusieurs des traités d'Aristote, Théophraste, Alexandre d'Aphrodisias, cinq homélies de saint Jean Chrysostome, etc.

Gazan de la Peyrière (HONORÉ-THÉOPHILE-MAXIME, comte), général français, né à Grasse, 1765-1844, sous-lieutenant dès 1780, devint capitaine en 1792, et dès lors conquit tous ses grades par son courage Général de brigade (1796), de division (1799), il servit, sous Masséna, en Suisse, puis en Italie, en Prusse, en Pologne, en Espagne. Comte de l'Empire en 1808, commandant de la neuvième division militaire en 1814, il fit partie de la Chambre des pairs en 1815; rentra dans la retraite à la Restauration et fut appelé à la Chambre des pairs en 1851.

Gazette. V. JOURNAL.

Gazna, **Ghazna** ou **Ghizni**, v. du roy. de Kaboul (Afghanistan), à 100 kil. S. O. de Kaboul; 10,000 hab. Jadis puissante lorsqu'elle fut la capitale des Gaznévides; le tombeau du sultan Mahmoud, qui y mourut en 1050, a été, depuis plusieurs siècles, l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés par les musulmans. La ville, plusieurs fois prise, a été cruellement saccagée et presque détruite par les Anglais en 1842.

Gaznévides, dynastie musulmane, d'origine turque, qui régna de 960 à 1189. Elle fut fondée par Alp-Tekin, d'abord esclave turc, qui se rendit indépendant des Samanides, et fit de Gazna, où il était né, sa capitale. Sous ses successeurs, Sebek-Tekin, 975, et surtout Mahmoud, 997-1050, l'empire des Gaznévides comprit une grande partie de la Perse jusqu'à la mer Caspienne, et le nord de l'Hindoustan; Mahmoud reçut, du khalife de Bagdad, le titre de sultan, et fit de sa capitale l'un des principaux centres de l'islamisme et de la civilisation musulmane. Après lui, l'empire tomba en décadence, sous les coups des Turcs Seldjoucides et des Gourides. Le dernier sultan, Khosrou-Mélik, fut mis à mort à Lahore, 1189.

Géants, race d'hommes d'une taille colossale, nés, suivant Hésiode, de la terre fécondée par le sang d'Uranus, lorsqu'il fut mutilé par son fils Saturne. Suivant Homère, ils habitaient l'ouest de la Sicile. Vouant venger les Titans, leurs proches parents, ils attaquèrent Jupiter qui, secondé par Hercule, les foudroya, les perça de ses flèches, les précipita dans les enfers ou sous la

masse des volcans. Les plus célèbres sont: Encelade Typhoée, Typhon, Mimas, Porphyron, Alcyonée, Ephialtès, Otus, Euryte, Briarée, etc. Claudien a chanté leur défaite dans la *Gigantomachie*. Suivant la Bible, il y avait des géants, issus de l'union des fils de Seth avec les filles de Cain. Des géants, de la race d'Enac, occupèrent la Terre promise et furent exterminés par Josué et par Caleb. Og, roi de Basan, avait 9 coudées de haut; on connaît l'histoire de Goliath.

Géants (Chaussée des). V. CHAUSSÉE.

Géants (Monts des). V. RIESENGEBIRGE.

Geaune, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. E. de Saint-Sever (Landes); 817 hab.

Geba, établissement portugais de la Sénégambie, dans le pays des Mandingues, sur la riv. *Geba*, d'un cours de 200 kil., à 460 kil. S. E. de Saint-Louis. Exportation de cuirs, cire, ivoire.

Gébelin (COURT DE). V. COURT.

Geber ou **Yeber** (ABOU MOUSSAH DJAFAR AL SOFI), chimiste arabe de la fin du VIII^e siècle, né à Thus dans le Khorassan ou à Harran en Mésopotamie. On peut le considérer comme le plus ancien chimiste arabe, et son nom est resté célèbre au moyen âge. Il avait, dit-on, composé plus de 500 volumes sur la science hermétique; ceux qui nous restent ont été pour la plupart écrits en latin; le plus important est le *Summa Perfectionis*. On a encore de lui: *Alchimix Geberi liber*, 1545, in-4^o; *Liber Investigationis magisterii Gebri* dans la *Bibliothèque de Manget*, T. 1; *Testamentum Geberi*, etc. L'édition la plus complète de Geber est celle de Dantzig, 1682; il y a de lui plusieurs manuscrits arabes, à Paris et à Leyde.

Gebhardi (JEAN-LOUIS-LEVIN), historien allemand, né à Brunswick, 1699-1764, fut professeur à Lunebourg. Ses ouvrages les plus estimés sont: *Explication historique et généalogique des maisons impériales et royales d'Europe* (en allemand), in-fol.; *Reges Francorum Merovingici*, in-4^o; etc.

Gechekten, pays de la Mongolie chinoise, au N. E.; il renferme une nombreuse population chinoise qui cultive le sol ou élève les troupeaux. Les Mongols imitent les chinois et se font agriculteurs. La v. princ. est *Tolon-noor* (les sept lacs) ou *Djao-naiman*, sur la route de Pékin à Kiakhta; elle possède une lamaserie célèbre. Il y a quelques milliers de chrétiens dans le pays.

Gechter (JEAN-FRANÇOIS-THÉODORE), sculpteur, né à Paris, 1796-1844, élève de Bosio et Gros, a pris part aux travaux de l'arc de triomphe de l'Etoile (Bataille d'Aboukir), à la décoration de la place de la Concorde (statues du Rhin et du Rhône), à celle de l'église de la Madeleine, etc.

Gédéon, juge d'Israël, vivait au XIII^e siècle av. J. C. Excité par un ange du Seigneur, il délivra ses compatriotes du joug des Madianites. Il se montra brave et prudent, parfois cruel, mais toujours désintéressé. Le livre des *Juges* raconte ses exploits.

Gedoy (NICOLAS), traducteur et critique, né à Orléans, 1667-1744, fut novice dans l'ordre des jésuites, professa même la rhétorique dans leur collège de Blois, puis quitta l'ordre, à cause de la faiblesse de sa santé, et se fit de bonnes relations qui lui valurent un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris, 1701. Ses travaux d'érudition et de critique le firent entrer à l'Académie des Inscriptions en 1711; sa *traduction de Quintilien* lui ouvrit les portes de l'Académie française, en 1718. Il traduisit encore *Pausanias*, et publia des opuscules, réunis en un volume par l'abbé d'Olivet.

Gédrosie (auj. *Mekran*), dans le Béloutchistan, anc. prov. de l'empire des Perses, entre la mer Erythrée au S., l'Indus à l'E., l'Arachosie et la Drangiane au N., la Carmanie à l'O. Sur les côtes vivaient des peuples peu nombreux et pauvres, les Ichthyophages; à l'E., le pays des Orites produisait beaucoup d'aromates. La capit. était *Poura*. Elle faisait partie de la 14^e satrapie de Darius; l'armée d'Alexandre y souffrit beaucoup de la chaleur et de la famine.

Gédymin, grand-duc de Lithuanie, de 1516 à 1559, fut brave et prudent, s'empara de la Samogitie, de la Volhynie, et fonda Wilna, qui fut sa capitale. Bien qu'idolâtre, il favorisa la propagation du christianisme dans son pays.

Geelong, v. florissante de la province de Victoria, sur le port Phillip (Australie); grande exportation de laine; 22,000 hab.

Geer (CHARLES, baron DE), naturaliste suédois, 1720-1778, consacra sa fortune et sa vie à la science et à

publié l'un des plus beaux ouvrages d'entomologie: *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, 8 vol. in-4°.

Gefle, district ou *län* de Suède, a pour bornes: le Nordland au N., le golfe de Bothnie à l'E., les län de d'Upsala, de Westeras au S., de Stora-Kopparberg à l'O. Il correspond aux provinces de Gestrückland et de Helsingland. Le pays est très-accidenté et très-pittoresque; il renferme beaucoup de lacs; il y a des bois en abondance et du fer; le commerce est très-actif. La pop. est d'environ 146,000 hab.; la superficie de 19,379 kil. carrés. Les v. pr. sont: *Gefle*, Huddiksväl et Söderhamn.

Gefle, le ch.-l., est située sur des îlots à l'embouchure du Gefle dans le golfe de Bothnie, par 60° 40' lat. N. et 14° 48' long. E., à 160 kil. N. O. de Stockholm. Evêché. Bel hôtel de ville, château magnifique. Forges, construction de machines. Grand commerce maritime; 15,000 hab.

Geganius, nom d'une vieille famille patricienne de Rome, qu'on trouve déjà au temps des premiers rois. Les *Macerinus* étaient de cette maison.

Gehenne, vallée voisine de Jérusalem, au sud; elle fut souillée par des sacrifices d'enfants offerts à Moloch, puis abandonnée. On y jeta les cadavres des malfaiteurs et les immondices; de là son nom de *Tophet* (horreur). Elle était pour les Juifs un symbole de l'Enfer.

Geislingen, v. du cercle du Danube (Wurtemberg); centre d'une grande fabrication d'articles tournés en bois et en os; 5,000 hab.

Geispolsheim ou **Geispitzen**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Strasbourg (B.-Alsace). Teintureries, tanneries; 2,288 hab.

Géla, v. anc. de Sicile, sur la côte méridionale, fondée par des Rhodiens vers 690 av. J. C.; elle fut gouvernée par Gélon. Agrigente lui doit son origine.

Gélais (Saint-). V. SAINT-GÉLAIS.

Gélanor, roi d'Argos, fut dépouillé par Danaüs. C'est le dernier des Inachides.

Gélase 1^{er}, pape de 492 à 496, romain de naissance, parvint à conserver une sorte d'indépendance entre le roi Théodoric et l'empereur de Constantinople. Il défendit les droits de la suprématie de Rome contre le patriarche de Constantinople, et dans un concile de Rome fit adopter un décret souverain sur la distinction des Ecritures authentiques et des Ecritures apocryphes.

Gélase II (GIOVANNI DE GAETE), pape du 25 janv. 1118 au 29 janv. 1119, d'abord moine du Mont-Cassin, fut indignement maltraité par un partisan de l'empereur Henri V, Cencio Frangipani, mais délivré par le peuple. Il fut chassé de Rome par Henri V, qui fit nommer l'antipape Grégoire VIII, et chercha un refuge en France. Louis VI envoya au-devant de lui l'abbé Suger. Gélase mourut à Cluny.

Gelboé, auj. *Djilbo*, mont de Palestine dans les tribus d'Issachar et de Zabulon, célèbre par la mort de Saül.

Geldern ou **Gueldre**, v. de la Prusse rhénane, sur la Niers, à 80 kil. N. O. de Düsseldorf. Fabriques de draps et de toiles. Ancienne résidence des princes de Gueldre jusqu'au milieu du xiv^e siècle; 4,000 hab.

Gelé (CLAUDE), surnommé le *Lorrain*, parce qu'il était né à Chamagnes en Lorraine, 1600-1678, d'abord garçon pâtissier, d'une nature lourde en apparence, partit pour l'Italie et devint à Rome le valet d'un peintre, Tassi, qui reconnut par hasard ses dispositions pour la peinture et lui donna des leçons. La nature fut surtout son modèle et il devint un paysagiste remarquable, sans pouvoir apprendre la figure. Il se lia avec le Poussin, et acquit une grande réputation avec une assez belle fortune. Dans ses paysages, il a su joindre la beauté des sites à la vérité du coloris; ses tableaux semblent rivaliser avec la nature. Ses plus belles toiles sont à Rome.

Gélimer, dernier roi des Vandales, de 550 à 554, arrière-petit-fils de Genséric, conspira contre son parent Hildéric et le jeta en prison. Justinien profita de l'occasion pour attaquer l'usurpateur, qui d'ailleurs persécutait les catholiques. Gélimer venait d'envoyer en Sardaigne une partie des Vandales sous la conduite de son frère, pour soumettre un rebelle, lorsque Bélisaire, à la tête d'un grand armement, arriva de Constantinople, débarqua en Afrique, fut vainqueur près de Carthage, et prit la ville. Gélimer qui avait fait périr Hildéric, réunir toutes ses forces, mais fut complètement défait à Tricameron. Assiégé dans une forteresse du mont Pappua, il fut forcé de se rendre; il servit d'ornement au triomphe de Bélisaire à Constantinople, répétant ces pa-

roles de l'Ecclésiaste: « Vanité des vanités, tout est vanité! » Il reçut de grands biens en Galatie et y mourut.

Gell (Sir WILLIAM), archéologue anglais, né à Hopton (comté de Derby), 1777-1856, visita les îles Ioniennes, la Grèce, l'Italie, et fut chambellan de la reine Caroline. On lui doit: *Itinéraire de la Grèce*, 1810, in-4°; *Pompeiana*, 2 vol. in-8°; *Topographie de Rome*, 2 vol. in-8°; bon ouvrage.

Gellert (CHRÉTIEN-FURCHTEGOTT), poète allemand, né à Haynichen, près de Freiberg (Saxe), 1715-1769, fils d'un pauvre pasteur, fut d'abord forcé de copier des actes de commerce et judiciaires; mais de bonne heure poète, il étudia à Meissen, à Leipzig, fut chargé de l'éducation de quelques enfants, se lia avec plusieurs poètes et littérateurs contemporains; puis en 1744, fit des cours qui eurent beaucoup de succès; il fut nommé professeur agrégé de philosophie en 1751. Toujours simple et modeste, il se contenta d'une vie tranquille malgré la juste réputation qu'il avait acquise. Il a publié beaucoup de jolies pièces de vers dans les journaux littéraires du temps. Il est surtout connu par ses *Fables*, qui l'ont fait comparer à la Fontaine; ses *Odes* et ses *Chants spirituels* sont inférieurs; ses compositions dramatiques, à l'exception de *La Bigote*, eurent peu de succès; ses romans, comme la *Comtesse suédoise*, ne sont qu'estimables. Ses *Leçons morales*, imprimées après sa mort, respirent l'amour du bien et ont beaucoup de naturel. Il a contribué aux progrès de la littérature allemande. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Leipzig, 1784, 10 vol. in-8°, puis en 1858 et 1840.

Gellheim, v. entre Spire et Worms (Allemagne), où Adolphe de Nassau fut vaincu et tué par Albert 1^{er} d'Autriche, en 1298.

Gelli (JEAN-BAPTISTE), poète italien, né à Florence, 1498-1565, fils d'un tailleur, tailleur lui-même, étudia assez pour devenir un écrivain distingué. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie *degli Umidi*, qui s'appela bientôt l'Académie florentine; il la présida, en 1548, et fut chargé par Cosme 1^{er} d'expliquer publiquement le Dante, 1555, ce qui ne l'empêchait pas de continuer son métier. On a de lui: *Dialoghi*, 1547, ou *J Capricci del Bottaja*, 1549, traduits sous le titre de *Discours fantastiques de Justin tonnelier* par Claude de Kequinsien, Lyon, 1566; *La Circe*, 1549, traduite par Duparc, 1567-1572, et imitée par la Fontaine; *l'Ecuba*, traduite d'Euripide, la *Sporta*, *Lo Errore*, comédies imitées de Plaute, et d'autres ouvrages en prose, qui montrent l'activité et l'intelligence de Gelli, l'un des meilleurs écrivains de l'époque.

Gellia Gens, maison plébéienne de Rome, d'origine samnite.

Gellius (CNEIUS), historien romain, vivait au milieu du II^e s. av. J. C. Il écrivit une *Histoire de Rome* jusqu'à 145; il n'en reste rien.

Gellivare, montagne de la Laponie suédoise, dans le län de Norrbotten, renferme de belles mines de fer.

Gelnhausen, v. de la prov. et à 20 kil. N. E. de Hanau, dans la Hesse-Cassel (Prusse), près de la Kinzig. Eglise de la Trinité du XII^e s.; ruines d'un château bâti par Frédéric Barberousse. Anc. ville impériale, donnée à la Hesse en 1803. Commerce de produits agricoles; 4,000 hab.

Gélon, tyran de Géla et de Syracuse, d'une noble famille de Géla, en Sicile, l'un des gardes du tyran Hippocrate, devint chef de sa cavalerie, soutint ses enfants contre le peuple, mais s'empara lui-même du pouvoir, vers 491 av. J. C. Allié au parti oligarchique de Syracuse, il s'empara de cette ville, 485, et en augmenta beaucoup la population et la puissance, par la ruine de Camarine, d'Eubée, de Mégare. Il offrit ses secours aux Grecs contre Xerxès, à condition qu'il aurait le commandement; ses offres furent rejetées. Mais il vainquit, près d'Himère, la grande armée des Carthaginois, probablement alliés des Perses; Hamilcar fut tué avec 150,000 hommes, dit-on, 480 av. J. C. Les Carthaginois s'humilièrent, et, avec leurs dépouilles, Gélon put orner Syracuse et envoyer de magnifiques offrandes à Delphes. Il passa pour un prince doux et modéré; plus tard le républicain Timoléon, libérateur de Syracuse, épargna la statue de Gélon. Il mourut en 478.

Geloni, anc. peuple de la Sarmatie, près du Borysthènes; ils firent partie de l'empire des Goths au II^e s.

Gelthenhorn, col des Alpes helvétiques, entre l'Albenhorn et le Wildhorn, de Sion à Saane, par les vallées de la Sione et du Lauibach.

Gembloux ou **Gemblours**, v. de la prov. et à 15 kil. N. O. de Namur (Belgique). Jadis coutellerie im-

portante et abbaye de bénédictins. Victoires de D. Juan d'Autriche sur les Hollandais, 1578, et des Français sur les Autrichiens, 1794; 2,500 hab.

Gémeaux. *Gemini*, le troisième des douze signes du zodiaque, qui représente Castor et Pollux ou Hercule et Apollon. Cette constellation était favorable aux navigateurs.

Gemelli Careri (JEAN-FRANÇOIS), voyageur italien, né à Naples, 1651-1724, visita d'abord l'Europe, puis fit le tour du monde, en traversant l'Asie et le Mexique. Les relations de ses voyages sont remarquables par la clarté du récit et la véracité des descriptions; le *Tour du Monde*, Naples, 1699, 6 vol. in-12, a été traduit par Dubois de Saint-Gelais; les *Voyages en Europe*, 2 vol. in-8°, sont en italien.

Geminus, astronome grec du 1^{er} s. av. J. C., né à Rhodes vécut probablement à Rome, où il écrivit une *Introduction aux Phénomènes*, qui contient des éléments d'astronomie rédigés avec clarté. Elle a été publiée (grec-latin) par Edo-Hilbericus, Altorf, 1590; l'édition la plus récente est celle de Halma (dans son *Ptolémée*), Paris, 1819, in-4°.

Gémiste (GEORGES) ou **Georges Pléthon** ou **Gémiste Pléthon**, écrivain byzantin, de Constantinople, a vécu probablement de 1350 à 1450. Il passa la plus grande partie de sa vie dans le Péloponnèse, exerça de hautes fonctions sous Manuel Paléologue, fut envoyé au concile de Florence, en 1458, et mérita son nom de *Gemista* ou *Pléthon*, à cause de sa science et de ses écrits. Il étudia Platon avec amour et se consacra à la propagation des idées platoniciennes. Par sa morale, il appartient cependant à l'école stoïcienne autant qu'à celle de Platon. Malheureusement son livre *des Lois* a été détruit par l'ordre du patriarche Gennadius, parce qu'il mettait le néo-platonisme au-dessus du christianisme; c'est le livre qui, dit-on, renfermait surtout les idées philosophiques de Gémiste. Son traité des *Quatre Vertus cardinales* est plus régulier et moins compromettant. Plusieurs de ses nombreux ouvrages, dissertations, traités de théologie, d'histoire, de géographie, de philosophie, compilations, etc., ont été publiés: *Extraits de Diodore et de Plutarque*; de *Fato*, en grec et en latin; de *Virtutibus*, en grec; *Orationes duæ de rebus Peloponnesiacis constituendis*; de *Platonice atque Aristotelice philosophiæ differentia*, ouvrage remarquable en grec; *Oracula magica Zoroas ris*, essai sur la religion des anciens Perses. Il a laissé beaucoup d'extraits d'ouvrages grecs aujourd'hui perdus, des oraisons funèbres et des manuscrits surtout sur la géographie.

Gemmes-le-Robert (Sainte-), bourg du canton d'Evron, arrond. de Laval (Mayenne). Céréales, bétail; 2,500 hab.

Gemmes-sar-Loire (Sainte-), bourg du canton des Ponts-de-Cé, arrond. d'Angers (Maine-et-Loire). Horticulture; 1,950 hab.

Gemmi, sommet des Alpes bernoises, haut de 2,528 m. (Valais); les gouvernements de Berne et du Valais y ont fait établir de 1736 à 1741, une route qui longe des abîmes effrayants, pendant 3,570 m., entre Leuk, dans la vallée du Rhône, et Thun, dans celle de l'Aar.

Gemona, v. de la prov. et à 24 kil. N. O. d'Udine (Vénétie), près de la rive gauche du Tagliamento; 5,000 hab.

Gémonies, *Scalæ Gemoniæ*, escalier qui descendait de la prison du Capitole sur le Forum; les cadavres des criminels y étaient exposés.

Gémozac, ch.-l. de canton de l'arrond. de Saintes (Charente-Inférieure). Distillerie d'eau-de-vie; 2,800 habitants.

Genabum, v. de la Lyonnaise IV^e (Gaule); aujourd. probablement *Orléans*; suivant d'autres, *Gien* (c'est l'opinion de Napoléon III).

Genappe, v. du Brabant méridional (Belgique), sur la Dyle, à 50 kil. S. E. de Bruxelles. Louis XI, encore dauphin, résida dans le château, de 1456 à 1461; 1,500 hab. — Godefroy de Bouillon est né à 2 kil., au village de Baisy.

Gençais ou **Gençay**, ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 28 kil. N. E. de Civray (Vienne), sur la Clouère; briques, poterie de terre; 1,224 habitants.

Genève (JEAN-BAPTISTE-MODESTE), écrivain, né à Amiens, 1755-1840, fut répétiteur au collège de Navarre, archiviste au dépôt des chartes, puis attaché jusqu'en 1815 à l'Imprimerie impériale. Il a publié des éditions latines, des poésies entièrement oubliées, des ouvrages

peu intéressants; il a écrit des articles dans beaucoup de journaux, dans la *Biographie universelle*, etc.; mais il est surtout connu parce qu'il a consacré la plus grande partie de sa vie à préparer une édition latine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et à soutenir par toutes raisons contre les opinions contraires que l'auteur de ce beau livre est l'illustre Gerson.

Gendarme. On donnait autrefois ce nom à l'homme d'armes ou cavalier armé de toutes pièces. Les cavaliers des 15 compagnies d'ordonnance organisées par Charles VII, s'appelèrent *gendarmes*, et toute la cavalerie porta le nom de *gendarmerie*. Le nombre des compagnies de gendarmes varia souvent au xvii^e et au xviii^e s.; la plus ancienne était la compagnie écossaise, établie par Charles VII; elle conserva toujours le premier rang et fut la dernière conservée sous Louis XVI. — Il y avait depuis Henri IV, 1609, les *gendarmes de la garde*, dont le roi était capitaine; les princes du sang, les reines, au temps de Louis XIV, eurent aussi leurs gendarmes, qui portèrent leur nom; en 1667, la compagnie des *gendarmes anglais*, composée d'Anglais et d'Irlandais catholiques, avait pour capitaine le comte Hamillon.

Gendarmerie. Depuis 1790, c'est le corps militaire qui a remplacé la *maréchaussée*; elle a été surtout organisée en 1797 et en 1820. Elle se divise en légions, lieutenances, brigades. Elle est principalement chargée de veiller à l'ordre public et à l'exécution des arrêts de la justice. En temps de guerre, un prévôt, à la tête d'un détachement de gendarmerie, accompagne chaque armée pour réprimer surtout l'indiscipline des troupes. Il y avait en 1870 un escadron de gendarmerie d'élite, un régiment de gendarmerie de la garde, 26 légions divisées en 92 compagnies départementales et une compagnie de gendarmes vétérans. On la réorganise.

Gendebien (JEAN-FRANÇOIS), homme politique belge, né à Liège, 1753-1838, était conseiller assesseur à Mons, depuis 1784, lorsqu'en 1789 il se prononça contre les Autrichiens et joua un rôle honorable dans les événements de 1789 et 1790. Forcé d'émigrer, il ne rentra dans son pays qu'avec les Français, fut nommé en l'an VI au Conseil des Cinq-Cents, puis entra au Corps législatif en 1802. En 1814, il fut membre de la commission chargée de faire la constitution du nouveau royaume des Pays-Bas, siégea jusqu'en 1830 aux états généraux, et à l'époque de la révolution de Bruxelles, présida le premier congrès national.

Gendrey, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Dôle (Jura). Elève de bétail et de chevaux; 695 hab.

Généalogiste. Il y eut un *généalogiste des ordres du roi* ou de l'ordre du Saint-Esprit, établi le 9 janvier 1595, pour dresser les preuves de noblesse de tous les chevaliers des ordres et de toutes les personnes qui devaient être présentées au roi. Pierre d'Hozier fut nommé *généalogiste de France* en 1643, et ses descendants ont conservé cette charge jusqu'à la Révolution.

Genebrard (GILBERT), érudit et prélat français, né à Riom, 1537-1597, de l'ordre de Saint-Benoît, vint à Paris se faire recevoir docteur en théologie, et fut nommé professeur d'hébreu au Collège royal. P. Danès se démit en sa faveur de l'évêché de Lavaur; mais Genebrard ne put obtenir les bulles, à cause de l'opposition du président Pibrac. Irrité, il se jeta dans le parti de la Ligue, fut nommé par Mayenne archevêque d'Aix, 1592, figura aux états généraux de Paris, puis alla composer à Avignon son livre: *De sacrarum electionum jure*, où il soutenait que les évêques doivent être nommés par le clergé et par le peuple; l'ouvrage fut condamné au feu par le parlement d'Aix et l'auteur au bannissement, 1596. Il put cependant finir ses jours dans son prieuré de Semur. Il avait traduit le *Philocalia* d'Origène et l'*Histoire de Flave Josèphe*, 1578, in-fol.

Générac, bourg du cant. de Saint-Gilles, arrond. de Nîmes (Gard). Eaux-de-vie, grains, vins; 2,200 hab.

Général. Ce mot signifie ordinairement un chef militaire, *général de brigade* (jadis maréchal de camp), *général de division* (jadis lieutenant général). Dans l'ancienne monarchie, on donnait le nom de *général* au chef des galères; le *général des vivres* avait l'inspection sur tous les commis des vivres militaires; les *général des finances* étaient les receveurs et trésoriers généraux; les *général des monnaies* étaient les conseillers de la cour des monnaies. — Dans un certain nombre d'ordres religieux, jésuites, capucins, oratoriens, le supérieur s'appelle *général*; il n'est pas subordonné aux évêques diocésains.

Généralife, palais de plaisance des rois de Gre-

nade, sur le penchant d'une colline qui domine l'Albambra.

Généralité, pays appartenant à la république des Provinces-Unies et n'étant pas sujets d'une province particulière. C'étaient : 1° L'Ecluse, Axel, Cadsand, Biervliet, dans la Zélande; 2° Bois-le-Duc, Berg-op-Zoom, Bréda, dans le Brabant; 3° Fauquemont, Venloo, Stevenswaard, dans le Limbourg; 4° Maëstricht.

Généralités. La division de l'ancienne France en généralités fut d'abord une division financière, établie en 1577 par Henri III. Depuis Richelieu, ce fut la véritable division administrative; les intendants (V. ce mot), placés à la tête de ces circonscriptions ou départements, furent depuis 1635 les administrateurs des provinces; ils eurent bientôt presque tous les pouvoirs et gouvernèrent par des subdélégués établis dans les principales villes de leur département. On appelait d'abord *généralité* la circonscription d'une recette générale; plus tard on continua de donner ce nom au ressort des intendants, quoique dans les pays d'États il n'y eût pas de recette générale. Sous Henri III, il y avait 17 généralités; leur nombre fut successivement augmenté, et il y eut d'assez grands changements dans leur étendue, surtout au xviii^e s.

Voici le tableau des généralités et des intendances en 1789 :

Paris (22 élections); Amiens (6 élections et les 4 gouvernements de Montreuil, Boulogne, Ardres, Calais); Soissons (7 élections); Orléans (12 élections); Bourges (7 élections); Lyon (5 élections); La Rochelle (6 élections); Moulins (7 élections); Riom (7 élections); Poitiers (9 élections); Limoges (5 élections); Bordeaux (5 élections); Tours (16 élections); Auch (5 élections); Montauban (6 élections); Champagne (12 élections); Rouen (14 élections); Caen (9 élections); Alençon (9 élections); Roussillon (5 vigueries). — On donnait plus particulièrement le nom d'intendances aux circonscriptions suivantes, pour la plupart pays d'États : Bretagne (9 diocèses); Aix (22 vigueries); Languedoc (elle comprenait les 2 généralités de Toulouse, divisée en 11 recettes ou diocèses, et de Montpellier, divisée en 12 recettes); Pau et Bayonne (divisée en deux généralités en 1787); Bourgogne (comprenant le duché de Bourgogne, pays d'États, divisé en 19 bailliages et en 4 élections, pays d'imposition); Franche-Comté (14 bailliages); Grenoble (6 élections); Metz, Trois-Évêchés et Clermontois (11 subdélégations); Alsace (7 subdélégations); Flandre et Artois (12 subdélégations); Hainaut et Cambrésis (12 gouvernements et 3 prévôtés); Lorraine et Barrois (36 subdélégations ou bailliages); Corse (11 juridictions). — (V. PAYS D'ÉTATS, ELECTION, INTENDANTS.)

Gênes (Golfe de), anc. *Ligusticum mare*, formé par la Méditerranée, au N. O. de l'Italie, se divise en *rivière du Ponent* à l'O. et *rivière du Levant* à l'E., de Gênes au golfe de la Spezzia. Le littoral est élevé, rocheux et sain.

Gênes (Etat de); il était compris entre le golfe et l'Apennin; il se divisait en *riv. du Levant*, v. pr. Gênes, Rapallo, Lavagna, Sarzane; *riv. du Ponent*, v. pr. Novi, Gavi, la Bocchetta, Savone, Albenga, Vintimiglia; et *marquisat de Finale*.

Gênes (Départ. de), de 1805 à 1814; il était situé entre les départ. de Montenotte à l'O., des Apennins à l'E.; ch.-l. Gênes; sous-préfectures Voghera, Tortone, Novi, Bobbio.

Gênes (Province de), division administrative du roy. d'Italie, entre la prov. de Porto Maurizio, à l'O., les prov. de Coni, d'Alexandrie, de Pavie, au N.; de Parme et de Massa, à l'E., et sur le golfe de Gênes au S. Elle a 4,114 kil. carrés et 650,000 hab.; le ch.-l. est Gênes; les 5 arrond. sont: Gênes, Savone, Albenga, Chiavari et Spezzia. Le pays, occupé par les pentes méridionales et les contreforts des Alpes maritimes et de l'Apennin, ne laisse à la culture qu'une lisière étroite, mais elle est d'une fertilité prodigieuse.

Gênes ou **Genova** (*Genua*), ch.-l. de la prov. de ce nom, par 44°24' lat. N. et 6°52'40" long. E., à 170 kil. S. E. de Turin. Port de commerce et militaire sur le golfe; siège du conseil d'amirauté; archevêché, cour d'appel. Elle s'élève en demi-cercle entre les deux vallées de Polcevera et du Bisagno; à côté de rues tortueuses, étroites et sombres, il y a les rues magnifiques, strada Nuova, Balbi, Novissima, Carlo-Felice, etc.; des terrasses couvertes d'orangers, forment les toits des maisons; les palais Phil. Durazzo, Carrega, Spinola, Doria, Balbi, Brignole, Pallavicini, Saluzzi, etc., ont fait donner à la ville le nom de Gênes la Superbe. Le

palais ducal, ou des anciens doges, est le plus vaste; le palais Durazzo est devenu le palais royal. Les églises sont nombreuses, mais trop chargées d'ornements; la cathédrale gothique de Saint-Laurent renferme le fameux vase *Sacro Catino*; Saint-Cyr, l'Assomption, l'Annonciade, Notre-Dame des Vignes, Sainte-Marie de la Consolation, etc., possèdent des fresques et des objets d'art précieux. On cite le vaste hôpital des pauvres, fondé en 1564, l'hôpital Pammatone, l'hôpital militaire, l'institut des sourds et muets fondé en 1801, les conservatoires des Fieschine et des Brignole, etc. L'université a été fondée en 1812; les bibliothèques, le musée des Beaux-Arts, fondé par les Doria, la Bourse ou *Loggia de banchi*, le bâtiment de la Douane, l'ancien et le nouvel arsenal, etc.; les six théâtres, Carlo-Felice, Falcone, etc. Le port est vaste et abrité par le vieux môle à l'E., le nouveau môle à l'O.; près de là est un beau phare. A l'est le port franc est un immense entrepôt; c'est l'un des plus actifs de la Méditerranée; on exporte riz, huile d'olive, fruits, soie, papiers, etc. L'industrie a pris de grands développements, manufactures de soieries, velours, papiers, tabacs; orfèvrerie estimée, produits chimiques, essences et parfumeries, conserves, pâtes, peaux, chapeaux, ouvrages de corail, de marbre et d'albâtre, etc. Gênes est bien fortifiée; on a enveloppé dans son enceinte les hauteurs qui s'élèvent jusqu'à la montagne du Diamant; elle renferme 60 bastions; c'est un triangle isocèle, dont le port est la base et le fort de l'Éperon le sommet; la ville est couverte par une seconde enceinte intérieure de 40 bastions. La pop. est de 128,000 hab. — Gênes, fondée par les Liguriens au viii^e siècle av. J. C., n'est devenue puissante qu'au moyen âge; ravagée plusieurs fois par les Barbares, relevée par Charlemagne, elle forma une république, dirigée par des consuls, où l'élément démocratique fut toujours puissant. Au temps des croisades surtout, la marine génoise devint très-considérable; les Génois étendirent leur domination sur toute la côte du golfe et même sur le Montferrat; ils furent les rivaux de Pise et surtout de Venise; eurent au xiii^e siècle Péra et Galata à Constantinople, des établissements en Grèce, des comptoirs en Asie, des colonies, comme Caffa en Crimée, puis la Corse, la Sardaigne, etc.; les rois de Chypre leur payèrent tribut. Gênes triompha de Pise, après la bataille de la Mèloria, 1284; mais après les deux guerres de Caffa, 1350-1355, et de Chiozza, 1379-81, elle dut abandonner la suprématie à Venise. La turbulence du peuple avait fait créer un podestat en 1190; les factions n'en continuèrent pas moins de désoler la république: les Spinola et les Doria étaient à la tête du parti gibelin, les Grimaldi et les Fieschi à la tête des guelfes; la constitution variait sans cesse; les familles plébéiennes au xiv^e siècle ne gouvernèrent pas plus heureusement; les Génois se mirent inutilement sous le protectorat des rois de France, des ducs de Milan, des Empereurs. Les conquêtes des Ottomans, les découvertes des Portugais et des Espagnols, les guerres d'Italie, furent désastreuses pour la liberté et la prospérité de Gênes. Enfin, en 1528, André Doria établit un gouvernement aristocratique, présidé par un doge et 8 *governatori*, qui dura jusqu'en 1797. La conspiration de Fiesque, 1547, échoua contre ce gouvernement. Gênes s'occupa dès lors de son commerce et subit l'influence prépondérante de l'Espagne, ce qui lui attira le bombardement de 1684 par les ordres de Louis XIV et l'humiliation du doge. En 1746, alliée de la France, elle fut occupée par les Autrichiens, se souleva et soutint courageusement un long siège; en 1768, elle vendit la Corse à la France. En 1797, Bonaparte remplaça le gouvernement aristocratique par la *république Ligurienne*; en 1800, Masséna s'y défendit avec héroïsme contre les Autrichiens; en 1805, la république, réunie à la France, forma 3 départ., Gênes, Montenotte, les Apennins. En 1814, la république fut un instant rétablie; mais le congrès de Vienne de 1815 l'incorpora au royaume de Sardaigne.

Genès ou **Genest de Rome** (Saint), comédien sous Dioclétien, se convertit à la foi chrétienne, au moment même où il représentait, par dérision, les mystères du culte persécuté. Mis à la torture par l'ordre de l'empereur, il fut décapité. Les uns placent son martyre en 286, les autres en 303; l'Église l'honore le 25 août. Il a fourni à Rotrou le sujet d'une belle tragédie.

Génésareth (Lac de). V. TIBÉRIADE (Mer de).

Genèse, du grec γενέσις, génération, naissance, premier livre du Pentateuque de Moïse, qui comprend le récit de la création et l'histoire des premiers temps

jusqu'à la mort de Joseph et la naissance de Moïse.

Genesis (Joseph) ou **Joseph de Byzance**, historien byzantin du ^x siècle, a composé par l'ordre de Constantin VII l'histoire de Léon V, de Michel II, de Théophile, de Michel III et Basile I^{er}. Cette maigre compilation en 4 livres a été publiée à Venise, en 1755, dans la *Collection byzantine*. La meilleure édition est celle du *Corpus Scriptorum Historiæ Byzantinæ* de Bonn.

Genès-Champagnelle (Saint-), bourg de l'arr. de Clermont (Puy-de-Dôme); 2,000 hab.

Genest-Lerpt (Saint-), bourg du canton du Chambon, arr. de Saint-Étienne (Loire). Houille; 2,500 hab.

Genest-Malfaux (Saint-), bourg de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Saint-Étienne (Loire). Bois, bestiaux; 3,500 hab.

Genest (L'abbé CHARLES-CLAUDE), littérateur, né à Paris, 1659-1717, eut une existence très-variée; tour à tour commis dans les bureaux de Colbert, pris sur mer par les Anglais, professeur à Londres, compagnon du duc de Nevers, qui le protégea, faiseur d'odes lues devant Louis XIV, couronné par l'Académie française, 1675, quittant tout à coup l'épée pour le petit manteau noir d'abbé, mais conservant toujours son esprit, sa facilité d'humeur, le talent de se faire des protecteurs. Rappelé de Rome à Versailles par Pellisson, il gagna l'amitié de Malézieu par ses vers, celle de Bossuet par son zèle cartésien; ses conversations cartésiennes avec le prélat lui inspirèrent son poème des *Principes de Philosophie*, qui ne parut qu'en 1716, et qui n'eut pas de succès. Mais l'abbé Genest n'avait pas cessé d'avoir de belles protections; précepteur de M^{lle} de Blois, il égaya le duc de Bourgogne, et fit plus tard partie de la cour de la duchesse du Maine, à Sceaux; c'est même pour elle qu'il composa des tragédies faibles et froides, *Zélonide*, *Polyxestor*, *Joseph* et *Pénélope*, pour lesquelles Voltaire s'est montré trop indulgent. Il était de l'Académie française depuis 1698.

Genest (Edmond), diplomate, fils d'Edme-Jacques, publiciste connu par ses traductions de l'anglais, né à Versailles, 1765-1854, quoique frère de M^{lle} Campan, et secrétaire d'ambassade en Russie, montra de bonne heure des opinions républicaines. Il fut nommé, en 1792, ambassadeur en Hollande, puis aux États-Unis, excita les Américains à la guerre contre l'Angleterre, et fut rappelé sur la demande de Washington lui-même. Mais il resta en Amérique.

Genet (François), prélat et théologien, né à Avignon, 1640-1707, fut chargé, par Le Camus, évêque de Grenoble, de composer un corps de morale spéciale, concernant surtout les cas de conscience. On lui confia l'enseignement au séminaire d'Aix, et il fut nommé, par le pape, évêque de Vaison, en 1685. En opposition avec Louis XIV, lorsque celui-ci s'empara du comtat d'Avignon, il fut arrêté, en 1688, et renfermé dans l'île de Ré. Son principal ouvrage a pour titre : *Théologie morale ou Solution des cas de conscience*, 7 vol. in-12.

Geneva, bourg de l'État de New-York (États-Unis), sur la rive N. du lac Seneca; 6,000 hab.

Genève (Lac de) ou **Léman**, anc. *Lemanus lacus*, en allemand *Genfer-See*, a pour bornes : au N. et à l'E. les cantons suisses de Genève, de Vaud et du Valais; au S., le départ. français de la Haute-Savoie. Il a 72 kil. de long, sur 14 dans sa plus grande largeur; sa plus grande profondeur, à Meillerie, est de 517 m. Il est traversé par le Rhône et reçoit plus de 40 petites rivières, la Veveyse, la Vénoge, l'Aubonne, la Promentouse au N.; la Dranse au S. Jamais le lac ne gèle en entier; la hauteur des eaux varie souvent de 2 mètres; il y a des baisses subites et inattendues, appelées *seiches*. Le lac est poissonneux. Les bords sont célèbres par leurs sites riants et pittoresques; on y voit Genève, Coppet, Nyon, Morges, Vevey, Clarens, Montreux, Chillon, Saint-Gingolph, Meillerie, Evian, Thonon, Hermance, etc.

Genève, l'un des cantons de la Confédération Helvétique, occupe l'extrémité inférieure du lac Léman; il confine à la France (départ. de l'Ain et de la Haute-Savoie) et au canton de Vaud. Le Rhône coupe en deux parties la plaine ondulée dont il est formé. La terre n'est pas très-fertile, mais elle est bien cultivée; la vigne donne de bons produits. Il a 285 kil. carrés et 95,000 hab., dont 47,000 catholiques et 45,000 protestants. Le pouvoir législatif est confié à un conseil de 274 membres élus par le peuple; le pouvoir exécutif à un conseil d'État choisi par le peuple dans le conseil des représentants. Le ch.-l. est Genève; les autres localités sont : Carouge et Versoix.

Genève, en allem. *Genf*, ch.-l. du canton, sur la rive gauche du Rhône, à sa sortie du lac, par 46° 14' 59" lat. N., et 5° 49' long. E., à 160 kil. S. O. de Berne, à 500 kil. S. E. de Paris, a. sur la rive droite du fleuve, le faubourg de Saint-Gervais. L'aspect, sur le lac, est magnifique; mais les rues sont généralement étroites, avec de hautes maisons. On remarque la place Belair, le musée Rath, la cathédrale ou temple de Saint-Pierre, qui date du ^{xiii} s.; avec le tombeau d'Agrippa d'Aubigné, les maisons de Calvin et de J.-J. Rousseau, l'arsenal, avec une collection d'armes, etc. Elle a une université ou académie, fondée par Calvin, une bibliothèque de 60,000 vol., beaucoup d'établissements d'instruction, gymnase libre, observatoire, jardin botanique, conservatoire de musique, etc. L'imprimerie et la librairie y sont florissantes depuis longtemps; la *Revue de Genève* est célèbre. Ses établissements de crédit et de finances sont nombreux. Son industrie est considérable: horlogerie depuis 1587, bijouterie, orfèvrerie, tissus de soie et de laine; son commerce est très-actif. La population est de 47,000 hab. — Elle existait déjà, quand les Romains pénétrèrent en Gaule; elle fut la principale ville de la province *Maxima Sequanorum*; elle devint l'une des capitales des Bourguignons au ^v s., puis appartint aux Francs. Après Charlemagne, elle fit partie du royaume d'Arles, puis fut ensanglantée par les longues querelles de ses comtes et de ses évêques. Au ^{xv} s., les ducs de Savoie, maîtres du Genevois, eurent une grande influence dans la ville. Elle se constitua en république en 1535, et Calvin y établit alors le centre de sa réforme religieuse. Les traités de 1579, 1584 et 1782 la maintinrent sous la protection de la France. En 1798, elle fut le ch.-l. du départ. du Léman. En 1815, le territoire de Genève, agrandi de quelques parties du pays de Gex et de la Savoie, forma l'un des cantons de la Confédération Helvétique. Patrie de Burlamaqui, de Saussure, de Luc, Bonnet, Sénabier, Tronchin, Petitot, du général Lefort, de Necker, de M^{lle} de Staël, de Candolle, de Sismondi, de J.-J. Rousseau, etc.

Genève (ROBERT DE) ou **Clément VII**, antipape. V. ROBERT de Genève.

Geneviève (Sainte-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 46 kil. N. d'Espalion (Aveyron); 1,446 hab.

Geneviève (Sainte), née à Nanterre en 419 ou 422, morte à Paris en 512, humble fille des champs, suivant les uns, suivant d'autres, fille d'un romain nommé Sévère, assez riche pour recevoir chez lui les évêques Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, prit de bonne heure le voile des religieuses et prédit souvent l'invasion de la Gaule par les barbares de l'Asie. Ses compatriotes, que ses paroles prophétiques avaient plus d'une fois exaspérés contre elle, suivirent cependant ses conseils, lorsqu'elle les engagea à rester dans Paris à l'approche d'Attila, en les assurant de la protection divine, 451. Elle fut dès lors regardée comme la patronne de la ville. Elle mourut très-âgée. D'abord ensevelie à Nanterre, elle fut ensuite transférée dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui fut plus tard convertie en abbaye. On la rebâtit du ^{ix} au ^{xii} s.; puis, en 1764, Louis XV posa la première pierre de l'église qui lui fut dédiée et qui est l'œuvre de Soufflot. C'est à Saint-Étienne-du-Mont que les reliques de sainte Geneviève ont été depuis longtemps transférées; suivant les légendes, elle a fait de nombreux miracles depuis sa mort et souvent la procession de la châsse de sainte Geneviève a attiré un grand concours pour apaiser les séditions, conjurer les épidémies, la disette et demander un temps favorable. La neuvaine, qui commence le 5 janvier, attire encore beaucoup de monde; elle se fait aussi au Panthéon ou église de Sainte-Genève.

Geneviève de Brabant, fille d'un duc de Brabant, épouse de Siffroi, palatin d'Offendick, dans le pays de Trèves, vivait, suivant la légende, au ^{viii} s. Accusée faussement par le perfide intendant Golo, condamnée à mourir avec son jeune fils, elle fut abandonnée dans une forêt, et y vécut, pendant cinq ans et demi, dans une grotte, de fruits sauvages et du lait d'une biche, jusqu'au jour où Siffroi reconnut son innocence. Sa légende, conservée sous deux formes, en prose et en vers, est encore populaire dans nos campagnes; on l'honore le 5 avril.

Genevois, ancien pays de la Savoie, entre le Faucigny au N., et la Savoie propre au S., cap. *Annecy*, fut d'abord gouverné par les comtes de Genève, puis échut aux ducs de Savoie, qui en firent un duché apanagé, 1564. Il fut réuni à la Savoie en 1659; fit partie du

départ. du Mont-B'anc, de 1792 à 1815; puis, rendu à la Sardaigne, a été définitivement réuni à la France en 1860. Il forme les arrond. d'Annecy et de Saint-Julien, dans la Haute-Savoie.

Genèvre (*Janus mons*), sommet des Alpes Cottiennes, haut de 3,592 m.; la Doria Riparia et la Durance en descendent. Dans le col, élevé de 1,974 m., appartenant par moitié à la France et à l'Italie, passe la route de Briançon à Suze, suivie par Charles VIII en 1494.

Genga (GIROLAMO), peintre, sculpteur et surtout architecte, né à Urbino, 1476-1551, fils d'un tisserand, élève de Signorelli, puis du Pérugin. Il se distingua comme peintre, à Sienne, à Urbino, à Rome, où il fit une *Résurrection de Jésus-Christ*, à Cesena. De retour à Urbino, en 1521, il s'occupa surtout d'architecture, élevant ou restaurant châteaux, palais, églises. Il a écrit plusieurs traités sur les arts. — *Barolommeo*, son fils, né à Cesena, 1518-1558, élève de son père, bon architecte comme lui, a continué plusieurs de ses œuvres.

Gengiskhan ou **Tchinggis-Khacan** (Chef des très-puissants), conquérant mongol, né, suivant les uns, en 1162, ou plutôt vers 1155, mort en 1227. Il était de la race tatare, de la tribu des grands Mongols, qui habitait vers le bassin supérieur de l'Amour. Son père, vaillant guerrier, lui donna le nom d'un ennemi qu'il avait vaincu, Temoutchin; à sa mort, il n'avait que treize ans; sa jeunesse fut durement éprouvée; mais il se montra aussi brave que cruel, reçut de l'empereur chinois, son suzerain, le titre de général, et devint surtout puissant par son alliance avec Togroul Oang-khan, chef des Kérites. La plupart des hordes mongoles reconnurent ses lois, et, en 1206, il reçut, dans une grande assemblée, le titre de *chef des très-puissants*, nom sous lequel il s'est rendu si célèbre, comme conquérant exterminateur. Il étendit sa domination des rives du fleuve Jaune jusqu'aux steppes des Kirghiz et des Ouigours; il refusa le tribut à l'empereur de la Chine, et, avec son innombrable cavalerie, traversa la grande muraille, en 1211; profitant des guerres civiles de l'empire, il ravagea toutes les provinces du nord jusqu'à Pékin, exigea 1,000 otages, les fit égorger et s'empara de la capitale, 1214. Puis, dans une suite de grandes expéditions, il soumit la plus grande partie de l'Asie centrale jusqu'au Sihoun, qui le séparait de l'empire Khari-mien. La guerre fut décidée contre le sultan Mohammed dans une assemblée ou *couriltai*, 1218; il soumit la Transoxiane en 1219, et s'empara de Bokhara et de Samarkand; ses lieutenants poursuivirent Mohammed dans le Mazanderan et l'Irak-Adjémi; puis, réunis, pénétrèrent par le Schirwan et par le défilé de Derbend au delà du Caucase. Lezghis, Circassiens, Kiptchaks furent mis en fuite; les princes russes de Kief, de Smolensk, de Tchernigow furent vaincus près du Dniepr, 1225. Mohammed était mort dans une île de la mer Caspienne; vainement son fils, Djelal-ed-Din, déploya le plus grand courage et battit plusieurs hordes mongoles; il dut fuir jusqu'au delà de l'Indus, et le Pendjab fut ravagé par les lieutenants de Gengiskhan. De Caracorum, sa capitale, il apprit que son général, Moncoli, avait soumis une partie de la Chine; lui-même partit, en 1224, pour faire la conquête du royaume Hia ou Tangout; mais il mourut au siège de la capitale, Nin-Hia. Il fut enseveli au pied d'un arbre sur l'une des montagnes élevées de la Tartarie. Il avait partagé son empire entre ses quatre fils, nés de la première de ses femmes, Tchoutchi, Tchagataï, Ogotai, et Toulouï, le plus jeune, qui était le mieux traité; il leur avait recommandé d'achever la conquête du monde. Guerrier terrible, farouche exterminateur, il n'avait jamais songé qu'à faire du butin et à détruire les populations, même celles qui ne résistaient pas; monothéiste, il tolérait toutes les religions et exemptait d'impôt et de service militaire les ministres de tous les cultes; il fit une loi de l'hospitalité et maintint une police sévère dans tout son empire; mais il n'a rien fait de grand, et il doit être mis au nombre des fléaux de l'humanité.

Gengoux-le-Royal (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 46 kil. N. O. de Mâcon (Saône-et-Loire), près de la Grosne. Vins, tanneries; 1,850 hab.

Génie. *Genius* chez les Latins, *δαίμων* chez les Grecs. Il est difficile de dire d'une manière précise ce que les Latins entendaient positivement par le mot *Génie*, évidemment dérivé de la même racine que *gens*, *gigno*. Le sens est très-vague et très-vaste; il semble désigner un être créateur qui agit, quoique invisible, partout où se manifeste la vie. On range, dans la classe des Génies, les Sylvains, les Faunes, les Lymphes, les Lares, les Pénates,

les Mânes; les dieux ont même leur génie, comme les hommes, comme les lieux, comme les choses; il y a non-seulement les génies des individus, mais les génies des familles, des villes, des Etats. Ainsi, Rome croyait à un Génie public ou Génie du peuple romain, dans l'origine, être vague, plus tard, personifié; on lui fit des sacrifices, on le représenta, au Forum, sous la figure d'un homme barbu, couronné du diadème, avec un sceptre et une corne d'abondance; plus tard, ce fut un jeune homme; on lui faisait une fête le 9 octobre. Beaucoup de rues, d'édifices avaient leurs Génies, dont la figure était peinte sur les murs. Sous l'Empire, à côté du Génie public, on adora le Génie de l'empereur régnant; Auguste mit son Génie à côté des Lares dans toutes les chapelles des Compita. — Souvent le Génie fut considéré comme une sorte d'ange gardien, du sexe masculin, qui s'attachait à chaque homme, dès sa naissance, et veillait sur lui jusqu'à sa mort; on le représentait parfois comme un beau garçon, avec deux ailes et la chlamys sur les épaules. On lui offrait, au jour natal, de l'encens, des fleurs, du vin, jamais de victime sanglante. — Le Génie d'un lieu, *Genius loci*, était représenté sous la forme d'un serpent. — Des Génies féminins, appelés *Junons*, présidaient à la destinée des femmes. — Au moyen âge, on crut également à l'existence de génies, êtres immatériels, propres à chacun des quatre éléments, les *Sylphes* pour l'air, les *Gnomes* pour la terre, les *Ondins* pour l'eau, les *Salamandres* pour le feu.

Génie maritime, corps d'ingénieurs de la marine, créé par Louis XV, en 1765. Ils sont chargés des constructions navales.

Génie militaire, corps d'ingénieurs chargés de la construction, de l'entretien des fortifications et des bâtiments destinés à l'armée. Vauban avait fondé, en 1668, un corps d'ingénieurs civils et militaires; en 1748, il y eut une école de génie à Mézières; en 1750, le génie militaire fut séparé, puis réuni à l'artillerie. C'est seulement depuis la Révolution que le génie a son organisation complète; état-major, comité, généraux, régiments, écoles, etc.

Geniez-de-Rive-d'Oit (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et 55 kil. S. E. d'Espalion (Aveyron), sur le Lot. Tribunal de commerce; collège. Fabriques de lainage, de cotonnades, draperies, tanneries. C'est la ville la plus active du département. Patrie de l'abbé Baynal; 3,917 hab.

Génin (FRANÇOIS), philologue, né à Amiens, 1805-1856, élève de l'École normale, professeur à la Faculté de Strasbourg, écrivit dans le *National* et fut chef de division au ministère de l'instruction publique en 1848. On lui doit des ouvrages d'érudition sérieuse et spirituelle: *Variations du langage français depuis le xiv^e s.*, 1845; *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du xvii^e s.*, 1846; *Récréations philologiques*, 1856; les *Lettres de la reine de Navarre*, la *Chanson de Roland*, la *Farce de maître Patelin*, l'*Eclaircissement de la langue française par Palsgrave*; une édition de *Diderot*; puis *l'Université et les Jésuites*, etc.

Genis (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. N. O. de Jonzac (Charente-Inférieure); 1,244 hab.

Genis-Laval (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Lyon (Rhône). Bon vin *des Barolles*; papiers peints; usines; 2,817 hab.

Genis-Terre-Noire (Saint-), bourg du canton de Rive-de-Gier (Loire). Houille; 2,194 hab.

Genix (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. de Chambéry (Savoie), au confl. du Rhône et du Guiers. Céréales, vignes, mûriers; 1,915 hab.

Genlis (FÉLICITÉ-STÉPHANIE, née **Ducrest**, comtesse DE), femme de lettres, née près d'Autun, 1746-1850, eut une éducation très-négligée, mais ses talents d'agrément gagnèrent le cœur d'un colonel, le comte de Genlis, qui l'épousa lorsqu'elle venait de perdre son père. Intelligente et adroite, elle se livra à l'étude avec ardeur et se fit nommer *dame* de la duchesse de Chartres en 1770. Sa faveur fut grande dans la famille d'Orléans; elle éleva M^{lle} Adélaïde, puis devint, en 1782, *gouverneur* des princes. Elle publia alors *Adèle et Théodore* ou *Lettres sur l'éducation*, ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans le monde; puis en 1787, *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, et des livres d'éducation, les *Veillées du Château*, le *Théâtre d'éducation*, etc. Elle s'était séparée de son mari pour se livrer tout entière à ses élèves. En 1789, la duchesse d'Orléans commença à lui témoigner une froideur dont la cause n'a jamais été bien expliquée; mais M^{lle} de Genlis n'en resta pas moins attachée;

chée dans l'exil à M^{me} Adélaïde et au jeune duc d'Orléans, Louis-Philippe. Pendant sa vie errante, elle vécut surtout des ouvrages qu'elle composait; elle rentra en France, 1800, fut bien traitée par le Premier Consul qui lui donna un appartement à l'arsenal, où elle composa M^{me} de La Vallière, la Vie d'Henri le Grand, etc. Elle fut chargée par Napoléon de lui écrire tous les quinze jours sur ce qui lui passerait par la tête, reçut des pensions, ce qui ne l'empêcha pas, en 1814, d'adresser ses hommages à Louis XVIII; mais elle eut peu de relations avec ses anciens élèves qui l'accueillirent froidement. Elle continua d'écrire jusqu'à la fin de sa vie; son meilleur ouvrage est *Mademoiselle de Clermont*; mais ses *Mémoires* sont surtout un panégyrique exagéré et peu intéressant.

Genlis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Dijon (Côte-d'Or), sur la Tille; 1,182 hab.

Gennadius ou **Gennade**, prêtre de Marseille, mort vers 495, a écrit: *De Viris illustribus* ou *De Scriptoribus ecclesiasticis*, catalogue des écrivains ecclésiastiques; *De Dogmatibus ecclesiasticis*, ouvrage entaché de semi-pélagianisme et publié par Celer, Berlin, 1856.

Gennadius (GEORGE **Scholaris**, ou), patriarche de Constantinople, né peut-être dans cette ville vers 1400, de bonne heure célèbre par ses connaissances en droit et en philosophie, joua un rôle considérable aux conciles de Ferrare et de Florence, où l'on s'occupa de la réunion des deux églises, changea plusieurs fois d'opinion, finit par s'opposer à la réconciliation, et fut nommé patriarche après la prise de Constantinople par Mahomet II. Il abdiqua vers 1457; on ne sait quand il mourut. Il a laissé de nombreux ouvrages manuscrits; on a plusieurs fois imprimé son *Exposition de la foi chrétienne* adressée à Mahomet II.

Gennari (BENEDETTO), dit l'ancien, peintre de l'école bolonaise, né à Cento, 1550-1610, fut le maître distingué d'une bonne école où le Guerchin étudia. Ses meilleurs tableaux, d'un style simple et noble, sont à Pérouse et à Bologne. — Son fils aîné, *Bartolommeo*, 1591-1658, élève de son père et du Guerchin, fut un artiste estimé. — *Ercole*, frère de Bartolommeo, 1597-1658, et ses fils, *Benedetto*, 1633-1715, *Cesare*, 1641-1688, imitèrent avec talent le Guerchin et ont rempli l'Italie de tableaux *guerchinesques*; Benedetto, après un long séjour à Paris et à Londres, se transforma presque en peintre hollandais ou flamand par son talent à reproduire les velours, les dentelles, les dorures, etc.; Cesare a peint aussi avec talent le paysage et l'histoire; le Louvre a de lui une *Madone*.

Gennaro (JOSEPH-AURÈLE DE), jurisconsulte italien, né à Naples, 1701-1761, professeur et magistrat, a laissé: *Respublica Jurisconsultorum*, 1731, fiction ingénieuse où il juge les plus célèbres jurisconsultes; *Feriae autumnales*, 1752, où l'on trouve une partie du Digeste en vers latins, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées à Naples, 1767, 4 vol. in-8°.

Genes (JULIEN-RENÉ-BENJAMIN DE), théologien, né à Vitry, 1687-1748, prêtre de l'Oratoire, occupait une chaire de théologie à Saumur, lorsqu'une thèse sur la Grâce, 1718, lui suscita de nombreux ennemis et fit de lui l'un des plus ardents polémistes du parti janséniste. Sa défense, publiée en 1722, fit beaucoup de bruit; condamné par ses supérieurs, persécuté, exilé, il ne cessa d'écrire. On cite parmi ses ouvrages: *Mémoire pour la cause de Monseigneur l'évêque de Senes*; *Mémoire sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire tenue en 1735*, etc.

Genes (PIERRE DE), jurisconsulte, né à Chartres, 1701-1759, s'est fait connaître par un grand nombre de mémoires à consulter, modèles presque parfaits du genre judiciaire. Les plus curieux sont ceux pour le marquis de Bussy, pour *La Bourdonnais*, pour *Dupleix*.

Genes, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. O. de Saumur (Maine-et-Loire), sur la gauche de la Loire; 1,758 hab.

Genola, village d'Italie, à 16 kil. S. E. de Saluces, à 6 kil. S. E. de Savigliano. Combat des 5 et 4 nov. 1799 entre les Français, sous Championnet, et les Autrichiens.

Génoilbac ou **Génoilhac**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 36 kil. N. O. d'Alais (Gard). Mine de plomb argentifère; 1,509 hab.

Génoilhac (JACQUES **Galiot** DE), né dans le Quercy, 1466-1546, se distingua à Fornoue, à Agnadel, fut grand maître de l'artillerie en 1512, contribua à la victoire de Marignan, 1515, à la défense de Mézières, 1521, aurait assuré la victoire à Pavie, 1525, sans l'imprudente

ardeur de François I^{er}; devint grand écuyer et gouverneur de Languedoc, 1545. — Son fils, François, 1516-1544, mourut des blessures qu'il avait reçues à Cérisesoles.

Genoude (ANTOINE-EUGÈNE DE), publiciste, né à Montelimart, 1792-1849, fut nommé, à la recommandation de Fontanes, professeur de sixième à Paris, pour échapper à la conscription. La lecture de Rousseau le guérit du déisme de Voltaire et le conduisit au séminaire de Saint-Sulpice. A la prière de son ami, La Mennais, il avait déjà traduit *l'Imitation de Jésus-Christ*, lorsqu'en 1815 il devint l'aide de camp du prince de Polignac. Il collabora au *Conservateur*, 1818, créa le *Défenseur*, 1820, rentra à Saint-Sulpice, puis alla se marier en Vendée et fut nommé maître des requêtes. Il venait de traduire la Bible, quand il fit revivre la *Gazette de France*, où il déploya beaucoup d'activité et un certain talent de polémiste. Mais son programme, qui avait pour base l'hérédité monarchique et le suffrage universel, lui attira des critiques de toutes parts. Sous Louis-Philippe, il fut souvent condamné à l'amende et à la prison; il ne put entrer à la Chambre qu'en 1846, comme député de Toulouse, et la république de 1848 le mit de côté. Après la mort de sa femme, en 1835, il était entré dans les ordres. — Parmi ses trop nombreux ouvrages, on peut citer: *La Raison du Christianisme*, 12 v. in-8°; *Les Pères de l'Eglise des trois premiers siècles de l'ère chrétienne publiés en français*, 9 vol. in-8°; *Leçons et modèles de littérature sacrée*; *La vie de Jésus-Christ et des Apôtres*, 2 vol. in-8°; *Histoire de France*, 16 vol. in-8°, etc.

Génovéfains ou *chanoines de l'abbaye de Sainte-Geneviève*. Ils remontaient peut-être à Clovis, qui avait institué une communauté de prêtres pour desservir l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, élevée en l'honneur de sainte Geneviève. Ils suivaient la règle de saint Augustin, avaient une robe blanche, un rochet et un manteau noir. Ils furent plusieurs fois réformés, surtout en 1626, par Ch. Faure. Ils avaient au xviii^e s. un grand nombre de maisons, et étaient employés à l'administration des paroisses et des hôpitaux, à l'instruction des ecclésiastiques, etc. Leur ch.-l. était l'édifice qui a formé le lycée Napoléon.

Génovése (Le). V. Strozzi (Bernardo).

Genovesi (ANTOINE), philosophe et économiste, né près de Salerne, 1712-1769, entra dans les ordres, mais professa la philosophie à l'université de Naples, puis l'économie politique dans la chaire fondée pour lui, en 1754, par le florentin Intieri. Eclectique en philosophie, il fut protégé par Benoît XIV contre l'archevêque de Naples; il a publié, en latin, des *Eléments de métaphysique*, 1745, et une *Logique*, 1745. L'un des créateurs de l'économie politique en Italie, il a écrit en italien: *Lezioni di commercio e di economia civile*, 1757; *Storia del commercio della Gran-Bretagna*; etc.

Genesac, bourg de l'arr. et à 52 kil. S. E. de Libourne (Gironde). Ruines de l'ancien château, église calviniste; 1,500 hab.

Genséric ou **Gizéric**, roi des Vandales, de 427 à 477, fils bâtard de Godigisde, partagea le trône des Vandales, établis dans la Bétique, avec son frère Gondéric; puis, seul roi, répondit à l'appel du gouverneur d'Afrique, Boniface, et, suivi de 80,000 compatriotes, passa le détroit en 429. Secondé par les Donatistes et les Maures, il s'empara en dix années de toute l'Afrique romaine, malgré la résistance de Boniface, revenu de son erreur. Cruel, perfide, arien persécuteur, Genséric commit d'horribles ravages qui ont rendu odieux le nom des Vandales. Maître de Carthage en 439, il créa une marine redoutable qui porta la terreur sur toutes les côtes de la Méditerranée. Il prit Rome en 455 et lui ravit la plus grande partie de ses richesses et de ses habitants. Plusieurs fois les empereurs essayèrent de détruire la puissance du barbare; les onze cents bâtiments de Théodose II ne dépassèrent pas la Sicile; la flotte de Majorien fut détruite dans le port de Carthagène par la trahison de ses lieutenants; en 468, la flotte immense de l'empereur Léon fut également incendiée à Bône. Genséric fut reconnu par l'empereur Zénon et put assister à la ruine complète de l'empire d'Occident, en 476.

Genonné (ARMAND), homme politique, né à Bordeaux, 1758-1793, avocat en 1789, membre du tribunal de cassation en 1791, fut nommé à l'Assemblée législative, et se plaça avec Vergniaud et Guadet à la tête du parti de la Gironde. Déjà, sous la Constituante, il avait demandé l'émancipation des hommes de couleur dans les colonies, et, avec son collègue Gallois, il avait parcouru les départements de l'Ouest déjà troublés et fait

un rapport remarquable à l'Assemblée. Il fut l'un des plus ardents adversaires de la Cour et du comité autrichien; mais, après le 20 juin, il crut pouvoir entamer de loyales négociations avec Louis XVI, par l'intermédiaire du peintre Boze; elles furent bientôt rompues. Au 10 août, Genonné présida l'assemblée. A la Convention, il attaqua hardiment les auteurs des massacres de septembre et les chefs de la Montagne; il vota la mort du roi, présida la Convention, le 7 mars 1795; mais fut accusé de relations coupables avec Dumouriez, sans que sa culpabilité ait jamais été prouvée. Il partagea le sort des Girondins, refusa de fuir, fut décrété d'accusation le 3 octobre, parut devant le tribunal révolutionnaire le 24 octobre, et périt sur l'échafaud le 31.

Gentil (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), orientaliste, né à Bagnols, 1726-1799, servit longtemps dans l'Inde et en rapporta de belles collections (médaillons, manuscrits, desrapports) qu'il donna à la Bibliothèque du Roi. On lui doit: *Histoire métallique de l'Inde*; *Histoire de l'empire mongol*; *Abrégé géographique de l'Inde*; *Histoire des Radjahs de l'Hindoustan*.

Gentil-Bernard, V. BERNARD.

Gentile Gentili, médecin italien, de Foligno, vivait dans la première moitié du XIV^e siècle. Il eut beaucoup de célébrité et a laissé de nombreux ouvrages, traités, commentaires sur Avicenne, etc., qui ont été publiés à Venise, 4 vol. in-fol. 1484-1492.

Gentilshommes, nobles de race, par opposition à ceux qui devaient leur noblesse à la faveur ou à leurs charges. — *Gentilhomme de nom et d'armes*, celui qui portait le nom d'un bourg, d'un château, d'une seigneurie.

Gentilshommes de la chambre, officiers de cour qui servaient auprès du roi de France. François I^{er} remplaça le *chambrier* par un *gentilhomme de la chambre*; il y en eut 4 depuis Louis XIII. Ils servaient par année et avaient les fonctions du grand chambellan pendant son absence, donnant l'ordre aux huissiers pour les entrées, réglant les dépenses pour l'argenterie du roi et les menus plaisirs, ayant la direction des réjouissances publiques, surveillant les comédiens français et italiens, donnant les ordres nécessaires pour les deuils de la cour et les pompes funèbres des rois. — *Les gentilshommes ordinaires de la chambre*, créés par Henri III, au nombre de 45, le servaient par semestre. Leur nombre a varié. Ils devaient se trouver au lever et au coucher du roi, l'accompagner partout, remplir ses ordres particuliers, lui servir d'aides de camp à l'armée. — *Les gentilshommes servants* étaient ceux qui habituellement servaient le roi à table, l'épée au côté. Depuis 1654, ils étaient au nombre de 56.

Gentilshommes à bec de corbin. Louis XI, en 1478, Charles VIII, en 1497, établirent, pour leur garde, deux compagnies de deux cents gentilshommes armés de hallebardes appelées *becs-de-corbin*. Dans les cérémonies, ils marchaient deux à deux devant le roi. Ils furent supprimés en 1776.

Gentilshommes verriers, gentilshommes pauvres pouvant, sans déroger, exercer la profession de verrier. On plaisanta souvent de cette noblesse un peu fragile.

Gentilis (ALBÉRIC), jurisconsulte, né dans la Marche d'Ancone, 1551-1611, se fit protestant, se retira en Carniole, puis en Angleterre, où il fut professeur de droit à Oxford. Parmi ses ouvrages, on remarque le *De Jure Belli*, 1598, le premier traité de droit international.

Gentilis (JEAN-VALENTIN), hérésiarque, né à Cosenza (Italie), 1520-1566, adopta les doctrines d'Arius et de Socin, ce qui le força à se retirer à Genève. Ses opinions finirent par le faire condamner; il s'enfuit, mena une vie errante et malheureuse, pour échapper à la persécution et à la mort, à Berne, à Lyon, dans le Dauphiné, la Savoie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche; puis, à la mort de Calvin, crut pouvoir revenir en Suisse. Arrêté de nouveau, il fut condamné à la décapitation par les magistrats de Berne, pour avoir attaqué la Trinité, 1566.

Gentilly, ancien bourg du canton de Villejuif, dans l'arr. et à 7 kil. N. E. de Sceaux (Seine), sur la Bièvre, comprenant Gentilly, Bicêtre, la Glacière, la Maison-Blanche. Blanchisseries, fabriques de cuirs et de produits chimiques, glaciers. Saint Eloi y fonda un monastère; Louis II donna la seigneurie de Gentilly à l'évêque de Paris, en 878; 16,000 hab. au moment de l'annexion à Paris, en 1860.

Gentils, *Gentiles* (de *gentes*, nations), membres d'une même famille (gens), chez les anciens Romains.

— Nom des nations étrangères dans la langue latine de la décadence. — Chez les Hébreux, nom de ceux qui ne descendaient pas de Jacob, et plus tard nom des païens. Saint Paul est spécialement appelé l'*Apôtre des Gentils*.

Gentoux, ch-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. S. O. d'Aubusson (Creuse); 1,496 hab.

Gentius, roi d'Illyrie, fils de Pleuratus, vivait au I^{er} siècle av. J. C. Les pirateries de ses sujets, plus tard ses relations avec Persée attirèrent sur lui les armes des Romains. Cependant il ne se déclara ouvertement pour le roi de Macédoine qu'en 168; mais battu par le préteur Anicius, assiégé dans Scodra, il se rendit à discrétion et fut conduit à Rome au triomphe du vainqueur, 167. Il mourut probablement captif à Spolète.

Gentz (FRÉDÉRIC DE), publiciste et diplomate allemand, né à Breslau, 1764-1832, fut d'abord attaché au service de la Prusse, puis à celui de l'Autriche et devint conseiller aulique en 1803; il fit alors partie de la chancellerie secrète d'Etat. Déjà connu comme publiciste, il composa plusieurs ouvrages, qui firent beaucoup de bruit, contre la domination française et l'ambition napoléonienne: *Sur l'origine et le caractère de la guerre contre la révolution française*; *Fragments d'une histoire de l'équilibre politique d'Europe*, etc. Lié avec Stein qu'il admirait, il s'efforça de soulever contre la France l'Allemagne et surtout la Prusse; il mérita les invectives du *Moniteur*. Il rédigea le manifeste de guerre de l'Autriche en 1809 et s'attacha complètement à la politique de M. de Metternich. Il fut premier secrétaire au congrès de Vienne et concourut à la rédaction du traité de Paris en 1815; il rédigea les protocoles des congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach, de Vérone. Il vit avec douleur la révolution de 1830, qui contrariait ses doctrines de pouvoir absolu. Ses principaux écrits ont été réunis par Schlesier, Mannheim, 1838.

Genucius (Maison des), famille anc. de Rome, qui semble avoir eu de bonne heure plusieurs branches patriciennes et plébéiennes, puisqu'on trouve à la même époque des Genucius consuls ou tribuns. Ainsi Cn. Genucius, tribun en 475, défenseur de la loi agraire, ennemi des patriciens, fut assassiné par eux dans son lit, pendant la nuit, et deux Genucius furent consuls, l'un en 451, l'autre en 445, lorsque le consulat n'était pas encore partagé entre les deux ordres. — Plus tard, un Genucius Clepsina, consul en 271, réduisit la légion campanienne qui s'était révoltée à Rhegium.

Genzano, v. de la Campagne de Rome (Etats de l'Eglise), au S. E. de Rome, sur les bords du lac Nemi; 5,000 hab.

Geoffrin de l'Epy. V. JODELET.

Geoffrin (MARIE-THÉRÈSE, née **Rodet**, madame), née à Paris, 1699-1777, épousa à quatorze ans un bourgeois nul, mais riche, ce qui lui permit de se créer un salon, lorsqu'elle était déjà dans la maturité de l'âge. Douée d'une grande finesse d'intelligence, généreuse et bonne, quoique d'un esprit dominant, elle parvint à s'attacher les meilleurs écrivains de l'époque, les *encyclopédistes* surtout, les savants, les artistes et même les personnages du grand monde qu'elle réunissait cependant séparément, pour éviter la fatigue, le tumulte, et surtout pour pouvoir toujours rester le centre d'un cercle limité dont elle dirigeait les discussions. Beaucoup de ses habitués étaient les *pensionnés* de M^{me} Geoffrin, et cette bourgeoise, qui ne fut jamais reçue à la cour, exerça une grande autorité sur ses contemporains; les souverains étrangers, le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, qu'elle alla visiter en 1766, l'impératrice Catherine II, l'empereur d'Allemagne, Marie-Thérèse, la comblèrent de marques de distinction. Sa fille devint marquise de La Ferté-Imbault.

Geoffroi I^{er} ou **Geoffroy**, *Grise-Gonelle*, comte d'Anjou de 958 à 987, fut l'un des fidèles alliés de Hugues Capet et combattit surtout le comte de Rennes, Conan le Tort, qui fut vainqueur à Conquereux.

Geoffroi II, *Martel*, fils de Foulques Nerra, luttait contre son père, à qui il ne voulait pas rendre l'Anjou, que Foulques lui avait confiée à son départ pour la terre sainte; il fut vaincu et forcé de s'humilier. Il lui succéda en 1039, combattit le comte de Poitiers, servit le roi Henri I^{er} et reçut de lui Tours et la plus grande partie de la Touraine, enfin eut des démêlés avec le duc de Normandie, Guillaume.

Geoffroi III ou **Foulques le Réchin**. V. FOULQUES.

Geoffroi IV *Plantagenet* (parce qu'il portait à son casque une branche de genêt), fils de Foulques le

jeune, né en 1115, fut fiancé dès 1127 à Mathilde, fille du roi d'Angleterre, Henri I^{er}. Son père lui laissa le gouvernement de l'Anjou, en partant pour Jérusalem, 1129. Il eut à lutter contre les comtes de Laval, de Thouars, de Parthenai, de Sablé. A la mort de son beau-père, 1155, il disputa la Normandie au roi Etienne de Blois et finit par en rester maître. En 1147, il prit part à la 2^e croisade. Il mourut en 1150.

Geoffroi I^{er}, duc de Bretagne, fils de Conan le Tort, prit le titre de duc ou comte de Bretagne en 992, força le comte de Nantes, Judicael, à se soumettre, fut l'allié du duc de Normandie, Richard, et, en 1008, fut tué dans un village par une vieille femme, qui lui lança une pierre à la tête, parce que le faucon du prince avait étranglé une de ses poules.

Geoffroi II, duc de Bretagne, né en 1158, 3^e fils de Henri II Plantagenet et d'Eléonore de Guienne, épousa Constance, fille du duc de Bretagne, Conan IV, et fut couronné à Rennes, comme duc, en 1169. Mais Henri II gouverna au nom des deux jeunes époux jusque vers 1182. Dès lors Geoffroi, comme ses frères Henri et Richard, fut en lutte continuelle contre son père; en 1185, une partie de Rennes fut même brûlée par les routiers du roi. En 1185, Geoffroi, dans l'assemblée de Rennes, connue sous le nom d'*Assise du comte Geoffroi*, fit décider que les fiefs ne seraient plus partagés entre les enfants, suivant la coutume bretonne, mais que la totalité de l'héritage noble serait désormais recueillie par l'aîné, à la condition de faire aux cadets (juvénaires) un sort convenable. Geoffroi était l'allié de Philippe-Auguste; il vint le trouver à Paris et mourut des suites des blessures qu'il avait reçues dans un tournoi donné en son honneur. Il laissait une fille, Alix, et Constance devint peu après mère du jeune Arthur, 1186.

Geoffroi, abbé de Vendôme, cardinal, né à Angers au XI^e siècle, mort en 1152, d'une noble famille, fut nommé, jeune encore, abbé de la Trinité de Vendôme, 1093. Urbain II, qu'il avait secouru de ses richesses, le fit cardinal. Dès lors Geoffroi, hautain, remuant et ambitieux, fut l'un des plus ardents défenseurs des prétentions pontificales; il eut de nombreuses luttes à soutenir, et, malgré ses défauts, exerça une grande influence. Le P. Sirmond a publié ses écrits en 1610: cinq livres de lettres, des opuscules concernant les investitures, etc.

Geoffroi Rudel. V. RUDEL.

Geoffroi, chroniqueur du XII^e siècle, né à Clermont d'Excideuil (Périgord), vers 1140, devint prieur du Vigeois (bas Limousin), en 1178, et mourut à la fin du XII^e siècle. Il a écrit une *Chronique*, divisée en deux parties, comprenant, l'une, 74 chapitres, l'autre 28. Elle s'étend depuis l'époque du roi Robert jusque vers 1184; elle renferme des détails curieux.

Geoffroi de Monmouth, historien anglais, 1100-1154, fut moine, puis archidiacre de l'église de Monmouth, où il était probablement né. Il traduisit en latin les légendes que son ami Walter Calenius, archidiacre d'Oxford, avait rapportées de Bretagne, les publia sous le nom d'*Histoire des Bretons* et y ajouta la traduction latine des *Prophéties de Merlin*. Il mourut évêque de Saint-Asaph. Ces légendes, d'abord considérées comme de véritables fables, devinrent populaires, furent traduites en normand, en anglais, en gallois, et entrèrent pour plusieurs siècles dans le domaine de l'histoire. L'*Histoire des Bretons* a eu de nombreuses éditions, Paris, 1508, 1517, in-4^o; Heidelberg, 1587, in-fol., dans le recueil de Commelin; Francfort, 1603-1608; Londres, 1850. Il faut citer surtout les éditions de Fr. Michel et Th. Wright, Paris, 1837, in-8^o, et de Giles, Oxford, 1848, in-8^o.

Geoffroi Gaimar, poète anglo-normand du XII^e s., a composé une *Histoire d'Angleterre* en vers anglo-normands; la première partie est une traduction de Geoffroi de Monmouth; mais éclipsée par celle de Robert Wace, elle est aujourd'hui perdue. On a publié plusieurs fragments de la partie qui s'étend jusqu'au règne de Henri I^{er}; la conquête normande se trouve dans les *Chroniques anglo-normandes* de Francisque Michel, Rouen, 1855.

Geoffroi de Vinsauf (*Galfridus de Vinosalvo*), poète latin du XII^e siècle, né en Angleterre, vécut en Italie, mérita la faveur d'Innocent III et a écrit un art poétique, en vers latins, sous le titre de *Nova Poetria*, dans un style bizarre et incorrect. Il a été publié dans le recueil de Polycarpe Leyser, Hale, 1721, in-8^o, et réimprimé à Helmstedt, 1724.

Geoffroi d'Auxerre, théologien, né à Auxerre, 1120, mort vers le commencement du XIII^e s., d'abord disciple d'Abailard, s'attacha à saint Bernard, fut son secrétaire et le compagnon de ses voyages, devint abbé de Clairvaux de 1161 à 1167, fut forcé de se démettre par ses religieux, mais, pendant vingt ans, joua encore un rôle important. Il a recueilli les lettres de saint Bernard, et composé, sur sa *Vie* et ses voyages, des relations qui ont été insérées dans le recueil des *Oeuvres* du saint.

Geoffroi de Beaulieu, dominicain, né près de Chartres, vers 1200, mort en 1274, écrivit une *Vie de saint Louis*, qu'il avait accompagné dans ses deux croisades. Elle est dans le *Recueil* de Duchesne.

Geoffroy (ETIENNE-FRANÇOIS), dit l'aîné, médecin, né à Paris, 1672-1751, fils d'un apothicaire, s'occupait avec passion et succès de physique, de botanique, s'occupait avec de bonne heure membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences. En 1707, Fagon le chargea de le remplacer dans la chaire de chimie du Jardin du Roi; en 1709, il succéda à Tournefort dans sa chaire de médecine au Collège de France. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer: *Traité de la matière médicale*, en latin, 1741, 5 vol. in-8^o, traduit en français, 1745, 7 vol. in-12, qui eut un succès européen; *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*, 1718, travail vraiment capital, surtout pour le temps.

Geoffroy (CLAUDE-JOSEPH), dit le jeune, chimiste, frère du précédent, né à Paris, 1685-1752, s'occupait d'abord d'histoire naturelle, et réunit à Bercy une belle collection. Admis à l'Académie des sciences en 1705, il y a lu 64 mémoires sur d'intéressantes questions de chimie, de botanique, etc.

Geoffroy (ETIENNE-LOUIS), médecin, fils d'Etienne-François, né à Paris, 1725-1810, est surtout connu par d'importants travaux de zoologie: *Hist. des insectes des environs de Paris*, 1762, 2 vol. in-4^o; *Traité sommaire des coquilles qui se trouvent aux environs de Paris*, 1767, in-12; *Dissertation sur l'organe de l'ovaire de l'homme, des reptiles, des poissons*, 1778, in-8^o, etc.

Geoffroy (JULIEN-LOUIS), critique, né à Rennes, 1745-1814, termina ses études au collège Louis-le-Grand. La destruction des jésuites en France l'empêcha d'entrer dans l'ordre; il prit le petit collet (ce qui le fit appeler abbé jusqu'en 1789), fut maître de quartier au collège de Montaigu, et précepteur chez le financier Boutin. Il composa alors une mauvaise tragédie, *Caton*, qui fut reçue, mais non jouée, au Théâtre-Français. La Harpe lui fut préféré par l'Académie pour l'*Eloge de Charles V*; mais ses discours latins le firent nommer professeur de rhétorique au collège de Navarre, puis au collège de Mazarin. Après la mort de Fréron, 1776, il travailla assidûment, comme critique, à la rédaction de l'*Année littéraire*; puis fonda, avec l'abbé Royou, en 1781, le *Journal de Monsieur*. Plus tard, en 1790, il commença, avec les deux Royou et Montjoie, la publication de l'*Ami du Roi*, pour défendre la monarchie. Après le 10 août 1792, il se cacha dans un hameau près de Paris, se fit maître d'école, et ne reparut qu'après le 18 brumaire 1799. Après avoir essayé vainement de ressusciter l'*Année littéraire*, 1800-1801, il réussit mieux au *Journal des Débats*, où il fut chargé de la critique dramatique. Il eut plus de succès qu'il n'en méritait peut-être, surtout en attaquant violemment Voltaire et les écrivains de son école, flattant sans mesure les puissants du jour, et souvent accusé de trafiquer de l'éloge et du blâme. Il a collaboré à plusieurs autres journaux. Sa traduction des *Idylles de Théocrite* est faible, 1800; son *Commentaire sur les œuvres de Racine* fut surtout une spéculation mercantile. Un choix de ses feuilletons, qui fut publié en 5 vol. in-8^o, 1819-1820, n'eut pas de succès. Il paraît que sa réputation fut due plutôt au scandale et à la violence qu'au véritable talent.

Geoffroy Saint-Hilaire (ETIENNE), naturaliste, né à Etampes le 15 avril 1772, mort à Paris le 19 juin 1844. D'une famille honorable, mais pauvre, qui avait déjà donné les trois Geoffroy à l'Académie des sciences; d'abord destiné à l'Eglise, il obtint la permission de suivre, à Paris, les cours de sciences et de droit; puis, distingué par Daubenton et Haüy, il se livra tout entier à ses études favorites. Dans les journées de septembre 1792, il fit les plus généreux efforts pour sauver plusieurs de ses maîtres, vénérables prêtres alors détenus dans la prison de Saint-Firmin; il en arracha douze à la mort, au péril de sa vie. Attaché au Jardin des Plantes en 1793, il devint professeur de zoologie dès le mois de juin. Il rendit dès lors des services signalés à la

science par ses leçons, ses ouvrages, et par son zèle pour enrichir les collections du Muséum; c'est lui qui découvrit, pour ainsi dire, le génie de G. Cuvier, et qui protégea généreusement son ami, quand il fut établi à Paris, 1795. Ils composèrent ensemble cinq mémoires où l'on trouve déjà leur divergence d'esprit et de méthode. Geoffroy suivit Bonaparte en Egypte, fut l'un des membres les plus actifs de l'Institut fondé au Kaire, parcourut le pays, les bords de la mer Rouge, et parvint, par son énergie, à sauver les belles collections réunies par les savants, lors de la capitulation d'Alexandrie du 31 août 1801. De retour au Muséum, il s'occupa de les classer et de les décrire dans une série de monographies où il posa le principe de sa théorie célèbre de l'*Unité de composition*. Membre de l'Académie des sciences, 14 septembre 1807, chargé, en 1808, d'une mission scientifique en Portugal, qu'il accomplit glorieusement, avec l'aide de Junot, son ami, professeur de zoologie à la Faculté des sciences, en 1809, il commença ce grand enseignement qui eut une influence si remarquable sur la marche des sciences au XIX^e s. Il ne fut interrompu que par la maladie, les désastres de la France, son rôle politique à la chambre des représentants de 1815. C'est dans sa *Philosophie anatomique*, 1818-1822, qu'il a surtout exposé son système, et qu'il a proclamé l'*unité de composition organique* dans tous les êtres animés. Il rencontra alors un vigoureux adversaire dans Cuvier, qui groupait, dans des classes essentiellement distinctes, les animaux, que son ami s'efforçait de ramener à l'unité. L'Académie des sciences fut surtout, vers 1850, le théâtre de cette lutte qui passionna les plus grandes intelligences dans tout le monde civilisé. Geoffroy, frappé de cécité en 1840, puis de paralysie, supporta ses maux avec une résignation inaltérable, et « descendit sans rien craindre dans l'éternelle science. » — Parmi ses nombreux ouvrages, citons : *Catalogue des mammifères du Muséum*, 1813; *Philosophie anatomique*, 1818; *Système dentaire des mammifères et des oiseaux*, 1824; *Sur le principe de l'unité de composition organique*, 1828; *Cours de l'histoire naturelle des mammifères*, 1829; *Fragments biographiques*, 1838; *Notions synthétiques, historiques et physiologiques de philosophie naturelle*, 1838, etc. Il a publié un très-grand nombre de *Mémoires* dans la *Décade philosophique*, les *Annales du Muséum*, les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, la *Revue encyclopédique*, etc. — Etampes lui a élevé une statue. V. Flourens, *Eloge historique d'E. Geoffroy Saint-Hilaire*; et *Vie, travaux et doctrine scientifique d'E. Geoffroy Saint-Hilaire*, par son fils, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Géographes grecs. On appelle *Grands géographes*, Strabon, Pausanias, Ptolémée, Etienne de Byzance. Les *Petits géographes*, dont il ne nous reste que des fragments peu étendus, des périples, etc., Agathémère, Arrien, Artémidore, Denys le Périégète, Dicéarque, Hannon de Carthage, Isidore de Charax, Marcien d'Héraclée, Scylax, Scymnus de Chios, etc., ont été publiés par Hoeschel, Augsburg, 1600, in-8°; par J. Gronovius, Leyde, 1697, in-4°; par J. Hudson, 1698-1712, 4 vol. in-8°; par Müller, dans la *Bibliothèque grecque* de Didot, 1855.

Géographes (Ingénieurs-), corps qui, au XVIII^e s., était spécialement affecté au tracé des cartes. Il a été fondu dans l'état-major, en 1831.

Geoire (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. S. E. de La Tour-du-Pin (Isère). Cordonnet de soie, sucre; 3,937 hab.

Geôlage, du mot picard *geôle*, cage, qui signifiait prison; c'était un droit que les prisonniers devaient payer au geôlier pour leur nourriture et comme loyer de prison. C'était un bénéfice pour les geôliers, et l'on afferma les geôles jusqu'en 1724. Le geôlier pouvait retenir prisonnier celui qui n'avait pas payé le droit de geôlage; cet abus disparut en 1549; mais les tribunaux conservèrent un privilège de premier ordre aux créances des geôliers.

George ou Georges, nom d'origine byzantine, qui vient du grec, γεωργιος, laboureur.

George (Saint) est beaucoup plus connu par la célébrité de son culte que par la certitude de son histoire, quoiqu'il ait été canonisé par le pape Gélase vers 494 ou 496. Les légendes disent que, soldat cappadocien, il eut à lutter contre un magicien, Athanase, qu'il finit par convertir, et contre un terrible dragon rôdant près de Silène en Libye. Il aurait souffert le martyre sous Dioclétien. On le révérait, en Angleterre, dans la pé-

riode anglo-saxonne; sa réputation s'accrut sous les Normands, et, sous Edouard III, au plus tard, il devint le patron de l'Angleterre. On a contesté son existence; mais l'Eglise l'admet, et son culte est très-ancien. On l'honore surtout en Orient et en Russie. Les Génois l'ont pris pour patron au temps des croisades. On le fête le 23 avril.

George (Saint), né à Thrialet en Géorgie, 1014-1072, pris par les Grecs, resta douze ans à Constantinople, 1021-1033, et, de retour dans sa patrie, se voua à la vie monastique. Il traduisit une grande partie de la Bible en langue géorgienne, puis beaucoup des Pères grecs; il a écrit une *Vie de saint Euthyme*. Il fut abbé du couvent géorgien du mont Athos, appelé Mthatsminda, refusa tous les honneurs, fut chargé de l'éducation de George, fils du roi Bagrat, et de la réforme du clergé. Sa fête est célébrée le 28 ou le 30 juin.

George (Ordre de Saint-), ordre militaire de Russie, institué par Catherine II, en 1769. La décoration est une croix d'or à quatre branches, ayant au centre un écusson qui représente saint George terrassant le dragon. — Ordre de Bavière du temps des croisades, et restauré en 1729 par l'électeur Charles-Albert. — Ordre institué par Frédéric III, empereur d'Allemagne, en 1468, pour combattre les Turcs en Hongrie et en Bohême; il a disparu à la fin du XVI^e siècle.

George I^{er} (Louis), roi d'Angleterre, né à Osnabrück, en 1660, fils du premier électeur de Hanovre, électeur lui-même en 1698, fut appelé au trône de la Grande-Bretagne, après la mort de la reine Anne, en 1714, comme arrière-petit-fils de Jacques I^{er} Stuart, par sa mère Sophie, en vertu de l'acte du parlement anglais de 1701, qui avait réglé la succession en faveur de la ligne protestante. Il accorda sa confiance aux whigs, et triompha facilement d'une entreprise mal conduite par le prétendant Jacques III. Le parlement fut déclaré septennal. Il entra dans la *triple alliance* de La Haye avec la France et la Hollande, 1717, contre les intrigues d'Albéroni et les projets de Charles XII, qui voulait lui reprendre les duchés de Brème et de Verden. La *triple alliance* devint la *quadruple alliance* par l'accession de l'Autriche, 1718; les Espagnols furent battus par G. Byng, sur les côtes de Sicile; les jacobites furent défaits en Ecosse. Le traité de Stockholm rétablit la paix avec la Suède, en 1719. La paix fut signée avec l'Espagne, en 1720. Aidé des conseils de Robert Walpole, premier ministre depuis 1719, George vit la catastrophe financière de la *Compagnie du Sud*, en 1720. Il resta l'allié de la France, s'unit avec elle par le traité de Hanovre contre l'Espagne, qui recommençait la guerre en assiégeant Gibraltar, 1725-1726, accepta la médiation de Fleury, en 1727, et revint mourir à Osnabrück, d'une attaque d'apoplexie ou des suites d'une indigestion. Froid, sérieux, actif, il s'était surtout occupé des intérêts de son électorat. Malheureux dans sa famille, il fit enfermer, au château d'Alden, sa femme, Sophie de Zell, soupçonnée d'infidélité, et conçut pour son fils un éloignement qui dura presque toute sa vie.

George II (Auguste), roi d'Angleterre, né à Hanovre, 1683-1760, fils du précédent, duc de Cambridge dès 1706, combattit la France, avec son père, dans la guerre de la Succession d'Espagne, devint prince de Galles, 1714, et eut le titre de *gardien* du royaume pendant l'absence de son père, 1715. Il se brouilla avec lui, en 1717, à cause du traitement cruel que le roi faisait subir à la reine, et lui succéda le 10 juin 1727. Par les conseils de sa femme, la reine Caroline, qui le dominait, il laissa le pouvoir à Robert Walpole. La paix fut définitivement signée avec l'Espagne, à Séville, 1729; elle dura dix ans. Walpole, soutenu par les whigs, gouverna avec habileté, mais en employant ouvertement la corruption. En 1739, George, cédant aux clameurs de l'opinion, força Walpole à déclarer la guerre à l'Espagne, qui voulait s'opposer aux déprédations maritimes des Anglais; Vernon prit Porto Bello, mais échoua devant Carthagène d'Amérique. George II, entraîné surtout par ses intérêts hanovriens, se déclara pour Marie-Thérèse; et, après la retraite de Walpole, 1742, Carteret fit les plus grands efforts en faveur de l'Autriche contre la France. Le roi gagna sur Noailles la victoire de Dettingen, 26 juin 1745; mais, l'année de la défaite des Anglais à Fontenoy, 1745, le prétendant Charles-Edouard fit courir de grands dangers à la dynastie hanovrienne; sa défaite à Culloden, 1746, fut le signal de sanglantes exécutions qui décimèrent le parti jacobite. Le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, ne fut pas désavantageux aux intérêts maritimes de l'Angleterre.

Le gouvernement de George II s'efforça dès lors d'arrêter, par tous les moyens, les progrès de la France aux colonies; les insolences des Anglais forcèrent Louis XV à la guerre, en 1756. Allié à Frédéric II, qu'il soutenait surtout de ses subsides, George, après avoir vu avec douleur la défaite de l'amiral Byng, et la prise de Minorque par Richelieu, put assister, pendant le ministère de Pitt, aux grands succès des Anglais sur mer, dans l'Inde, au Canada. Il mourut au milieu de la guerre de Sept ans, en 1760. Prince peu capable, avare, infatué de l'étiquette allemande, il eut cependant un règne prospère.

George III (GUILLAUME-FRÉDÉRIC), roi d'Angleterre, fils de Frédéric-Louis, prince de Galles et de la princesse Augusta de Saxe-Gotha, né en 1738, perdit son père en 1751, et fut élevé par sa mère dans des habitudes de piété étroite et de préjugés allemands. Il succéda à son grand-père le 25 octobre 1760. La guerre de Sept ans continua; mais le roi remplaça Pitt par son ancien gouverneur, lord Bute, et quoiqu'on eût engagé la lutte contre l'Espagne, 1762, le ministère commença à négocier la paix, qui fut signée à Paris le 10 février 1763. L'Angleterre y gagnait de belles colonies, comme le Canada et la Floride; elle dominait les mers. Désireux d'augmenter les prérogatives de la royauté, il seconda son ministre Grenville, successeur de lord Bute en 1764. C'est l'époque où commence l'opposition démagogique de Wilkes; c'est le roi qui suggéra lui-même à son ministre l'idée funeste d'établir des taxes sur les colons d'Amérique, afin de préparer l'Angleterre à subir les exigences du pouvoir monarchique. George eut alors une première atteinte d'aliénation mentale. L'agitation américaine continua, malgré la sage administration de Rockingham, sous les ministères de lord Chatam, du duc de Grafton, et surtout de lord North; les troubles éclatèrent en 1773; la guerre commença en 1775. George, malgré les reproches de l'opposition, n'avait pas cessé de vouloir dénaturer l'esprit de la constitution anglaise; à plus forte raison n'avait-il pas voulu transiger avec les rebelles. L'Angleterre eut alors à lutter contre la nouvelle république (1776) et contre ses alliés, la France, l'Espagne, la Hollande; elle fut menacée, dans ses prétentions exagérées, par la ligue de neutralité armée, 1780, enfin, forcée de signer la paix onéreuse de Versailles, 1783. A l'intérieur, l'Angleterre fut troublée par l'insurrection de la populace de Londres contre les catholiques; George prit sur lui la responsabilité d'une répression sanglante et illégale; Gordon, chef de l'émeute, fut incarcéré, 1780. Après le second ministère de Rockingham, 1782, et celui de lord Shelburne, 1783, l'administration du duc Portland fut agitée par les grandes discussions auxquelles donnèrent lieu les affaires de l'Inde; George se prononça contre la chambre des Communes, fit rejeter, par les lords, le bill présenté par Fox, se débarrassa de ses ministres et se crut roi; mais il se donnait alors un nouveau maître, William Pitt, placé à la tête du ministère, déc. 1783. L'histoire du règne est alors celle du ministre, tout-puissant à la tête des whigs. On s'occupe alors de réprimer l'odieux trafic des noirs; on signe, en 1787, un traité célèbre de commerce avec la France. En 1788, pendant une maladie du roi, il y a de grands débats entre Pitt et Fox au sujet de la question de la régence. En 1789, la révolution française commence à troubler l'Europe; le gouvernement de George III tient d'abord une prudente réserve, malgré les débats passionnés où figurent surtout Fox et Burke. Mais la chute de la monarchie, la mort de Louis XVI, le décidèrent à se déclarer contre la France, moins par crainte des principes de la république que dans l'espoir de reprendre l'empire de la mer, de détruire nos flottes, d'enlever nos colonies. L'Angleterre prit une part active à la guerre faite par la première coalition depuis 1793, en Belgique, sur mer, dans les colonies; malgré les avantages que la lutte donnait à la puissance britannique et à son commerce, le peuple manifesta plus d'une fois son mécontentement aux cris : *du pain et la paix ! le renvoi de Pitt ! à bas George !* On tira même sur le roi, 1795. Les négociations de lord Malmesbury échouèrent en 1796 et en 1797. Il fallut faire de nouveaux efforts, augmenter les impôts, accroître énormément la dette, enrégimenter les milices, etc.; l'insurrection irlandaise de 1798 vint encore compliquer les embarras du gouvernement. Mais celui-ci triompha de tous les obstacles; l'Irlande fut étroitement unie à la Grande-Bretagne par l'acte de 1799, qui lui enleva son parlement et le reste de ses libertés; Nelson fut vainqueur sur mer, et une se-

conde coalition fut formée, en 1799, pour la délivrance de l'Europe. Les Anglais triomphèrent de Tippoo-Saïb dans l'Inde, des Français en Egypte; ils prirent Malte et Minorque; mais ils échouèrent en Hollande; l'odieux bombardement de Copenhague et la mort de Paul I^{er} les délivrèrent, en 1801, d'une nouvelle ligue des neutres; mais les victoires de Bonaparte sur le continent, suivies de la paix de Lunéville, et les préparatifs de Boulogne pour une invasion de l'Angleterre, forcèrent le gouvernement à signer la paix d'Amiens, 25 mars 1802. Pitt s'était retiré en 1801, parce que George avait refusé de lui accorder l'émancipation des catholiques; le ministère Addington l'avait remplacé.

La paix d'Amiens fut bientôt rompue; la rivalité des deux peuples s'était ranimée et les progrès menaçants de Bonaparte en Europe, ses projets pour rendre à la France marine et colonies effrayaient l'Angleterre. La guerre fut de nouveau déclarée, le 16 mai 1803; elle devait durer jusqu'à la chute de l'Empire, avec un acharnement extrême de part et d'autre. Pitt était rentré aux affaires le 12 mai 1804; Fox, qui le remplaça, janvier 1806, fit de vains efforts pour rétablir la paix; ses successeurs redoublèrent d'efforts contre Napoléon et la France; citons la victoire de Nelson à Trafalgar, 1805, le second bombardement de Copenhague, les expéditions contre Constantinople, contre l'Egypte, contre Buenos-Ayres, contre l'île de Walcheren et Anvers, 1809; l'intervention si active des Anglais dans les affaires de Portugal et d'Espagne, etc. Maîtresse de l'Océan et en grande partie du commerce du monde, l'Angleterre put soutenir, malgré de grandes souffrances, le fardeau d'une dette immense. George, qui s'était toujours opposé avec opiniâtreté à l'émancipation des catholiques, qui avait favorisé les mesures prises contre la traite des nègres de 1806 à 1808, retomba pour toujours, en 1810, dans un état de démence qui ne finit qu'avec sa vie, en 1820. Dès lors, son fils, le régent, eut tous les pouvoirs. Le règne de George III a été l'un des plus longs et l'un des plus remarquables de l'histoire d'Angleterre; mais George n'a pas été un grand roi; entêté et ignorant, ennemi des réformes, désireux de domination, il eut des vertus domestiques; il fut simple dans ses habitudes; il eut du goût pour les beaux-arts, et surtout pour la musique; il protégea les sciences utiles, mais resta toute sa vie dénué de toute culture intellectuelle. Sans l'état de sa santé, avec ses idées et son caractère, il aurait pu être un roi dangereux pour la constitution britannique.

George IV (AUGUSTE-FRÉDÉRIC), roi d'Angleterre, fils du précédent, 1762-1830, reçut une bonne éducation littéraire, sans avoir les connaissances politiques nécessaires à un prince. Jeune homme, il fut l'arbitre suprême de la mode; son oncle, le duc de Cumberland, favorisa ses goûts de plaisir, tandis que son père se montrait austère et parcimonieux. Les whigs, Fox, Sheridan, Burke, etc., furent les amis et les commensaux du prince, qui s'abandonna avec fougue à ses passions. Après bien des galanteries bruyantes, il épousa secrètement mistress Fitz-Herbert, catholique et plus âgée que lui. Son père ne voulut pas payer ses dettes énormes; après des débats scandaleux, ses amis au Parlement lui firent voter 180,000 livres sterling. Il continua ses orgies scandaleuses et fut convaincu de fraude dans une course de chevaux; aussi l'opinion publique se prononça contre lui. A l'occasion de son mariage avec sa cousine, Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick, 5 avril 1795, on paya de nouveau ses dettes (plus de 16 millions) et on augmenta son revenu. Cette union fut malheureuse; dès 1796, il y eut rupture, et George III prit hautement la défense de sa belle-fille outragée. Lorsque la démence du roi parut sans remède, un bill du 7 fév. 1811 donna la régence au prince de Galles; il abandonna le gouvernement aux tories et ne s'occupa que de ses plaisirs. Après 1815, les souffrances du peuple excitèrent sa haine contre le régent; en 1817, ses jours furent menacés. Quand il monta sur le trône, le 29 janvier 1820, la colère des masses se manifesta surtout dans le fameux procès de la reine (V. CAROLINE). Le gouvernement, d'abord dur et ennemi de toute réforme libérale, sous Castlereagh, se modifia sous Canning, accorda de grandes améliorations commerciales et industrielles avec Huskisson, l'émancipation des catholiques avec Wellington et Robert Peel. Depuis 1822, George IV vécut dans une sorte de retraite, dépensant des sommes énormes pour la construction de ses palais, méprisé et détesté par le peuple. Il mourut le 26 juin 1830, et eut pour successeur son frère Guillaume IV.

George, duc de CLARENCE. V. *Clarence*.

George de Danemark, frère du roi Christian V, né en 1655, époux d'Anne, seconde fille de Jacques II, se rallia à Guillaume III, son beau-frère, qui le nomma duc de Cumberland. Pendant le règne de sa femme, il fut grand amiral, mais n'eut aucune influence. Il mourut en 1708.

George, patriarches d'Arménie. Il y en eut trois : GEORGE I^{er}, 792-795; GEORGE II, 876-897; GEORGE III, 1071-1075.

George de Géorgie. Il y a eu 13 princes de ce nom :

GEORGE I^{er}, fils de Bagrat III, roi de 1014 à 1027, eut à lutter contre les Arméniens et contre l'empereur d'Orient, Basile II.

GEORGE II, fils de Bagrat IV, roi de 1072 à 1089, combattit plusieurs rebelles, puis le sultan seldjocide Malek-Schah, auquel il fut forcé de payer tribut.

GEORGE III, fils de Démétrius II, usurpa le trône de 1156 à 1184, sur son neveu Temna, et combattit les Turcs seldjocides.

GEORGE IV régna probablement de 1212 à 1223, et fut vaincu par les Mongols, qui ravagèrent le royaume.

GEORGE V, roi de 1299 à 1346, combattit d'abord dans les rangs des Mongols, parvint à se rendre indépendant et étendit son royaume de la mer Noire à la mer Caspienne.

GEORGE VI fut roi de 1508 à 1518.

GEORGE VII, fils de Bagrat V, régna de 1595 à 1407, vit ses provinces ravagées par les troupes de Tamerlan et périt dans une bataille contre les Turcs Ottomans.

GEORGE VIII a probablement régné vers 1413.

GEORGE IX régna de 1447 à 1469, soumit le Chirwan, mais eut à lutter contre son fils Bagrat révolté.

GEORGE X, roi de 1525 à 1554.

GEORGE XI, roi de 1601 à 1605, fut tour à tour le vassal du roi de Perse et du tzar Boris Godounoff.

GEORGE XII, roi en 1676, fut déposé par son suzerain, le schah de Perse, en 1688; il fut contraint de se réfugier dans ce pays, se fit musulman, fut gouverneur du Kerman, puis de Kandahar et fut assassiné par les Afghans en 1709.

GEORGE XIII, roi de 1798 à 1800, attaqué par les Lesghis et les Turcs, se mit sous la protection du tzar Paul I^{er}. Après sa mort, son fils David céda ses droits à l'empereur Alexandre et la Géorgie fut réunie à la Russie.

George de Russie. Il y a eu trois princes de ce nom en Russie :

GEORGE I^{er}, grand-duc de Kiew de 1155 à 1157, 5^e fils de Wladimir Monomaque, est considéré comme l'un des premiers fondateurs de Moscou.

GEORGE II, grand-duc de Russie, mort en 1258, eut à lutter contre la révolte de Novgorod, contre les Lithuaniens, les Finlandais, les Polovziens et surtout contre les Tatars, vainqueurs à Kalomna. Les barbares égorgèrent la population de Moscou, tuèrent à Wladimir la famille du grand duc, puis défirent l'armée russe sur les bords de la Sibe. George tomba courageusement dans la mêlée.

GEORGE III DANIELOWITCH, grand-duc de Russie, de 1519 à 1528, vassal des Tatars, parvint à gagner la faveur du khan Usbeck, et triompha, grâce à ses secours, de son oncle Michel; mais il fut assassiné par son cousin Dmitri.

George Cadoudal. V. *Cadoudal*.

George (*Kara* ou *Czerni*, *George le Noir*), libérateur de la Serbie, né vers 1765, près de Kragoujévatz, vécut d'abord près du mont Topolo, se fit soldat dans l'armée autrichienne, en 1787, puis d'un caractère sauvage, d'une grande force corporelle, rentra dans son pays, où il devint *heidouk*, bandit pillard, ennemi des Turcs. Après avoir encore servi l'Autriche, il revint à Topolo et s'enrichit par le commerce des porcs. En 1804, lorsque les janissaires, véritables maîtres du pays, voulurent égorgier les chefs serviens, Czerni George fut l'un des premiers à donner le signal de l'insurrection; sa valeur et ses succès le firent bientôt reconnaître comme chef. Le sultan Sélim approuva et soutint d'abord les Serbes; les janissaires furent massacrés. Mais les vainqueurs, encouragés par la Russie, voulurent assurer leur indépendance et Czerni George repoussa les pachas de Bosnie et de Scutari, envoyés contre lui, en 1806. Il obtint alors une première reconnaissance de l'indépendance de son pays, sous la suzeraineté de la Porte. Les Turcs n'exécutant pas les traités, il leur enleva Belgrade et Schabaz, en laissant commettre de cruelles représailles. Il resta maître presque absolu, malgré la

résistance des chefs ou *knièses*, conservant toujours la simplicité de sa vie première, sombre, terrible, emporté, mais souvent généreux. Il essaya vainement de soumettre la Bosnie, et, sans aimer les Russes, s'unit à eux contre les Turcs, en 1809. Mais à la paix de Bucharest, en 1812, les Serbes furent abandonnés par leurs alliés. Czerni George ne sut pas se préparer à la lutte imminente contre le sultan, et en 1813, saisi d'un découragement inexplicable à l'approche des Turcs, il s'enfuit avec ses trésors sur le territoire autrichien. Retiré à Chotzim en Bessarabie, il songea à reprendre son ancien pouvoir, au moment où les hétaires grecs formaient un vaste complot contre Sélim. Mais Milosch Obrenowitch s'était alors placé à la tête des Serbes; jugeant la lutte inopportune ou craignant un rival redoutable, il fit égorgier Czerni George pendant son sommeil, le 27 juillet 1817. Sa tête fut exposée à Constantinople, à la porte du sérail. Le nom du libérateur est resté cher aux populations serviennes, et son fils, Alexandre George-witch, a été nommé prince de Serbie en 1844.

George de Cappadoce, hérétique et patriarche intrus d'Alexandrie, fils d'un foulon, parasite, fournisseur fripon, vil complaisant des eunuques, d'après les invectives des catholiques, devint receveur des impôts et fut nommé patriarche d'Alexandrie par les Ariens et leur protecteur Constance, en 354. Soutenu par Artemius, général des troupes d'Egypte, il persécuta les catholiques et les païens, en même temps qu'il était l'instrument de la rapacité impériale. Lorsque Julien fut sur le trône, Artemius fut arrêté et mis à mort; les païens d'Alexandrie se jetèrent sur George, déchirèrent son cadavre et le brûlèrent, en 361.

George le Syncelle (clerc qui habitait la même cellule que le patriarche), chroniqueur byzantin de la fin du vi^e s., a composé une *Chronographie* ou *Chronique*, depuis Adam jusqu'à Dioclétien. Il voulait la continuer jusqu'en 800; il en fut empêché par la mort. Elle a été publiée en 1829, dans la *Collection* de Bonn, par G. Dindorf.

George Pisidès ou *le Pisidien*, poète et chroniqueur byzantin, vivait dans la première moitié du vii^e s. On lui donne les titres de diacre, de gardien des vases sacrés, d'archiviste, de référendaire. Il a écrit plusieurs poèmes : *Sur l'expédition d'Héraclius contre les Perses*, en trois livres et en trimètres iambiques; sur la *Guerre des Avars*; sur la *Résurrection de Jésus-Christ*; l'*Héraclide*, consacrée aux exploits d'Héraclius; l'*Hexameron* ou poème sur les six jours de la création; des poèmes sur la *Vanité de la Vie*, contre *l'impie Sévère d'Antioche*, etc. La versification est correcte et élégante; il fut admiré par les Byzantins. Ces ouvrages ont été surtout publiés avec une traduction latine par Jos.-Maria Foggini, dans la *Nova Appendix corporis Historiæ Byzantinæ*, Rome, 1777, in-fol.

George de Trébizonde, philologue et traducteur byzantin, né dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, 1596-1485 ou 1486, vint à Venise en 1428 et remplaça François Philèphe dans la chaire de langue grecque. A Rome, il fut bien traité par les papes Eugène IV et Nicolas V, et fut tout à la fois professeur et traducteur. Il eut de violentes querelles avec les érudits contemporains, avec Valla et Le Pogge surtout; on lui reprocha sa négligence dans ses traductions, son amour du gain et son mauvais caractère. A Naples, il reçut une pension d'Alfonse V; il put revenir à Rome, qu'il avait été forcé de quitter, et, dans sa vieillesse, perdit complètement la mémoire et tomba en enfance. Il a laissé beaucoup d'écrits en grec et en latin; son livre intitulé *Dialectica* eut douze éditions de 1509 à 1536; sa *Comparaison de Platon et d'Aristote*, pleine d'absurdes invectives contre Platon, excita une violente polémique littéraire. Ses traductions d'Eusèbe, de plusieurs ouvrages de saint Jean Chrysostome, de saint Cyrille, d'Aristote, etc. sont peu estimées; celle de Ptolémée, *Almagesti Ptolemæi libri XIII*, malgré ses fautes, est la seule traduction complète de cet ouvrage.

Georges Weymer (M^{lle} MARGUERITE), actrice, née probablement à Amiens vers 1786 ou 87, morte en 1867, fille d'un chef d'orchestre, fut élevée par ses parents pour l'art dramatique, attira l'attention de M^{lle} Raucourt, qui la fit venir à Paris, où elle reçut les leçons du Conservatoire et fut protégée par la reine Hortense. Elle débuta le 29 novembre 1802, dans le rôle de Clytemnestre, obtint de grands succès, surtout à cause de sa beauté majestueuse, et partagea le premier rang avec M^{lle} Duchesnois, sans avoir son talent. De 1808 à 1813, elle parcourut l'Europe; en 1816, elle fut exclue de la

Comédie-Française, se fit applaudir en province et à l'Odéon; et, après 1830, fut l'une des interprètes les plus célèbres du drame moderne à la Porte-Saint-Martin.

George, lac de l'Etat de New-York (Etats-Unis), long de 56 kil., large de 1 à 4, se déverse dans le lac Champlain par un canal obstrué de chutes et de rapides. Il est parsemé d'îlots.

George, fort d'Ecosse, dans le comté et à 12 kil. N. E. d'Inverness (Ecosse), sur le golfe de Murray. Il protège l'entrée d'Inverness et peut contenir 6,000 hommes.

George (Ile du roi). V. GÉORGIE MÉRIDIONALE.

George (Terre du roi), partie de la côte méridionale de l'Australie, entre la terre de Nuyts et celle de Leuwin.

George (Canal Saint-), détroit entre le pays de Galles à l'E. et l'Irlande à l'O., fait communiquer l'Océan Atlantique à la mer d'Irlande; il a 150 kil. de longueur sur une largeur de 52 à 80. La navigation est dangereuse. Il tire son nom de Saint-George, paroisse du comté de Gloucester, près de Bristol.

George (Saint-), l'une des plus grandes îles de l'archipel des Bermudes, entourée de rochers dangereux, a pour ch.-l. *Saint-George*, beau port sur la côte S., défendu par plusieurs forts, résidence du gouvernement; 5,000 hab.

George (Saint-), île du golfe de Honduras, en face de l'emb. de la Balise; occupée par les Anglais.

George (Saint-), l'une des îles Açores, à l'O. de Terceira, longue de 56 kil., large de 8 kil. Sol fertile, excellents pâturages. Le chef-lieu est *Villa-de-Velas*; 15,000 hab.

Georges-Buttavent (Saint-), bourg du canton et de l'arrond. de Mayenne (Mayenne). Filatures de coton; 2,500 hab.

Georges-d'Espérance (Saint-), bourg du cant. d'Heyrieu, arrond. de Vienne (Isère). Moulinage de soie, vins; 2,250 hab.

Georges-de-Montaigu (Saint-), bourg du cant. de Montaigu, de l'arrond. de Napoléon-Vendée (Vendée). Grains, bétail, vins; 2,500 hab.

Georges-d'Oléron (Saint-), bourg de l'arr. de Mareuil (Charente-Inférieure). Sels, eaux-de-vie, vinaigre; 4,800 hab.

Georges-de-Reneins (Saint-), bourg de l'arr. et à 8 kil. de Villefranche (Rhône). Toiles de coton, Pèlerinage. Combat entre Augereau et les Autrichiens; 5,000 hab.

Georges-du-Vivier (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 16 kil. S. E. de Pont-Audemer (Eure); 1,088 habitants.

Georges-en-Couzain (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 2 kil. N. O. de Montbrison (Loire), sur le Lignon; 1,149 hab.

Georges-les-Baillargeaux (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. E. de Poitiers (Vienne); 1,540 hab.

Georges-sur-Cher (Saint-), bourg du cant. de Montrichard, arr. de Blois (Loir-et-Cher). Vins; 2,500 hab. tant.

Georges-sur-Loire (Saint-), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 18 kil. S. E. d'Angers (Maine-et-Loire). Toiles de lin, cire; chapeaux; commerce de céréales; 2,698 habitants.

Georges (Saint-), bourg de la prov. de Liège (Belgique), à 15 kil. N. E. de Huy Agriculture, exploitation de mines et usines; 5,600 hab.

Georgel (JEAN FRANÇOIS), ecclésiastique et diplomate, né à Bruyères (Lorraine), 1751-1811, jésuite, professa dans plusieurs collèges et se fit connaître à Strasbourg du prince Louis de Rohan, coadjuteur de l'évêque, et depuis cardinal. Il le suivit, comme secrétaire d'ambassade, à Vienne; plus tard, fut son vicaire général à Strasbourg dans la scandaleuse affaire du collier, 1785, Georgel écrivit avec zèle et talent la défense de son bienfaiteur, qui cubia ses services. En 1793, il se retira à Fribourg en Brisgau, rentra en France, 1799, refusa un évêché et se contenta du vicariat général des Vosges. Il écrivit alors ses *Mémoires*, qui ont été publiés par l'un de ses neveux, de 1817 à 1820, 6 vol. in-8°, et qui renferment de curieux détails sur l'histoire de 1769 à 1810.

Georget (JEAN), peintre et acteur, né à Paris, 1760-1825, est surtout connu comme peintre de porcelaine. Il a fait une belle copie du tableau de Gros, qui représente *François 1^{er} et Charles-Quint visitant la basilique*

de Saint-Denis, et une imitation plus belle encore de la *Femme hydropique* de Gérard Dow.

Georget (JEAN-ÉTIENNE), médecin, né à Vernou, près de Tours, 1795-1828, a été membre de l'Académie de médecine et a laissé des ouvrages remarquables sur l'aliénation mentale: *De la Folie*, 1820; *Physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau*, 1821, 2 v. in-8°; *Des maladies mentales considérées dans leurs rapports avec la législation civile*, 1827, in-8°. Il a donné d'intéressants articles au *Dictionnaire de Médecine*.

Georgetown, v. du district de Columbia (Etats-Unis), sur le Potomac, à 4 kil. N. O. de Washington, dont elle n'est séparée que par le Rock-Creek. Université catholique; jardin botanique. Commerce de poissons secs; 10,000 hab.

Georgetown, port de la Caroline du Sud (Etats-Unis), près de la baie de Winyaw, à 100 kil. N. E. de Charleston. Commerce assez actif avant la dernière guerre; 4,000 hab.

Georgetown ou Saint-George, port fortifié sur la côte O. de l'île de Grenade (Antilles); résidence du gouverneur; 10,000 hab.

Georgetown ou Stabroek, capit. de la Guyane anglaise, près de la Demerara. Evêchés catholique et anglican. Exportation de denrées coloniales; 20,000 h.

Georgetown, capit. de l'île du Prince de Galles, près de la presqu'île de Malacca (Inde anglaise), par 5° 25' lat. N. et 97° 59' long. E. Elle est très-fortifiée; le port franc fait un grand commerce. Résidence du gouvernement; 29,000 hab.

Georgetown, port sur la côte N. de l'île de Van-Diemen (Mélanésie), à l'embouchure du Tamar, qui y forme l'excellent port Dalrymple, sur le détroit de Bass; 6,000 hab.

Georgetown, ch.-l. du district de ce nom (Colonie du Cap), à 550 kil. E. du Cap, près de l'Océan Indien.

Géorgie (en russe *Grougia*, en persan *Gurdjistan*), pays de la Transcaucasie russe, qui correspond à la Colchide, à l'Ibérie, à une partie de l'Albanie des anciens, et qui forme de nos jours les gouvernements de Tiflis et de Koutaïs. La Géorgie, située entre le Caucase au N., le Daghestan à l'E., l'Arménie au S., la mer Noire à l'O., est arrosée par le Kour, le Rioni, l'Alazani, etc.; la Géorgie proprement dite est divisée en 5 parties: la *Kartalinie*, à l'O. de Tiflis; la *Somkhétie*, au S. O., la *Kakhétie* à l'E.; c'est un pays riche en céréales, tabac, coton, garance, soie, vins, miel; de beaux pâturages nourrissent beaucoup de bétail; les ramifications du Caucase sont couvertes de forêts et renferment du cuivre, du fer en abondance, du marbre, etc. Les Géorgiens appartiennent à la race caucasienne et sont encore renommés pour leur beauté; ils sont de l'église grecque arménienne. Tiflis surtout fait un commerce de transit considérable. Malgré leurs prétentions à une haute antiquité historique, ils commencèrent seulement à être connus au temps d'Alexandre. Un descendant de leurs anciens rois, Pharnavaz, délivra son pays; l'un de ses successeurs, Artocès, allié de Mithridate, fut vaincu par Pompée et se soumit aux Romains. 65 ans av. J. C. La Géorgie fut gouvernée par des princes de la race des Arsacides (71 ans av. J. C. — 242 après J. C.), puis par des Sassanides. Le christianisme s'introduisit alors dans le pays; les empereurs grecs soutinrent les Géorgiens contre les Perses; mais Cosroes Nouschirvan leur imposa un roi; ils furent soumis aux Pagratides d'Arménie, résistèrent longtemps aux Arabes, mais subirent le joug au 7^{me} siècle. Les princes Pagratides furent forcés de reconnaître la loi des conquérants qui se succédèrent en Asie dans les siècles suivants, des Déilémites du Ghilan, des Bouides, des Turcs Seldjoucides, plus tard des fils de Gengis-Khan et de Tamerlan. Au 15^{me} siècle, le roi Alexandre 1^{er} (1407-1442), partagea ses Etats entre ses trois fils; il y eut trois royaumes rivaux, Karthli, Kakheth et Gourie, dont les divisions ruinèrent la Géorgie. Elle fut dès lors disputée par les Perses et par les Turcs Ottomans, qui se la partagèrent plus d'une fois. C'est alors que les Géorgiens songèrent à se placer sous le patronage des Russes, qui étaient de leur religion. Héraclius (1760-98) se reconnut vassal de Catherine II, 1783; les Russes défendirent les Géorgiens contre les Persans en 1797, et le fils d'Héraclius, George XIII, céda ses Etats à la Russie, 1799; son fils David les gouverna jusqu'en 1802; la Géorgie fut alors réunie à l'empire russe. Les autres parties de l'ancienne Géorgie ont été annexées, la Mingrétie en 1805, l'Imé-réthie en 1804, la Gourie en 1858, le territoire

d'Akhaltzikh en 1828. Toute la Géorgie appartient maintenant aux Russes.

Géorgie, l'un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, a pour bornes : au N. le Tennessee et la Caroline du Sud; à l'E. l'Atlantique; au S. la Floride; à l'O. l'Alabama. La superficie est de 150 214 kil. carrés la pop. était en 1870 de 1,495,338 hab., dont 640,915 blancs et 554,382 noirs. Le sol comprend 3 régions : à l'E., on trouve des landes marécageuses ou sablonneuses, avec de grandes forêts de pins; au centre, la région des collines est très-fertile en riz, blé, indigo, coton (dit *longue soie*); à l'O., la région des montagnes fournit de beaux bois de charpente. Il y a des carrières de marbre statuaire blanc, et on exploite des mines d'or. Le climat est chaud, mais sain. Le pays est traversé par de nombreux chemins de fer. Il est arrosé par la Savannah, l'Apalachicola et l'Altamaha. Le ch.-l. est *Milledgeville*; les v. pr. sont : Savannah, Augusta, Atlanta, Columbus, Macon, Brunswick, Athènes, etc. — Une compagnie anglaise y fonda, en 1733, quelques établissements qu'elle céda à la couronne en 1752, et le territoire reçut son nom de George III en 1772. La Géorgie adopta la constitution des Etats-Unis en 1788. Les derniers indigènes, Creeks et Cherokees, ont été expulsés en 1835. C'est l'un des Etats qui se séparèrent de l'Union en 1861.

Géorgie (Nouvelle-), nom donné à une partie de la côte O. de l'Amérique septentrionale, du 46° au 52° lat. N. Le rivage est parsemé de collines, de prairies, de petits bois; vers l'E. s'élèvent des montagnes couvertes de neige. On y trouve beaucoup de roches, quartz, agates, etc.; du fer, des mines de houille. Il y a un grand nombre d'animaux à fourrure et une grande variété d'oiseaux de mer. Depuis 1846, le Sud, du 46° au 49°, fait partie du territoire de Washington (Etats-Unis); le Nord, du 49° au 52°, est réuni à la Colombie anglaise.

Géorgie (Nouvelle-). V. Iles SALOMON.

Géorgie méridionale, ou *Ile du Roi George*, dans l'Océan Austral, à l'O. de la Terre de Feu. Découverte par le français La Roche, 1675, elle est couverte de glaces; on y trouve beaucoup de phoques.

Géorgie septentrionale, archipel de la mer Polaire, par 75° lat. N. et de 97° à 117° long. O.; on y trouve les îles Melville, Sabine, Bathurst, Cornwallis, Byam-Martin. On les nomme encore *Archipel Parry*.

Géorgie (Canal de), large bras de mer entre l'île Quadra-et-Vancouver et la côte O. de l'Amérique septentrionale.

Géorgievsk, v. du gouv. et à 150 kil. S. E. de Stavropol (Russie), sur la petite Kouma, dans une forte position sur une hauteur escarpée, entourée d'ouvrages considérables, a été construite en 1774, a été le siège du gouvernement de la prov. de Caucasic, transporté depuis à Stavropol. Elle est surtout peuplée de cosaques; 4,000 hab.

Gépides, l'une des trois divisions de la famille germanique des Goths, reçurent leur nom qui signifie *traînard*, parce qu'ils étaient restés vers les sources de la Vistule et près des Karpathes, lorsque les autres Goths s'avancèrent plus au sud. De 240 à 246, ils refoulèrent les Burgundes vers le Rhin ou vers la mer Baltique. Sous Claude II, vers 269, ils firent leur première incursion sur le territoire romain. Soumis aux Huns, ils secouèrent le joug, à la mort d'Attila, 453; ils s'établirent alors entre la Theiss et la Témès. C'est là qu'ils furent attaqués et exterminés, de 548 à 561, par les Lombards unis aux Avars. Leur dernier roi, Cunimond, fut tué par Alboin, qui épousa sa fille Rosamonde.

Géra, capit. de la principauté de Reuss-Schleiz (Allemagne), sur l'Ister, par 50° 55' lat. N. et 9° 45' long. E., à 60 kil. S. E. de Leipzig. Siège du gouvernement; elle est riche, possède des fabriques de cotonnades, d'étoffes de laine, de chapeaux, de porcelaine et des tanneries; 16,400 hab.

Gerace (anc. *Laeres*), v. de la Calabre-Ultérieure 1^{re} (Italie), à 54 kil. N. E. de Reggio. Evêché. Eaux minérales sulfureuses; 8,000 hab.

Gérando (JOSEPH-MARIE, baron DE), homme d'Etat, philosophe et juriconsulte, né à Lyon, 1772-1842, d'une famille originaire d'Italie, élève des oratoriens, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque les troubles de la révolution l'en détournèrent. L'un des défenseurs de Lyon, en 1795, il fut pris et fut sauvé de la mort par un officier républicain, puis par l'énergique dévouement d'un membre d'une commission militaire chargée de le juger. Il entra dans l'armée, mais fut reconnu à Lyon, dénoncé, forcé de fuir. En Savoie, il retrouva son ami, Camille Jordan; à Naples, il travailla chez un ban-

quier. Il put bientôt rentrer en France, sauva Camille Jordan, proscrit au 18 fructidor, puis redevint soldat. Il faisait partie du 6^e régiment de chasseurs à cheval, lorsqu'il remporta le prix proposé par l'Institut sur cette question : *Déterminer quelle est l'influence des signes sur la valeur des idées*, 1799. Après le 18 brumaire, Lucien Bonaparte lui ouvrit la carrière administrative; il était associé de l'Institut, quand il publia successivement : *Des signes et de l'art de penser*, *Génération des connaissances humaines*, et *l'Histoire des systèmes philosophiques*, qui le firent entrer, en 1804, à l'Académie des inscriptions. Secrétaire général du ministre Champagny, il sut gagner l'estime de Napoléon, qui le nomma maître des requêtes. Il eut des missions importantes à Florence, à Rome, où il rendit les plus grands services, devint conseiller d'Etat, 1811, malgré la franchise de ses rapports et de ses paroles à l'Empereur, et fut nommé baron, avec 25,000 livres de rente. Intendant de la haute Catalogne, en 1812, commissaire impérial dans les départements de l'Est, en 1815, il reprit sa place au Conseil d'Etat sous la Restauration. A son instigation, une chaire de droit public et administratif fut créée dans les facultés de droit; il fut nommé à celle de Paris, 1819; mais dut s'interrompre, de 1822 à 1829, à cause du libéralisme modéré de ses opinions. En 1832, il fit partie de l'Académie des sciences morales et politiques; en 1837, il devint pair de France. Sa vie a été, avant tout, bienfaisante; il a laissé une belle réputation de philanthropie intelligente. Administrateur des Quinze-Vingts, de l'institution des Sourds et muets, membre des conseils de presque toutes les écoles de presque toutes les sociétés de bienfaisance, il a contribué à propager l'enseignement mutuel, il a fondé la société d'encouragement pour l'industrie nationale. Outre les ouvrages cités plus haut, il a laissé : *Lectures populaires*, 1819; *Programme d'un cours de droit public positif et administratif*, 1820; *De la procédure administrative*, 1822; *Du perfectionnement moral ou de l'éducation de soi-même*, 2 vol. in-8°; *Le visiteur du pauvre*; *De l'éducation des sourds-muets de naissance*, 1827, 2 vol. in-8°; *Institutes du droit administratif français*, 4 vol. in-8°; *Cours normal des institutions judiciaires ou des directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires*; *De la Bienfaisance publique*, 1839, 4 vol. in-8°; des mémoires, des éloges, des notices nombreuses dans un grand nombre de revues ou de journaux littéraires. V. Mignet, *Notice historique*, lue à l'Académie des sciences morales, 1854.

Gérard (Saint), évêque de Toul, 963-994, protecteur des écoles, est honoré le 25 avril.

Gérard, comte d'Alsace, descendant de Gontran le riche, tige de la maison d'Autriche, fut créé duc héréditaire de Lorraine dans la diète de Worms, 1048. Il fut la souche des ducs de Lorraine qui, au xviii^e s., montèrent avec François, époux de Marie-Thérèse, sur le trône d'Autriche.

Gérard, fondateur de l'ordre des Hospitaliers, né vers 1040, mort vers 1124, était d'Amalfi, de Martigues en Provence ou d'Avesnes en Hainaut. A Jérusalem, il entra dans un couvent fondé vers 1050 par quelques marchands d'Amalfi pour le service des saints lieux et le soulagement des pèlerins. Il en devint supérieur, sous les titres de *gardien* et de *prévôt*. L'ordre fit de grands progrès après la première croisade, et, en 1115, fut confirmé par le pape Pascal II; il prit alors le nom d'*ordre des frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*.

Gérard de Crémone, né sur le territoire de Crémone, 1114-1187, alla étudier à Tolède sous des maîtres arabes, et traduisit en latin beaucoup d'ouvrages sur la médecine, les mathématiques et l'astronomie, parmi lesquels on remarque les livres d'Avicenne et l'*Almageste* de Ptolémée.

Gérard de Sabbionetta ou *Sablonetta*, près de Crémone, a été souvent confondu avec le précédent, dont il fut peut-être le fils. Né près de Crémone, il vécut au xiii^e s. On connaît fort mal l'histoire de sa vie. On lui a attribué un grand nombre des traductions qui sont du précédent. Son livre, *Theorica Planetarum*, imprimé à Ferrare, 1472, a été souvent publié; le *Geomantia astronomica libellus* a eu le même succès. Il a traduit le traité de médecine ou *Canon* d'Avicenne, des traités de Rhazis et de plusieurs médecins arabes.

Gérard Groot. V. GROOT.

Gérard (BALTHAZAR), assassin de Guillaume d'Orange, né à Vuillafans (Franche-Comté), 1558-1584; lorsque Philippe II eut publié son manifeste sanglant contre le

stathouder, il résolut de tuer celui que le roi d'Espagne avait condamné. Fanatique, sombre et sans scrupules, il communiqua, dit-on, son projet à plusieurs ecclésiastiques et à un conseiller du duc de Parme, qui ne le détournèrent pas du crime. Sous le nom de François Guion, fils prétendu d'un martyr protestant, il s'introduisit à Delft, auprès du prince, en reçut quelque argent, s'en servit pour acheter des pistolets, attendit Guillaume sur l'escalier de son hôtel, et le frappa mortellement. Il subit les plus cruelles tortures sans faire entendre une seule plainte. Philippe II anoblit sa famille. Beaucoup de théologiens le comblèrent d'éloges, et l'on écrivit plusieurs livres odieux pour célébrer le glorieux martyr de l'assassin.

Gérard (LOUIS-PHILIPPE, abbé), littérateur, né à Paris, 1757-1815, après une jeunesse fort orageuse, se fit prêtre et fut chanoine de Saint-Louis-du-Louvre. Il a raconté sa vie, sous forme épistolaire, dans un roman intitulé : *Le comte de Valmont ou les Egarements de la raison*, qui, depuis 1774, eut de très-nombreuses éditions. Ses autres ouvrages, d'un style correct et naturel, d'une morale pure, sont beaucoup moins connus : *Théorie du bonheur*, 1801; *Les leçons de l'histoire*, 1787-1806; *l'Esprit du christianisme*, 1801; *Essai sur les vrais principes*, 3 vol. in-8°; *Etude de la langue française, de la rhétorique et de la philosophie*, 3 vol. in-8°; *Leçons de la nature*, 4 vol. in-12; *De l'éducation des filles*, etc.

Gérard (ALEXANDRE), littérateur écossais, né à Garioch (comté d'Aberdeen), 1728-1795, entra dans les ordres, fut prédicateur, professeur de philosophie à Aberdeen, et a écrit plusieurs ouvrages estimés : *Essai sur le goût*, traduit par Eidous, 1766; *Essai sur le génie*, *Sermons*, *les Devoirs du pasteur*, etc.

Gérard (MICHEL), homme politique, né à Saint-Martin de Rennes, 1757-1815, était cultivateur aisé, lorsqu'il fut nommé membre de l'Assemblée nationale en 1789. Il y fut bientôt connu sous le nom de *père Gérard*, par son costume de paysan breton, par la droiture et la finesse de son bon sens. En 1791, il revint à Tuel vivre paisiblement. Collot d'Herbois fit paraître, sous le nom d'*Almanach du père Gérard*, une ingénieuse et populaire publication qui fut couronnée par le club des Jacobins.

Gérard (Le baron FRANÇOIS-PASCAL-SIMON), peintre, né à Rome, 1770-1837, d'un père qui fut intendant du bailli de Suffren, du cardinal de Bernis, de M. de Breteuil, fut élève de Pajou, de Brenet, de David, et, en 1789, eut le second prix de Rome. La mort de son père l'empêcha de terminer les épreuves du concours de 1790. En 1792, il obtint un logement et un atelier au Louvre. Pour échapper à la réquisition militaire, il se laissa nommer par David juré du tribunal révolutionnaire; pour échapper à ce sanglant office, il se fit passer pour infirme, forcé de se servir de béquilles. En 1795, son tableau de *Bélisaire* fut admiré à l'exposition. Dès lors, sans être un artiste de génie, Gérard se montra peintre habile, ingénieux et très-recherché; il varia plusieurs fois de manière, mais conserva quarante ans sa réputation sous les différents régimes. Parmi ses compositions historiques on remarque : *L'Amour et Psyché*; *la Bataille d'Austerlitz*, 1810; *Ossian, Homère*, 1814; *l'Entrée de Henri IV à Paris*, tableau commandé par Louis XVIII, 1817; *Corinne au cap Misène*, 1819; *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*, 1824; *Daphnis et Chloé*, 1825; *Hylas et les Nymphes*, 1826; *le Tombeau de Sainte-Hélène*; *Thétis portant les armes divines de son fils*, 1827; *le Sacre de Charles X*, 1829; *la Peste de Marseille*; *Le duc d'Orléans acceptant la lieutenance générale*; *La patrie en danger*; les quatre figures colossales des galeries de Versailles, les quatre pendentifs du Panthéon, etc. Artiste laborieux et facile, il a composé 87 portraits en pied et plus de 200 portraits des personnages les plus illustres du commencement du siècle. Baron en 1819, il fut membre de l'Académie des beaux-arts, et professeur de l'École des beaux-arts.

Gérard (ÉTIENNE-AURICE, comte), maréchal de France né à Damvilliers (Lorraine), le 4 avril 1773, mort le 17 avril 1852. Engagé volontaire en 1791, aide de camp de Bernadotte qu'il servit bien et qui le protégea, il était colonel en 1800. Il redevint aide de camp de Bernadotte, nommé maréchal, et sa brillante conduite à Austerlitz lui valut le grade de général de brigade, 1806. Il se distingua à Halle, à Iéna, à Erfurt et à Wagram; l'empereur le nomma baron. Il servit glorieusement en Espagne, 1810-1811, en Russie, où sa valeur à

Smolensk, à Valoutina, à la Moskowa, le fit nommer général de division; il contribua à sauver l'arrière-garde dans la désastreuse retraite. Dans la campagne de Saxe, il mérita, par de nouveaux services, le titre de comte de l'Empire; dans la campagne de France, il s'éleva au rang des plus braves et des plus habiles capitaines de l'époque. Louis XVIII sut apprécier son mérite; il était inspecteur général de la 5^e division militaire au retour de l'île d'Elbe. Napoléon lui confia le commandement de l'armée de la Moselle, qui devint le 4^e corps de l'armée du Nord et le nomma pair de France. Il se distingua dans la campagne de Waterloo, fut l'un des généraux qui traitèrent, au nom de l'armée, avec les alliés et le nouveau gouvernement; puis, après le licenciement de l'armée de la Loire, se rendit à Bruxelles où il épousa M^{lle} de Valence. Il ne rentra en France qu'en 1817, et siégea parmi les députés de l'opposition de 1822 à 1830. Il fut l'un de ceux qui se dévouèrent le plus franchement à la révolution de Juillet, prit le commandement des troupes, fut ministre de la guerre sous Louis-Philippe, le 11 août, et maréchal le 17 avril 1831. Il commanda les deux expéditions de Belgique en 1831 et en 1832, et fit le siège d'Anvers. Membre de la chambre des Pairs, le 11 octobre 1832, il fut de nouveau ministre de la guerre et président du conseil en 1834. L'année suivante, il succéda à Mortier comme grand-chancelier de la Légion d'honneur, et fut de 1838 à 1842 commandant des gardes nationales de la Seine.

Gérard de Nerval (GÉRARD Labrunie, plus connu sous le nom de), littérateur, né à Paris, 1808-1855, fils d'un officier de l'Empire, débuta, sous la Restauration, par des élégies nationales et par une traduction de *Faust*, moitié en vers, moitié en prose, que Goethe admirait. Enrôlé dans l'école romantique, il fit jouer à l'Odéon la comédie de *Tartufe chez Molière*. Il revint ensuite à ses traductions de morceaux allemands, publia des contes, rédigea le feuilleton des théâtres dans le journal *La Presse*, dissipa son patrimoine en entassant toutes sortes de curiosités dans ses mansardes, et mena une vie bizarre et errante. Il voyagea plusieurs années en Europe et même en Orient, publiant dans plusieurs revues, des récits piquants de ses excursions fantastiques. Atteint d'un mal étrange dès 1844, frappé d'attaques d'aliénation mentale, qui ne l'empêchaient ni de se souvenir, ni de raisonner, et qu'il a racontées avec verve, il finit par se pendre aux grilles d'un égout de la rue de la Vieille-Lanterne. Il a beaucoup écrit, et souvent avec délicatesse et originalité. Parmi ses œuvres dramatiques, citons : *Piquillo*, opéra comique; *l'Alchimiste*, drame en vers; *Leo Burckart*, drame en 5 actes; les *Monténégrins*, opéra comique; le *Chariot d'Enfant*, drame en vers, en 5 actes; *l'Imagier de Harlem*, drame en 5 actes; *Misanthropie et Repentir*; parmi ses romans, nouvelles, etc. : *Les Nuits du Ramadan*, les *Faux-Saulniers*, *Lorély*, *souvenirs d'Allemagne*, les *Illuminés ou les Précurseurs du socialisme*, *Petits châteaux de Bohême*, les *Filles du Feu*, la *Bohême galante*, le *Marquis de Fayolles*, *Voyage en Orient*, etc. Il a fourni des articles à un très-grand nombre de journaux.

Gérardmer ou **Géromé**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. S. de Saint-Dié (Vosges), à la source de la Vologne, près du beau lac de Gérardmer, qui a 116 hectares et 35 m. de profondeur moyenne. Fabrique d'objets en bois, de toiles et de fromages de *Géromé*; il y a 6,225 hab. dans le bourg et les hameaux qui en dépendent.

Gérare, anc. v. des Philistins, à l'E. de Gaza, résidence d'Abimélech.

Gérasa (auj. *Djérach*), v. de la demi-tribu orientale de Manassé, au S. de Damas, dans la Décapole de Palestine.

Géraud (SAINT), né à Aurillac, vers 855, mort en 909, d'une famille puissante, possédait de grands biens allodiaux au S. de la Haute-Auvergne, et refusa de se soumettre au duc d'Aquitaine. Livré à l'étude des livres saints, il aurait voulu se faire moine. Il fonda, en 894, un couvent célèbre à Aurillac, fit, dit-on, sept pèlerinages à Rome, affranchit les serfs de ses domaines et donna à Aurillac ses premières immunités.

Géraud (PIERRE-HERCULE-JOSEPH-FRANÇOIS), archéologue, né au Caylar, près de Lodève, 1812-1844, après avoir fait quelques chansons, fut premier clerc chez un avoué de Paris, devint secrétaire de Bureau de La Malle, se livra aux travaux de l'érudition, entra à l'École des Chartes en 1837, puis se fit bientôt connaître par sa science du moyen âge. On lui doit : *Paris sous Philippe*

le Bel, dans la *Collection des documents inédits de l'histoire de France; Essai sur les livres de l'antiquité, particulièrement chez les Romains; Chronique latine de Guillaume de Nangis*, publiée par la Société de l'histoire de France. Il a pris une part active à la fondation de la bibliothèque de l'École des chartes.

Gerber (ERNEST-LOUIS), organiste et musicographe, né à Sondershausen (Allemagne), 1746-1819, fils d'un habile organiste, *Henri-Nicolas*, fut un artiste distingué et est surtout connu par son *Lexique historique et biographique des musiciens*, qui parut à Leipzig, 1790-1792, et qu'il compléta dans un second ouvrage plus développé, publié de 1810 à 1814, en 4 vol. in-8°.

Gerberge, née vers 750, épousa Carloman, roi d'Austrasie, second fils de Pepin le Bref, l'excita peut-être contre Charlemagne, vit ses fils dépouillés par leur oncle, à la mort de son mari, et se réfugia chez le duc de Bavière, puis auprès de Didier, roi des Lombards, qui voulut forcer le pape Adrien à couronner les fils de Gerberge. Elle fut prise avec eux à Vérone, 773, et dès lors disparaît de l'histoire.

Gerberge, fille de Henri I^{er}, roi de Germanie, née vers 913, épousa d'abord Giselbert, duc de Lorraine, puis, après la mort de son mari, 940, Louis IV, roi de France. Elle montra beaucoup d'activité pour délivrer Louis, prisonnier des Normands; avec l'appui de ses frères Otton le Grand et Bruno, archevêque de Cologne, elle protégea les intérêts de son fils, Lothaire. Sa sœur Hedwige avait épousé le duc de France, Hugues le Grand. Elle mourut vers 969 ou 970.

Gerberon (dom GABRIEL), théologien, né à Saint-Calais (Sarthe), 1628-1711, religieux bénédictin, de bonne heure connu et estimé, se déclara pour les opinions de Jansenius, fut désavoué et persécuté par ses supérieurs, dénoncé au pouvoir temporel, à cause de sa polémique dure et véhémence, forcé de fuir en Hollande, en Belgique, enfin arrêté par le grand vicaire de l'archevêque de Malines et livré au gouvernement français qui le retint prisonnier à Vincennes de 1706 à 1710. Ses ouvrages de polémique dirigés surtout contre les Jésuites sont très-nombreux : *La règle des mœurs contre les fausses maximes de la morale corrompue*, 1688, fit beaucoup de bruit. Il a publié les *Oeuvres de saint Anselme*, Paris, in-fol., et les *Oeuvres de Michel Baius*, Bruxelles, in-4°.

Gerberoy, village de l'arr. et à 25 kil. N. O. de Beauvais (Oise), fut au moyen âge une forteresse importante sur une éminence qui domine la frontière de Normandie. Elle a été bien souvent assiégée, prise, dévastée; la destruction de ses remparts au xvii^e siècle a amené sa complète décadence.

Gerbert. V. SILVESTRE II.

Gerbert (Martin), baron de **Hornau**, savant prélat né à Ilorb (Wurtemberg), 1720-1793, fut abbé de Saint-Blaise dans la forêt Noire, et est surtout connu par ses recherches sur l'histoire de la musique et sur la liturgie. Il publia en 1774: *De cantu et musica sacra, a prima Ecclesie aetate usque ad præsens tempus*, 2 vol. in-4°; puis *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, 1784, 3 vol. in-4°.

Gerbeviller, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. de Lunéville (Meurthe). Houblon, pierres de taille, bonneterie, vins; 2,200 hab.

Gerbi ou **Zerbi**, île de la Méditerranée, au S. du golfe de Cabès, près des côtes de la Tunisie, a un sol fertile et nourrit 45,000 hab., répandus dans de nombreux villages, où ils fabriquent des draps, des châles, des toiles. C'est l'ancienne île des *Lotophages* (on n'y trouve plus de lotus), l'île de Meninx où se retira Marius proscrit. Les Espagnols s'en emparèrent en 1560, mais y furent surpris et massacrés par les Turcs, qui élevèrent avec leurs têtes une pyramide de 40 mètres de hauteur.

Gerbier (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), jurisconsulte, né à Rennes, 1725-1788, fut célèbre dès son début au barreau de Paris, en 1753. On lui a reproché d'avoir plaidé devant le parlement Maupeou, et Linguet le poursuivit de sa haine. Il réussissait surtout à émouvoir ses juges. On cite ses plaidoyers pour les frères Lyoncy contre les Jésuites, pour le comte de Montboissier contre sa femme, pour le comte de Bussy contre la Compagnie des Indes. Il était moins remarquable comme écrivain. Ses plaidoiries, recueillies par Héroult de Séchelles, sont à la bibliothèque des avocats.

Gerbier-des-Jones, l'un des sommets des monts du Vivarais (Ardèche), a 1,562 m.; la Loire en descend.

Gerbillon (JEAN-FRANÇOIS), missionnaire jésuite, né

à Verdun, 1654-1707, fut envoyé par Louis XIV à la cour de Siam en 1685, passa en Chine, enseigna les mathématiques à l'empereur Kang-hi, dirigea le collège français à Pékin, et put prêcher la religion chrétienne dans l'Empire. Il a publié une *Géométrie* en chinois et en tartare. Une relation abrégée de ses voyages en Tartarie (1688-1698) se trouve dans l'*Histoire générale des voyages*, t. VII et VIII.

Gerdil (HYACINTHE-SIGISMOND), théologien et cardinal, né dans le Faucigny (Savoie), 1718-1802, fils d'un notaire, entra dans l'ordre des Barnabites, et se rendit célèbre par sa science presque universelle et par ses vertus. Il fut professeur de philosophie à Turin, 1749, puis de théologie, 1754. Benoît XIV, qui le connaissait depuis longtemps, le fit nommer précepteur du prince de Piémont (plus tard Charles-Emmanuel IV). Il fut nommé cardinal en 1777, et jouit à Rome de la plus grande considération. Il était membre de beaucoup d'académies et a composé un grand nombre d'ouvrages, réunis en 20 vol. in-4°, Rome, 1806-1821; l'abbé Migne en a publié une trad. française, 10 vol. in-4°. On cite principalement : *l'Immatérialité de l'âme démontrée contre Locke*, 1747-48, 2 vol. in-4°; *Traité des combats singuliers ou des duels*, 1750; *Anti-Contrat social*, *Anti-Emile*, dont J.-J. Rousseau a loué la modération, etc.

Gerdy (PIERRE-NICOLAS), chirurgien, né à Loches (Aube), 1797-1856, membre de l'Académie de médecine, 1837, a beaucoup écrit, soutenu vigoureusement des luttes nombreuses et laissé des ouvrages estimés : *Anatomie comparée des formes du corps humain*; *Physiologie médicale didactique et critique*; *Physiologie philosophique des sensations de l'intelligence*; *Chirurgie pratique*, 4 vol. in-8°.

Gergal, v. de la prov. et à 30 kil. N. d'Almeria (Espagne); eaux minérales; 5,000 hab.

Gergovie, anc. capitale des Arvernes (Gaule), sur une hauteur qui se détache des monts Dômes, et qu'on nomme encore mont *Gergovin*, *Gergoie*, à 6 kil. S. de Clermont-Ferrand. Vercingétorix y battit les Romains, qui plus tard la détruisirent. — On a cité une autre *Gergovie* dans le pays des Boïens; c'est plutôt *Gorgobina*.

Gerhardt (CHARLES-FRÉDÉRIC), chimiste, né à Strasbourg, 1816-1856, fils d'un fabricant de produits chimiques, étudia à Carlsruhe et à Leipzig, puis à Giessen, près de Liebig, enfin à Paris. Il fut professeur à la faculté des sciences de Montpellier, de 1844 à 1848, et revint alors à Paris pour expérimenter et travailler librement. En 1855 il fut nommé professeur de chimie à la faculté des sciences de Strasbourg et membre correspondant de l'Institut. On lui doit : *Annuaire des sciences chimiques*, trad. de Berzélius; *Précis de chimie organique*, 2 vol. in-8°; *Introduction à l'étude de la chimie*; *Chimie appliquée à la physiologie animale*, et *Chimie appliquée à la physiologie végétale*, trad. de Liebig.

Géricault (JEAN-LOUIS-THÉODORE-ANDRÉ), peintre, né à Rouen, 1790-1824, fils d'un avocat, étudia sous Carle Vernet et P. Guérin, et fut célèbre dès qu'il eut exposé, en 1812, son *Guide de la garde impériale*, et, en 1814, son *Cuirassier blessé*. En 1816, il alla étudier en Italie. En 1819, son magnifique tableau, le *Radeau de la Méduse*, excita l'enthousiasme et la critique. Ce fut comme le signal de la grande lutte des *classiques* et des *romantiques*, qui se déclaraient, les uns, amis du *beau*, les autres, amis du *vrai*. Dans cette œuvre remarquable, Géricault s'est montré chaud coloriste et dessinateur vigoureux. Sa santé était déjà ruinée, lorsqu'une chute de cheval causa sa mort.

Gering (UDALRICUS), imprimeur, né à Constance, mort à Paris en 1510, fut appelé par Jean La Pierre, prieur de la Sorbonne, pour établir une première imprimerie à Paris, probablement au commencement du règne de Louis XI. Il vint avec Michel Friburger et Martin Crantz. Ils publièrent, en 1470, *Gasparini Pergamensis Epistolæ*, les *Lettres de Phalaris*, puis en 1471, *Salluste*, *Florus*, la *Rhétorique de Fichet*, les *Lettres de Bessarion*, en écriture ronde, un peu lourde. En 1474, ils obtinrent des lettres de naturalisation de Louis XI, et vinrent s'établir rue Saint-Jacques, au *Soleil d'Or*. Ils imprimèrent ensuite, avec des caractères qui se rapprochaient du gothique, surtout la *Biblia sacra*, 2 vol. in-fol., à deux colonnes et adoptèrent plus tard les caractères romains. Gering forma les premiers imprimeurs de Paris, eut d'autres associés, Maynyal, Remboldt, se montra toujours généreux et

désintéressé, enfin donna ses biens à la Sorbonne et au collège Montaigu.

Gerle (CHRISTOPHE-ANTOINE, dom), moine mystique, né en Auvergne en 1740, mort vers 1800, de l'ordre des Chartreux, fut député aux états généraux par le clergé de la sénéchaussée de Riom. Il fut l'un des premiers à se réunir au tiers état, et se distingua par son patriotisme à la fameuse séance du *Jeu de Paume*. Son rôle fut médiocre à l'Assemblée constituante. En 1793, il était lié avec une vieille fille, Catherine Théol ou Théol, sorte d'illuminée qui se disait *mière de Dieu*, et réunissait quelques adeptes, sots ou intrigants, rue Contrescarpe-Saint-Jacques. Il n'est pas prouvé que Robespierre ait été en relations avec ces visionnaires; mais ses ennemis, pour lui nuire, firent mettre en accusation, sur un rapport de Vadier, Catherine Théol, dom Gerle et trois de leurs disciples, 16 mai 1794. Ils réclamèrent vainement l'appui de Robespierre. Dom Gerle fut oublié en prison jusqu'au Directoire.

Germain (Saint), évêque d'Auxerre, né dans cette ville, 380-448, d'une famille illustre, se distingua à Rome comme avocat; et, gouverneur d'Auxerre sous Honorius, fut élu évêque par le clergé et le peuple en 418. D'une charité sans bornes, il alla deux fois en Bretagne, 429, 446, pour combattre les Pélagiens. En 447, il se rendit en Italie pour demander à Valentinien III la grâce des Armoricains révoltés; il mourut à Ravenne. On l'honore le 31 juillet.

Germain (Saint), évêque de Paris, né près d'Autun, 496-576, fut abbé du monastère de Saint-Symphorien d'Autun, prédit la mort de Théodebert I^{er} et fut nommé évêque en 555. Il dédia l'église de Saint-Vincent, qui fut depuis Saint-Germain des Prés, excommunia Charibert, 566, et protégea le peuple contre les rois Sigebert et Chilpéric. On lui attribue un *Traité sur l'ancienne liturgie gallicane*, dans le t. V du *Thesaurus Anecdotorum* de D. Martène. On l'honore le 28 mai.

Germain (DOM MICHEL), bénédictin, né à Péronne, 1645-1694, a aidé Mabillon pour les *Actes* de l'ordre de Saint-Benoît et pour la *Diplomatique*. Il a écrit l'*Hist. de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, 1675, in-4.

Germain (PIERRE), ciseleur, né à Paris, 1647-1684, élève de Le Brun, a exécuté sous Louis XIV des œuvres d'une finesse remarquable. — Son fils, *Thomas*, né à Paris, 1675-1748, étudia et travailla longtemps en Italie, fut un sculpteur et un orfèvre distingué, enfin construisit à Paris *Saint-Louis du Louvre*, qui a été démoli. C'est le plus célèbre artiste de sa famille; on a vanté souvent les chandeliers d'or qu'il fit pour le roi à Versailles.

Germain (AUGUSTE-JEAN), comte de Montfort, de la famille des précédents, né à Paris, 1786-1821, était fils d'un négociant de Paris, qui fut député aux états généraux et devint l'un des directeurs de la Banque de France. Attaché au ministère de l'intérieur, il fut nommé par Napoléon chambellan, puis comte. Il se distingua, en 1809, comme officier d'ordonnance de l'empereur, fut ministre plénipotentiaire en 1815, et se rallia aux Bourbons, le 31 mars 1814. Nommé préfet de Saône-et-Loire, puis de Seine-et-Marne, il montra de l'énergie et de l'habileté; il devint pair de France en 1819. Après la chute de M. Decazes, il se fit remarquer par ses tendances libérales.

Germain (SOPHIE), mathématicienne, née à Paris, 1776-1831, eut de bonne heure, et malgré ses parents, une vive passion pour les mathématiques; plus tard, sous le nom d'un élève de l'école polytechnique, elle entra en correspondance scientifique avec Lagrange, puis avec Gauss. Elle remporta le prix de mathématiques décerné par l'institut, en 1815, et adressa plusieurs savants mémoires à l'Académie des sciences. Elle a publié: *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*, 1821; *Mémoire sur les courbures des surfaces élastiques*, 1821; *Recherches sur la nature, les bornes et l'étendue de la question des surfaces élastiques*, 1826, etc.

Germain-Beaupré (Saint), bourg de l'arr. et à 30 kil. de Guéret (Creuse). Beau château où fut exilée M^{lle} de Montpensier.

Germain-de-Calberte (Saint), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 50 kil. S. E. de Florac (Lozère). Filature de soie. Élevé des vers à soie, des abeilles et des mérinos; 1,620 hab.

Germain-de-Tallevende (Saint), bourg du cant. de Viré (Calvados). Papeteries, céréales; 2,900 h.

Germain-du-Bel-Air (Saint), ch. l. de canton de l'arr. et à 18 kil. S. E. de Gourdon (Lot); 1,141 hab.

Germain-du-Bois (Saint), ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. E. de Louhans (Saône-et-Loire). Grains; 2,569 hab.

Germain-du-Plain (Saint), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. S. E. de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire); 1,610 hab.

Germain-du-Teil (Saint), ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. S. O. de Marvejols (Lozère); 1,259 h.

Germain-en-Cogles (Saint), bourg de l'arr. de Fougères (Ille-et-Vilaine). Céréales; 2,680 hab.

Germain en Laye (Saint), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 12 kil. N. de Versailles (Seine-et-Oise), sur une éminence de 65 m. qui domine la rive gauche de la Seine. Fabriques de crin, tanneries; commerce de bois et de grains. Caserne de cavalerie; 17,478 hab. Les rois y séjournèrent dès Louis VI; Charles V fit bâtir le château actuel en 1370; François I^{er} l'agrandit; c'est un vaste pentagone irrégulier, flanqué de 5 gros pavillons élevés par Mansard et entouré d'un fossé. Henri IV fit bâtir pour Gabrielle d'Estrées, à 400 m. de l'ancien château, le *château neuf* dont il ne reste plus qu'un pavillon. Henri II naquit à Saint-Germain; en 1562 il s'y tint une assemblée des notables d'où sortit un édit favorable aux protestants; le traité de 1570, qui termina la troisième guerre contre les protestants, y fut signé. Louis XIII y fut élevé; Louis XIV y naquit et y résida longtemps. Jacques II y séjourna de 1689 à 1701; son tombeau est dans une église de la ville. Napoléon I^{er} y établit en 1809 une école de cavalerie; on en fit ensuite une caserne, un pénitencier militaire. On le restaure maintenant, et l'on y a créé un musée d'antiquités gallo-romaines. Une magnifique terrasse, longue de près de 5 kil., terminée par Louis XIV, a une vue admirable sur la vallée de la Seine. — La forêt de Saint-Germain est l'une des plus belles de France; elle commence à la ville même, est entourée de murs et percée de belles routes. On y trouve la *Maison des Loges*, succursale de la maison de Saint-Denis pour les demoiselles de la Légion d'honneur; il s'y tient en plein air une foire célèbre au mois de septembre.

Germain-Laval (Saint), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 35 kil. de Roanne (Loire), sur l'Argent. Fabriques de toiles, filatures de coton; carrières de marbre. Ville forte au x^e s. Patrie de Papire-Masson; 2,071 hab.

Germain-Lembron (Saint), ch.-l. de cant. de l'arr. et à 11 kil. d'Issoire (Puy-de-Dôme). Fabriques de noir animal. Aux environs, sources minérales et constructions singulières, probablement du moyen âge; 2,271 hab.

Germain-les-Belles (Saint), ch.-l. de cant. de l'arrond. et à 50 kil. de Saint-Yrieix (Haute-Vienne); 2,200 hab.

Germain-l'Herm (Saint), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. d'Ambert (Puy-de-Dôme). Fabriques considérables de dentelles noires et blanches; 2,136 h.

German (Saint), paroisse du comté de Cornwall (Angleterre), à 12 kil. N. O. de Plymouth. Autrefois siège d'un évêché; ancienne cathédrale; 3,000 hab.

German (Santo), v. de Porto-Rico sur la côte O., à 110 kil. S. O. de San Juan, fondée en 1511; 5,500 h.

Germanica Caesarea (auj. *Marasch*), v. anc. de la Cilicie (Asie Mineure); patrie de Nestorius.

Germanicus (CLAUDIUS NERO), fils de Drusus (Claudius Nero) et d'Antonia la jeune, hérita du surnom et de la popularité de son père. Il était né à Rome, 16 av. J. C. Questeur à 20 ans, il fit ses premières armes en Dalmatie, combattit les Pannoniens soulevés, 5 ap. J. C., et reçut le titre d'*imperator*. Investi du pouvoir proconsulaire, il suivit Tibère, son oncle, en Germanie, 11, et fut nommé consul. On dit qu'Auguste avait songé à lui léguer l'empire et qu'il voulait l'opposer à Tibère. À l'avènement de ce dernier, 14, Germanicus comprima généreusement la révolte des légions de Germanie, qui voulurent même le nommer empereur. Puis, il conduisit les soldats repentants contre les ennemis, et dans plusieurs campagnes pénibles et glorieuses, que Tacite a si bien racontées, il combattit les Marses, les Bructères, les Tubantes, les Usipiens, les Cattes et surtout les Chérusques, soulevés par Arminius. Il parcourut victorieusement les marécages et les bois, du Rhin à l'Elbe, de l'Elbe au Weser, rendit aux restes des légions de Varus les honneurs de la sépulture, attaqua les Germains par terre et par mer, et remporta sur Arminius la grande victoire d'Idistavisus. Tibère le récompensa par de grands éloges et de grands honneurs; mais jaloux de sa gloire et craignant sa popularité, il l'empêcha de terminer

cette guerre, et l'envoya en Orient, avec des pouvoirs supérieurs, pour pacifier le pays troublé, 18. Germanicus, qui n'avait jamais cessé de cultiver les lettres avec succès, s'achemina vers l'Asie par l'Illyrie, Nicopolis, Ac'ium, Athènes, Colophon; mais il y rencontra l'imitié du nouveau gouverneur de Syrie, Pison, que Tibère avait chargé de le surveiller, tandis que Plancine, femme de Pison, à l'inspiration de la vieille Livie, devait tourmenter de ses injures la fière Agrippine, qui avait déjà donné neuf enfants à Germanicus. Ce dernier gagna tous les cœurs en Orient, mais il excita les plaintes de Tibère en allant visiter, comme archéologue, l'Égypte, où les hauts personnages ne devaient pas pénétrer sans autorisation. A son retour, il tomba malade à Antioche; tout l'empire fit des vœux pour son rétablissement, et la douleur fut universelle quand on apprit sa mort, 19 ap. J. C. On crut alors qu'il avait été empoisonné par Pison et par Plancine, à l'instigation de l'odieux Tibère, et jusqu'à nous, les causes de la mort de Germanicus sont restées enveloppées d'un certain mystère. Il laissait six enfants: trois filles, Agrippine, Drusilla et Julie; trois fils, Néron, Drusus et Caius Caligula. — Germanicus avait traduit en vers latins les *Phénomènes* d'Aratus; il nous reste des fragments de cette œuvre estimable; ils ont été souvent publiés.

Germanie, grande contrée de l'Europe ancienne, habitée par un peuple d'origine indo-européenne, que les Romains appelèrent *Germani* (de *Wehrmann* ou *heermann*, homme de guerre, peut-être du mot celtique, *gaimmon*, crieur, à la voix forte); les Germains se nommaient eux-mêmes *Teutschen* ou *Deutschen*, d'où *Teutones*, *Teutons*. La Germanie, vers l'époque d'Auguste, avait pour bornes: au N. la mer Germanique et le golfe Codanus; à l'O. le Rhin; au S. le Danube; à l'E. les limites ont toujours été très-incertaines, de l'Elbe à l'Oder et même à la Vistule, où les peuplades germaniques et slaves se sont longtemps rencontrées. Les Romains s'étaient emparés de la Germanie méridionale, qui était séparée de la première ou *Grande Germanie* par le Danube et par un mur (*Vallum Hadriani*, *Cap-Matium Palas*), qui partait d'Arriobriga au-dessus de Regim (Katisbonne) sur le Danube, pour rejoindre le Rhin vers *Confluentes* (Coblentz). Dans la Germanie romaine, il y avait les *Agri Decumates* (grand-duché de Bade), la *Rætia* ou *Ruétie*, avec la *Vindélicie*, le *Noricum* et la *Pannonie* (V. ces noms). — Il est presque impossible de déterminer les noms et la position des peuples qui habitaient la Germanie barbare; 1° parce que les Romains conquirent très-imparfaitement ces contrées; 2° parce que les peuplades se déplaçaient très-souvent; 3° parce que des noms différents ont souvent désigné les mêmes peuples, suivant les temps et suivant les écrivains. D'après Tacite, les Germains tiraient leur origine de leur dieu *Tuiscon*, né de la terre, et père de *Mann*, qui eut trois fils, *Ing*, *Irmin* et *Isk*, d'où seraient sortis les *Ingvæones*, les *Hermiones* et les *Istævones*; ces noms désignent-ils de grandes divisions géographiques, des divisions politiques ou des divisions de race et d'origine? Voici quels étaient les principaux peuples qu'on peut ranger dans ces trois groupes, au 1^{er} siècle après J. C. 1° *Ingvæones*, du Rhin à la mer des Suèves ou sinus Codanus, le long du littoral: Frisii, Chauci, Ansibarii, Chasuari, Angrivarii, Cimbri, Saxones, Angli; 2° *Istævones*, entre le Rhin et le Weser (Visurgis), du lac Fievo au Mein (Mœnus): Chamavi, Sicambri, Tubantes, Marsi, Usipetes, Bructeri, Cuattuarii, Tencteri, Mattiaci (?); 3° *Hermiones*, à l'E. des précédents: Chatti ou Catti, Cherusci, Suèves, Hermundures, Narisci, Marcomanni, Quadi, Juthungi; et plus au N., Semnones, Langobardi, Viruni, Rheudigni, Rugii, Burgundiones, Gothones, Lygii, etc., avec les populations suéviennes de la Scandinavie méridionale, les Hilleviones, les Sitones, les Suiones. — Beaucoup de ces peuplades disparurent; au 3^e siècle et au 4^e nous trouvons 4 grandes confédérations et des peuples isolés, qui allaient prendre part à l'invasion du 5^e siècle. 1° au N. les *Saxons*, qui s'étendent du Rhin au delà de l'Elbe dans les bois et les marécages de la Germanie septentrionale; 2° les *Francs*, comprenant les anciennes tribus des Istævones et plusieurs des Hermiones, du Rhin au delà du Weser; 3° les *Alemanni*, Alemans au S.O., formés d'hommes de toutes tribus réunis autour des Suèves; 4° les *Goths*, qui s'étendent sur toute la Germanie orientale jusqu'au Danube inférieur. On trouvait encore les *Marcomanni* et les *Quadi* (Bohême et Moravie); les *Suèves* (Souabe); les *Burgundiones* ou *Burgundes*, qui s'étaient avancés des bords de l'Oder jusqu'au Mein; les *Langobardi*, qui descendaient

vers le sud; les *Vandales*, qui venaient des bords de la mer Baltique vers le centre de la Germanie; les *Hérules*, qui touchaient aux Goths-Gépides, etc.

Il faut lire dans Tacite (*De moribus German.*) les détails intéressants et vrais, quoique embellis, qu'il donne sur les mœurs des Germains. Ils avaient les yeux bleus et farouches, les cheveux d'un blond ardent; ils étaient d'une grande stature, belliqueux et vaillants dans les intempéries d'un rude climat, leurs mœurs étaient pures, leurs mariages chastes; la polygamie n'était permise qu'aux chefs, pour leur donner l'alliance de puissantes familles; la femme était respectée et rivalisait souvent de courage avec le guerrier qu'elle excitait au combat par ses reproches ou ses exhortations; l'adultère, très-rare, était sévèrement puni. Les Germains, comme la plupart des peuples barbares, étaient hospitaliers, mais aimant l'oisiveté, le jeu, les querelles sanglantes, le vin. En Germanie, point de villes; dans beaucoup de peuplades même, surtout au sud, pas d'établissements fixes, pas de véritables propriétés; les tribus se déplaçaient souvent et faisaient la guerre à leurs voisins. Chez plusieurs, les chefs partageaient chaque année entre les familles la terre à cultiver, et l'on bâtissait sa cabane dans un champ isolé, près d'un bois, près d'une fontaine; un groupe de ces habitations formait un bourg (*vicus*); une réunion de bourgs, un canton (*pagus* ou *gau*, pays en allem.). Tandis que les femmes, les esclaves, les colons, tiraient de la terre du blé, de l'orge, de l'avoine, des fèves, ou soignaient les troupeaux, les guerriers allaient faire des expéditions aventureuses ou passaient le temps à la chasse, dans l'oisiveté, dans les plaisirs de la table et du jeu. L'on faisait quelque commerce avec les marchands romains, qui exportaient de l'ambre, des fourrures, des peaux, des chevelures rouges, des esclaves. — Il y avait chez les Germains des esclaves, traités le plus souvent avec douceur, mais que leur maître pouvait tuer; des colons ou *lites*, attachés à la terre, payant des redevances, astreints au service militaire, mais exclus des assemblées; des *hommes libres* ou guerriers. Ceux-ci se réunissaient, tout armés, un jour de pleine ou de nouvelle lune, pour délibérer sur les affaires de la nation ou rendre la justice. Ils choisissaient leurs *rois* parmi les plus nobles, dans certaines familles sacrées ou privilégiées, leurs chefs (*principes*) parmi les plus braves. Les chefs, les plus riches ou les plus renommés par leur courage, s'attachaient par des présents des guerriers, qui leur obéissaient volontairement et se dévouaient à leur service; tous ensemble formaient une bande guerrière, dont le chef se nommait *herzog*, *dux*; ce sont ces bandes germaniques qui ont fait les invasions. Lorsqu'il y avait danger pour toute la nation, on publiait le ban de guerre (*heerbann*); tous les guerriers marchaient sous les ordres du roi; leur arme principale était une sorte de lance appelée *framée*; ils allaient au combat en entonnant un chant de guerre appelé *bardit*. Leur plus grande force militaire consistait dans l'infanterie; mais leur cavalerie était estimée. — On connaît fort mal leur religion. Leur dieu suprême était *Tuiscon* ou *Teutsch*, fils de la Terre (*Hertha*). On lui donnait, comme dieu des batailles; le nom d'*Odin* ou *Wodan*. Il y avait encore *Thor* (*Donar*), le dieu du Tonnerre; *Freyja*, femme d'*Odin* et mère des dieux; *Sif*, femme de *Thor*, protectrice des moissons; *Freyr*, le soleil personnifié; *Freyja*, sa sœur, la fiancée des latins, etc. Les Germains croyaient aussi à l'existence des *Géants* et des *Nains*. Les prêtres présidaient les assemblées et y maintenaient le bon ordre; seuls, ils pouvaient frapper un homme libre, les prêtresses prédisaient l'avenir, surtout au moyen de bâtons *runiques*. On interrogeait encore le chant et le vol des oiseaux, ou bien les mouvements et les hennissements des chevaux sacrés. Les Germains adoraient les dieux dans les forêts, ils avaient probablement quelques idoles: l'*Irmensul*, que Charlemagne détruisit, était depuis longtemps célèbre.

Histoire. — Les Germains arrivèrent probablement d'Asie longtemps après les Gaulois, mais on ne sait rien de certain sur leurs origines. Au 6^e siècle avant J. C., Sigovèse conduisit une grande émigration gauloise dans la vallée du Danube; plus tard les bandes des Cimbres et des Teutons, cherchant des terres plus fertiles, menacèrent la Gaule et l'Italie d'une terrible invasion, 115-101; ils furent exterminés aux batailles d'Aix et de Vercell. Les Germains de l'O., et à leur tête les Suèves, commencèrent à franchir le Rhin et à envahir la Gaule, lorsque César, vainqueur d'Arrioviste, 58, les repoussa au delà du fleuve; il franchit deux fois le Rhin, battit

les Usipètes et les Tencières, et, après avoir exterminé les Eburons, permit aux Tungri de s'établir dans leur pays désert. Agrippa, Auguste, laissèrent les Ubii, les Nemetes, les Vangiones, les Tribocci, les Caracates, occuper la contrée entre le Rhin et les Vosges. Pour venger la défaite de Lollius, qui avait perdu une légion, 16 ans av. J. C., Auguste envoya au delà du Rhin son beau-fils Drusus, qui fit quatre campagnes dans la Germanie septentrionale jusque vers l'Elbe, 12-9 av. J. C.; les Bructères, les Chauques, les Cattes, les Sicambres, les Chérusques, furent surtout battus. Plus tard, 4 et 5 ap. J. C., Tibère, frère de Drusus, fit encore des campagnes pénibles et glorieuses dans le même pays. C'est alors que Maroboduus, roi des Marcomans, souleva contre Rome toutes les tribus de la Germanie méridionale, tandis que Arminius ou Hermann, chef des Chérusques, vainqueur des trois légions de Varus dans la forêt de Teutberg, repoussait les Romains au delà du Rhin, 9 ap. J. C. Tibère, mais surtout Germanicus, à la bataille d'Idistavisus, vengèrent cette défaite. Arminius et Maroboduus se firent la guerre; Maroboduus se réfugia à Ravenne, Arminius fut assassiné par les siens, 21. Les Germains cessèrent pendant quelque temps d'être redoutables, et les Romains construisirent alors du Rhin au Danube le *vallum* qui protégeait les *Champs Décumates*. Au 1^{er} s., Marc-Aurèle combattit péniblement sur le Danube les Marcomans, les Quades, les Juthunges, qui menacèrent même l'Italie. Au commencement du 3^e s. se formèrent les 4 grandes confédérations dont nous avons parlé plus haut. Depuis cette époque, les frontières de l'empire ne cessèrent plus d'être attaquées par les Germains, et, pour les défendre, les Empereurs crurent agir habilement en prenant à leur service un grand nombre de guerriers germains, qui combattirent pour eux, même en corps de nations, mais qui contribuèrent à désorganiser l'empire et à préparer la grande invasion du 5^e siècle. L'arrivée des Huns en Europe la détermina. Les Wisigoths la commencèrent, 378-398; bientôt la plupart des tribus germaniques suivirent cet exemple; celles qui jouèrent alors un rôle considérable sont: les Hérules, les Ostrogoths, les Lombards qui envahirent l'Italie; les Vandales en Afrique; les Alains, les Suèves, les Wisigoths en Espagne; les Burgundes, les Francs en Gaule; les Saxons et les Angles en Bretagne. Alors on voit dans l'ancienne Germanie quelques peuples ou confédérations de peuples jouer le premier rôle: les Bavares au S., les Thuringiens au centre, les Frisons et les Saxons au N.; ils luttent contre les rois Francs; ils commencent à être entamés par la civilisation chrétienne. Enfin Charlemagne doit soumettre ces peuples germains; avec lui finit la Germanie païenne; il a créé la Germanie chrétienne d'où bientôt sortira l'Allemagne.

Germanie première ou supérieure, l'une des 17 prov. de Gaule, formée sous Auguste d'une partie de la Belgique, entre le Rhin et les Vosges, au N. du pays des Rauraci (Grande Séquanais). Elle comprenait les Tribocci, les Nemetes, les Vangiones, les Caracates. Les villes princ. étaient: Moguntiacum (Mayence), Bracomagus, Argentoratum, Noviomagus, Vangiones, etc. C'est aujourd'hui une partie du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de la Bavière rhénane.

Germanie seconde ou inférieure, l'une des 17 provinces de la Gaule, formée sous Auguste d'une partie de la Belgique, s'étendait entre le Rhin, la forêt des Ardennes et l'Escaut, au N. de la Germanie première et de la Belgique (auj. partie de la Prusse rhénane, de la Hollande et de la Belgique). Les princip. peuples étaient: les Ubii, les Gugerni, les Tungri, les Condrusi, les Menapii, les Toxandri, les Batavi, les Aduatici, etc. Villes principales: Colonia Agrippina (Cologne), métropole, Bonna, Colonia Trajana, Atuatuca, Batavorum oppidum, Lugdunum Batavorum, Noviomagus, etc.

Germanie troisième, nom donné quelquefois à la Grande Séquanais.

Germanie romaine, nom sous lequel on comprit les deux Germanies, les Champs Décumates et même la Rhétie, la Vindélicie, le Norique et la Pannonie.

Germanie (Royaume de). L'un des fils de l'empereur Louis le Débonnaire avait reçu le gouvernement de presque tous les pays situés au delà du Rhin; Louis le Germanique, après le traité de Verdun, 843, fut roi de Germanie. Ce royaume comprit la Saxe, de l'Ems à l'Elbe, la Franconie ou France orientale, du Rhin aux montagnes de Bohême, la Thuringe au centre, l'Allemagne, du Rhin au Lech, la Bavière, du Lech à l'Ens, la Carinthie jusqu'à la Save au S. Louis le Germanique

réunit la partie orientale du royaume de Lorraine, depuis la Meuse, l'Ourthe, la Moselle. A sa mort, 876, ses trois fils furent: Louis, roi de Saxe, 876-882; Carloman roi de Bavière, 876-880; Charles le Gros, roi d'Allemagne; celui-ci réunit les Etats de ses frères et fut roi de toute la Germanie. Après sa déposition, 887, la Germanie forma un royaume complètement indépendant et séparé, sous Arnoul de Carinthie; c'est le royaume que plus tard nous avons appelé royaume d'Allemagne et qui devint l'empire d'Allemagne, lorsque son roi, Otton 1^{er}, eut rétabli en sa faveur, à Rome, le titre d'empereur. V. ALLEMAGNE.

Germanique (Océan), nom ancien de la mer du Nord.

Germanique (Confédération). Etablie en 1815 pour unir les différentes parties de l'Allemagne, abolie du 28 juin 1848 à 1851, elle a été détruite, en 1866, par la Prusse, victorieuse à Sadowa. L'Autriche a dès lors été séparée de l'Allemagne, qui est divisée en deux parties: l'Allemagne du Nord, au N. du Mein, sous la direction militaire et politique de la Prusse; l'Allemagne du Sud, dont l'organisation ne paraît pas encore définitive. La Confédération Germanique comprenait, au moment où elle a cessé d'exister, une superficie de 11,467 milles carrés géographiques ou 628,282 kil. carrés, avec une population de 45,013,034 hab., dont 3,589 milles carrés pour l'Autriche, avec 12,802,944 hab., et 3,390 milles carrés pour la Prusse, avec 14,138,804 hab.

La Confédération comprenait 30 souverains et 4 villes libres: les royaumes d'Autriche, de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Hanovre, de Wurtemberg; — les duchés de Bade, de Hesse-Electorale, de Hesse-Grand-Ducal, de Holstein et Lauenbourg (au roi de Danemark), de Luxembourg, de Limbourg (au roi des Pays-Bas); de Brunswick, de Mecklembourg-Schwérin, de Nassau, de Saxe-Weimar, Meiningen, Altembourg, Cobourg-Gotha, de Mecklembourg-Strélitz, d'Oldenbourg, d'Anhalt, de Schwartzbourg-Sondershausen, de Schwartzbourg-Rudolstadt; les principautés de Liechtenstein, de Waldeck, de Reuss, de Schaumbourg-Lippe, de Lippe-Deimold, de Hesse-Hombourg; les quatre villes libres ou républiques de Lubeck, Francfort-sur-le-Mein, Hambourg et Brême.

Le but de la Confédération était le maintien de la sûreté extérieure et de la tranquillité intérieure de l'Allemagne. La Confédération était surtout défensive. La *diète fédérale* (Bundestag), siégeant à Francfort, était formée des plénipotentiaires de tous les Etats; dans le *conseil restreint* ou *ordinaire*, on ne comptait que 17 voix, c'est-à-dire que 11 membres y avaient des voix viriles ou individuelles, tandis que les autres formaient 6 voix collectives ou curiales; dans l'*assemblée générale* ou *plenum*, chaque Etat avait au moins une voix, plusieurs en avaient 2, 3, 4; il y en avait en tout 66, sous la présidence de l'Autriche et la vice-présidence de la Prusse. — La Confédération Germanique étant un corps politique souverain, des agents diplomatiques étaient accrédités auprès d'elle; mais elle n'a envoyé des ambassadeurs qu'une seule fois aux conférences de Londres sur la question du Slesvig-Holstein, en 1864. Il y avait une armée fédérale, divisée en 10 corps d'armée, et comprenant 734,600 hommes; des forteresses fédérales, Landau, Luxembourg, Mayence, Rastadt et Ulm; et chaque Etat devait contribuer aux dépenses communes d'après une proportion légalement déterminée. La constitution de la Confédération, qui ne satisfaisait personne en Allemagne, avait été plusieurs fois attaquée par les princes eux-mêmes, mais surtout par l'opinion publique, lorsqu'elle a été violemment détruite par la Prusse, en 1866.

Germano (San-), v. de la Terre de Labour (Italie), au pied du mont Cassin, sur le Rapido, à 50 kil. N. O. de Capoue. La ville est défendue par un fort. Traité de paix de 1250, entre Frédéric II et le pape Grégoire IX; Murat y fut défait par les Autrichiens, 16 mars 1815; 9,000 hab.

Germanos, archevêque de Patras, né à Dimitzana en Arcadie, fut l'un des premiers à soulever ses compatriotes contre les Turcs, en 1821. Il sollicita vainement les secours du congrès de Vérone; tenta, à Rome, la réunion des deux Eglises, et fut enlevé par le typhus en 1826.

Germantown, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), à 16 kil. N. de Philadelphie, remplie des villas des négociants de cette ville, a 7,000 hab. Les Anglais y battirent les Américains en 1777.

Germersheim, v. de la Bavière rhénane, sur la

Queich, à son confluent avec le Rhin. Vieux château des rois Francs. Ancienne place fédérale, elle est défendue par ses fortifications, le Rhin, la Queich et des marais; 4,000 hab.

Germinal, septième mois du calendrier républicain; il commençait le 21 ou le 22 mars. — Dans la *Journée* du 12 germinal an III (1^{er} avril 1795), les faubourgs de Paris se soulevèrent pour combattre la réaction thermidorienne; les insurgés furent chassés de l'assemblée, où ils avaient pénétré.

Gernsheim, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Rhin, à 16 kil. N. E. de Worms. Patrie de Schœffer, qui y a une statue; 3,000 hab.

Géromé. V. GÉRARDMER.

Gers (*Egircius*), affl. de gauche de la Garonne, vient des hautes Pyrénées au plateau de Lannemezan, arrose, dans le Gers, Auch et Lectoure; dans le Lot-et-Garonne, Layrac; et finit à 8 kil., au-dessus d'Agen, après un cours de 160 kil. Ni navigable, ni flottable, il est sujet à de grands débordements, lors de la fonte des neiges.

Gers, département de la France, a pour bornes: au N., les départ. de Tarn-et-Garonne et de Lot-et-Garonne; à l'O., celui des Landes; au S., les Landes et les Hautes-Pyrénées; à l'E., la Haute-Garonne. La superficie est de 6,280 kil. carrés; la population de 295,692 hab. Il est couvert de collines, partant du plateau de Lannemezan, qui s'étendent comme les branches d'un éventail, traçant les vallées de la Save, de la Gimone, de l'Arrats, du Gers, de la Baïse (affl. de la Garonne); de la Douze et de la Midou (bassin de l'Adour). Les forêts, parmi lesquelles celle de Grésigne, occupent le dixième du territoire; Castéra, Encausse, Lavardens et Barbotan ont des eaux minérales. Le sol, peu fertile, a été surtout bien cultivé depuis un siècle; il produit peu de céréales, mais beaucoup de vignes, qui servent à la fabrication des eaux-de-vie, dites d'Armagnac, des châtaigniers, noyers, mûriers. L'élevage des bêtes à cornes est négligé; mais celle de la volaille, des porcs, des mulets, est considérable. L'industrie est peu développée; le commerce consiste dans la vente des produits du sol. Il comprend 5 arrondissements: Auch, Lectoure, Mirande, Condom, Lombez. Le ch.-l. est *Auch*. Il forme le diocèse de l'archevêché d'Auch, relève de la Cour d'appel d'Agen, et de l'Académie de Toulouse, fait une subdivision de la 15^e division militaire. Il a été formé de l'Armagnac, de l'Astarac, de la Lomagne, du Condomois, du Comminges, du pays de Gaure.

Gersau, bourg du canton de Schwytz (Suisse), sur le bord septentrional du lac des Quatre-Cantons, a été, jusqu'en 1798, une petite république, alliée des 13 cantons; 1,600 hab.

Gersen (JEAN), abbé du couvent des bénédictins de Verceil (Piémont), aurait écrit, suivant quelques-uns, l'*Imitation de Jésus Christ* de 1220 à 1240. Son existence même est douteuse.

Gerson (JEAN CHARLIER), théologien, surnommé le *docteur très-chrétien*, né le 14 déc. 1563, à Gerson, près de Rethel, village dont il prit le nom, mort à Lyon le 12 juillet 1429. Il étudia à Reims, au collège de Navarre, à Paris, puis suivit les leçons de Pierre d'Ailly, auquel il resta toujours attaché, et de Gilles Deschamps. Docteur en théologie, 1392, chancelier de l'Université, 1395, Gerson, à une époque de troubles cruels, de confusion religieuse, morale et politique, voua toute l'activité d'une intelligence supérieure, tout le dévouement d'un cœur bon et aimant, à rendre la paix aux consciences, l'union et la pureté à l'Eglise, au saint-siège sa grandeur et sa dignité avilies. Le malheureux schisme d'Occident était alors dans toute sa violence; le clergé de France refusait d'obéir à Benoît XIII. Gerson, dans l'affliction, voulait se réfugier à Bruges, où Philippe le Hardi l'avait fait nommer doyen. Cependant le triomphe de son découragement, et, depuis lors, malgré son amour constant de la paix et de la concorde, combattit virilement. Il travailla d'abord à la réforme des études, dénonçant les subtilités de la scolastique, voulant déjà séparer nettement la théologie de toutes les autres sciences, qui en sont distinctes, et qui ne doivent pas être ses *servantes*; il attaquait également les erreurs de la magie et de l'astrologie. Ennemi du schisme, mais ennemi des moyens violents qu'on employait vainement pour y mettre fin, il écrivit son traité *De Schismate*, et exalta alors, dans ses sermons, dans ses harangues à Benoît XIII, à Marseille, à Tarascon (1403-1404), les bienfaits de la restitution d'obédience. Mais son langage, honnête et modéré, déplut aux partis extrêmes, à ceux qui déclaraient la papauté infaillible, à ceux qui

voulaient se passer de pape. Toutefois, Gerson, touché des maux du royaume, ne cessait de réclamer, dans ses discours et ses écrits, la réforme des vices de la cour, l'union de l'Eglise et le maintien des privilèges de l'Université. Il était toujours chancelier de l'Université et de Notre-Dame, curé de Saint-Jean en Grève, depuis 1405. Mais l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, vint encore compliquer les malheurs de la France, et l'opiniâtre Benoît XIII, après avoir longtemps fait de fausses promesses, refusait de faire aucune concession, et mettait la France en interdit, 1409. Gerson ne craignit pas d'attaquer hautement l'auteur du crime, Jean de Bourgogne, et surtout l'apologiste du crime, Jean Petit, et ses doctrines cruellement homicides; puis il donna son appui moral au concile de Pise par son traité: *De Unitate Ecclesiastica*, publié avant la réunion de l'assemblée; par son traité: *De Auferibilitate Papæ*, écrit pendant la tenue du concile. Il professe avec hardiesse la doctrine gallicane de l'indépendance du concile à l'égard de la papauté. En 1410, il publia un nouveau traité: *De Modis uniendi ac reformandi Ecclesiam in concilio universali*. Il prit une part active aux travaux du concile; mais le schisme fut encore aggravé; il y eut trois papes au lieu de deux. Gerson, se raidissant contre les faits, n'en persista pas moins à demander à un concile général la réforme et le salut de l'Eglise. Au milieu des luttes sanglantes des Armagnacs et des Bourguignons, il défendit les droits et les privilèges de l'Université, mais avec encore plus de force les droits de la justice et de la morale. Aussi, poursuivi par les Cabochiens, fut-il forcé de fuir dans les voûtes de Notre-Dame et de quitter Paris, où sa maison fut pillée. Quand il revint, ce fut pour faire appel à la clémence, mais aussi pour faire condamner solennellement la théorie du meurtre soutenue par Jean Petit; il osa faire, à son tour, l'éloge de la victime, le duc d'Orléans; le duc de Bourgogne en appela au concile de Constance, qui se réunit en 1415. Gerson y parut, comme premier député de l'Université, ambassadeur du roi de France et représentant de l'Eglise de Sens. Il contribua surtout à faire déposer le pape Jean XXIII, et à faire proclamer la supériorité du concile; il écrivit, pour soutenir ses opinions, le traité *De Potestate Ecclesiastica*; il fut en même temps l'un de ceux qui réclamèrent avec le plus d'énergie la condamnation et le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague. Mais le concile n'osa pas ou ne voulut pas prononcer franchement la condamnation de l'apologie de Jean Petit, et Gerson n'en dissimula pas son indignation. Il échoua également dans son entreprise de la réforme de l'Eglise, surtout quand le concile eut élu Martin V, qui s'opposa aux réformes; Gerson écrivit alors son livre: *An liceat in causis fidei a papa appellare*. Gerson, fatigué et découragé, résolut de vivre désormais dans l'étude et dans la méditation solitaire; après quelques mois de séjour à Vienne, où le duc Frédéric d'Autriche le nomma professeur de l'Université, et où il écrivit quatre dialogues: *De consolatione theologiae*, et son *Monotessaron* (concordance des quatre Evangiles), il se rendit à Lyon, où son frère Jean, prieur du couvent des Célestins, lui offrit un asile. On le représente alors enseignant les petits enfants, redoublant de piété, de dévouement chrétien, et composant dans la retraite la plupart de ses ouvrages de philosophie mystique: ses *Commentaires sur les Psaumes*, son *Traité de l'examen des doctrines*. Il mourut lorsqu'il venait d'achever son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*; et l'on écrivit sur sa tombe, dans l'église Saint-Paul, ce beau mot qui résume cette vie puissante: SORSUM CORDA.

Comme orateur et comme écrivain, Gerson a de la force et de l'onction, mais il n'est pas sans mauvais goût, sans subtilité, sans désordre. Sa morale est pure, ses intentions sont excellentes. Ses sermons en français sont d'une vivacité naïve; son latin barbare a de l'énergie et du mouvement. On lui attribue généralement l'*Imitation de Jésus Christ*; jamais livre, après l'Evangile, n'a été plus populaire, et jamais livre, depuis trois siècles, n'a soulevé autant de controverses pour savoir quel en était l'auteur. Les uns l'attribuent à Thomas à Kempis, chanoine du diocèse de Cologne; d'autres, à un certain Jean Gessen ou Gersen, bénédictin de l'abbaye de Saint-Etienne de Verceil; le plus grand nombre des critiques, surtout en France, pensent que Gerson en est l'auteur. S'il n'y a pas de preuves directes à l'appui de cette opinion populaire, on peut dire que le plus grand nombre de manuscrits portent le nom de Gerson, et qu'il n'y a, ni dans la vie, ni dans les croyances, ni dans

le style de Gerson, rien qui contredise sérieusement cette opinion. Cependant il est bon d'imiter la prudente réserve d'un érudit consciencieux et intelligent, Victor Leclerc, qui n'a mis aucun nom d'auteur à la magnifique édition in-folio de 1855. Il semble penser, comme plusieurs écrivains recommandables, que le livre de l'*Imitation* est en quelque sorte une œuvre impersonnelle qui, née au cœur du moyen âge, s'est développée peu à peu et est arrivée successivement à la forme que nous connaissons, vers le milieu du xv^e s. Leclerc regardait également le premier livre comme fort antérieur aux trois autres. Cependant cette opinion soulève elle-même bien des objections. La première édition générale des *Oeuvres* de Gerson est celle de 1485, Cologne, donnée par Kœlhoff, en 4 vol. in-fol. La meilleure et la dernière est celle de Louis Ellies Dupin, 1706, Amsterdam, 5 vol. in-fol.

Gertrude (Sainte), abbesse de Nivelles (Brabant), 626-659, fille de Pepin de Landen, se consacra de bonne heure à Dieu, et devint à vingt ans abbesse du monastère que sa mère avait fondé. L'Eglise l'a honorée comme sainte et la fête le 17 mars.

Gertrude (Sainte), abbesse d'un couvent de l'ordre de saint Benoît, née à Eisleben (Saxe), morte en 1554, a laissé un livre remarquable, les *Révélations*, ouvrage mystique, plusieurs fois publié et traduit en français par D. Mége, 1674, et par D. Guéranger. On l'honore le 15 novembre.

Gertruydenberg, v. très-forte du Brabant septentrional (Pays-Bas), à l'embouchure de la Dongen dans le Biesbosch, bon port, à 17 kil. N. E. de Bréda. Célèbre par les conférences de 1710, elle fut prise par les Français en 1793, par les Russes en 1815; 1,500 hab.

Gérusez (EUGÈNE), littérateur, né à Reims, 1799-1866, fils d'un professeur distingué, *Jean-Baptiste-François*, élève de l'École normale, suppléant de M. Villemain à la Faculté des Lettres de Paris, 1834, fut nommé agrégé en 1840, professa jusqu'en 1852, et mourut secrétaire de la Faculté. Il a publié: *Cours de philosophie, Hist. de l'éloquence politique et religieuse en France aux xiv^e, xv^e et xvi^e siècles*, 2 vol. in-8°; *Leçons de mythologie; Histoire de la littérature française; Essais d'histoire littéraire*, etc.

Gervais et Protas (Saints), de Milan, fils de saint Vital et de sainte Valérie, furent martyrisés, dit-on, à Milan, sous Néron. Une vision révéla à saint Ambroise le lieu de leur sépulture, 386, et on transporta leurs reliques dans la basilique Ambrosienne. On les fête le 19 juin. — L'église de Saint-Gervais, à Paris, élevée au vi^e siècle, rebâtie au commencement du xiii^e, a un beau portail d'après les dessins de De Brosse, 1616-1621, et fut décorée de tableaux de Lesueur, Séb. Bourdon, Phil. de Champagne.

Gervais de Canterbury, chroniqueur anglais, né vers 1150, mort au xiii^e s., moine de l'église du Christ à Canterbury, a composé une *Histoire des Archevêques de Canterbury*; une *Chronique des règnes d'Etienne, d'Henry II et Richard I^{er}*, document important et curieux; une *Mappa Mundi*, description topographique de l'Angleterre; une *Chronique d'Angleterre*, depuis les temps fabuleux jusqu'à la mort de Richard. Ses écrits historiques sont dans les *Historiæ Anglicanæ scriptores*, Londres, 1652, in-fol.

Gervais de Tilbury, historien anglais, probablement né à Tilbury (Essex), au xii^e s., parent du roi Henri II, gagna la faveur de l'empereur Otton IV, et écrivit pour lui les *Otia Imperialia*, ouvrage qui, dans ses trois livres, comprend une sorte d'histoire universelle, des descriptions géographiques, des légendes populaires, concernant particulièrement l'Angleterre et le royaume d'Arles, dont il fut maréchal. Leibnitz l'a inséré dans la collection des *Scriptores Rerum Brunsvicensium*. On lui attribue, non sans contestation, le *Dialogus de Scaccario*, où l'auteur parle non-seulement de l'Échiquier, mais de presque toute l'administration d'Angleterre. Madox l'a publié dans son *History of the Antiquities of Exchequer*.

Gervais (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 48 kil. N. O. de Béziers (Hérault), au centre des monts de l'Orb, célèbre par son bassin houiller de 17 kil. de long sur 1 kil. et demi de large, qui est exploité depuis plusieurs siècles; 2,528 hab. V. GRAISSE-SAC.

Gervais (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 35 kil. N. O. de Riom (Puy-de-Dôme). Céréales, fourrages; 2,550 hab.

Gervais-les-Bains (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 38 kil. S. E. de Bonneville (Haute-Savoie).

Sources minérales et thermales très-fréquentées, à l'entrée de la vallée de Chamouny; 2,060 hab.

Gervaise (DOM FRANÇOIS-ARMAND), historien, né à Paris, 1660-1751, élève des jésuites, théologien dans l'ordre des Carmes déchaussés, entra à La Trappe, en 1695, gagna la confiance de Rancé qui le mit à la tête de l'abbaye, voulut tout réformer et fut forcé de se démettre, en 1698. D'un caractère inquiet et bizarre, il erra de couvent en couvent, et, sur la demande des Bernardins, fut enfermé dans une abbaye du diocèse de Troyes. — On lui doit de nombreux ouvrages, instructifs, mais mal écrits: *Histoire de Boèce, avec quatre dissertations théologiques; Vie de saint Cyprien, de Pierre Abélard* (avec les lettres d'Héloïse et d'Abélard, trad. en français), *de Suger, de saint Irénée, de Rufin, prêtre de l'église d'Aquilée, de saint Paul, de saint Epiphane, de saint Paulin, de l'abbé Joachim*, etc.; *Jugement critique, mais équitable, des Vies de M. l'abbé de Rancé; Histoire générale de la Réforme de l'Ordre de Cîteaux en France*.

Gervaise (NICOLAS), frère du précédent, né à Paris, 1662-1729, missionnaire dans le royaume de Siam, vers 1682, écrivit l'*Histoire naturelle et politique* de ce pays, in-4°, 1688, et une *Description historique du royaume de Macassar*. Il fut curé de Vannes, publia la *Vie de saint Martin de Tours*, 1699 et une *Histoire de Boèce*, 1715. Nommé évêque *in partibus* d'Ilorren en 1724, il fut massacré par les Caraïbes en Amérique.

Gerville (CHARLES-ALEXIS-ADRIEN DU HÉRISSIER DE), naturaliste et archéologue, né à Gerville, près de Cootances, 1769-1855, vécut dans l'émigration jusqu'en 1801, puis, de retour dans son pays, se livra avec passion aux études d'histoire naturelle et à l'archéologie normande. Il devint membre correspondant de l'Institut en 1852, et a publié plusieurs mémoires intéressants sur les voies romaines, les antiquités mérovingiennes, les sarcophages, les anciens châteaux, etc. Son ardeur était telle qu'il voyait un ennemi dans chacun de ses contradicteurs.

Géry (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 k. N. E. de Cahors (Lot), sur le Lot; 881 hab.

Géryon, fils de Chrysaor et de Callirhoé, était, suivant la fable, un monstre à trois têtes, qui régnait dans la ville d'Erythie, près de Gadès. Il nourrissait de chair humaine ses nombreux troupeaux de bœufs; un dragon à sept têtes et un chien à deux têtes les gardaient. Hercule les tua tous et emmena les troupeaux.

Géryville, ch.-l. de cercle de la subdivision de Mascara, dans la prov. d'Oran (Algérie), poste militaire très-important pour la surveillance du Sahara algérien occidental.

Gerzat, bourg du canton et à 8 kil. N. E. de Clermont (Puy-de-Dôme). Céréales, bétail; 2,600 hab.

Gésates, peuple gaulois des bords du Rhône, tiraient leur nom du *gæsum*, lance ou épieu ferré. Leur roi Britomar ou Viridomar envahit la Cisalpine et fut tué par Marcellus, 222 av. J. C. — Suivant une autre opinion, les Gésates n'auraient été que des aventuriers gaulois de différentes tribus, qui se mirent au service des Gaulois de la Cisalpine.

Gesenius (FRÉDÉRIC-HENRI GUILLAUME), orientaliste, né à Nordhausen, 1786-1842, fut professeur à Helmstedt, à Göttingue, à Heiligenstadt, enfin à l'université de Halle, où ses tendances rationalistes excitèrent les vives attaques des orthodoxes. Ses ouvrages sont nombreux: *Essai sur la langue maltaise; Dictionnaire manuel hébreu et chaldéen*, souvent réédité, souvent traduit, 2 v. in-8°; *Livre élémentaire pour apprendre l'hébreu*, 2 v. in-8°; *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques; Système complet, grammatical et critique de la langue hébraïque; Le prophète Isaïe traduit et commenté*, ouvrage très-remarquable, en 3 vol. in-8°; *De Samaritanorum theologia; Thesaurus philologicus criticus Linguae Hebraicæ et Chald. Veteris Testamenti*, travail très-considérable en 6 parties in-4°; des Etudes sur l'écriture phénicienne et carthaginoise; de la langue et de l'écriture Himjaritique, etc.

Gesner (CONRAD), savant naturaliste, né à Zurich, 1516-1565, acheva ses études à Strasbourg et en France, puis fut médecin et professa la philosophie à Zurich. Savant compilateur plutôt qu'observateur original, il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles, dont les principaux sont: *Enchiridion Historiæ Plantarum; Catalogus Plantarum; De Lacte et operibus lactariis; Bibliotheca universalis* ou catalogue de tous les écrivains en latin, en grec, en hébreu, in-fol.; l'ouvrage n'a pas été terminé, mais il a servi de modèle à ceux du

même genre; *Historiæ Animalium: De Thermis et Fontibus medicamentis Helvetiæ et Germaniæ; Enchiridion Rei Medicæ triplicis; Mithridates, sive de differentiis linguarum; Sanitatis tuendæ Præcepta; De omni Rerum Fossilium genere, etc.* Il a été surnommé le Plin de l'Allemagne.

Gesner (JEAN-MATHIAS), érudit, né à Roth, 1691-1761, recteur à Iéna, puis à Leipzig, professeur d'éloquence à l'université de Göttingue, directeur de la Société royale, a publié un grand nombre d'éditions estimées, et surtout les *Scriptores Rei Rusticæ veteres Latini*, 2 vol. in-4°. On lui doit encore *Thesaurus Linguae Latinae et eruditionis romanæ*, 1747, 4 vol. in-fol., des commentaires sur les Jeux séculaires, etc.

Gesner (JEAN-JACQUES), numismate, né à Zurich, 1707-1787, a publié: *Thesaurus universalis omnium Numismatum veterum Græcorum et Romanorum*, 4 vol. in-fol.; *Numismata Regum Macedoniae; Numismata Græca populorum et urbium; Numismata Regum Syriæ, Egypti, Arsacidarum, populorum et urbium Græciæ, imperatorum romanorum, etc.*

Gesner (JEAN), frère du précédent, médecin, né à Zurich, 1709-1790, après avoir étudié sous les maîtres les plus illustres des pays étrangers, professa les mathématiques et la physique à Zurich. Il y fonda la société de physique et le jardin botanique. Il a publié un grand nombre de savantes dissertations sur les sciences mathématiques, physiques et naturelles.

Gesner (SALOMON), peintre et poète, né à Zurich, 1750-1788, étudia surtout la nature, comme artiste et comme écrivain. Parmi ses poèmes, qui furent célèbres au XVIII^e s., on cite: *Daphnis*, 1754; *Idylles*, 1758 et 1762; *La Mort d'Abel*, 1758, sorte d'épopée en prose, qui fut très-populaire; *Poésies*, 4 vol., 1762; *Lettres sur la peinture de paysage*, 1772. Gesner fut l'un des écrivains allemands les plus connus de son temps, en Allemagne, en Suisse, en France, etc. Ses *Œuvres* ont été traduites en français, 3 vol. in-4°, 1786-95. Comme graveur distingué, il a publié 336 planches, Zurich.

Gesobrivates, v. de la Lyonnaise III^e (Gaule), chez les Osismiens; auj. *Brest*.

Gesoriacum, v. de la Belgique II^e (Gaule), chez les Morins; auj. *Boulogne-sur-Mer*.

Gessen, prov. de l'Égypte ancienne, à l'E. de Bubastis, où s'établit la famille de Jacob et où les Hébreux se multiplièrent pendant plus de 400 ans.

Gessenai ou **Gesseney**, en allemand **Saanen**, ch.-l. du pays de ce nom (canton de Berne), sur la rive droite de la Saane. Fabrication très-importante de fromage, façons de Gruyère; 3,600 hab.

Gessi (GIOVANNI-FRANCESCO), peintre de l'école bolognaise, 1588-1625 ou 1649, eut surtout pour maître le Guide, dont il égala peut-être plusieurs qualités; mais son talent, d'abord vigoureux, s'affaiblit vers la fin de sa vie. Ses tableaux sont nombreux, surtout à Bologne, à Naples, à Lucques, à Modène, etc.; à Milan, beau tableau de *la Vierge*. De son école sont sortis de bons élèves.

Gessler (HERMANN) était, suivant les traditions de l'Helvétie, bailli ou avoué impérial d'Albert I^{er} d'Autriche dans les cantons d'Uri et de Schwytz, et par ses exactions insolentes aurait provoqué l'insurrection de 1307. Il aurait été, dit-on, frappé d'une flèche par Guillaume Tell.

Gessur, capit. d'un royaume qui, au temps de David et de Salomon, comprenait une partie de la Syrie, entre la Palestine et le territoire de Damas.

Gesté, bourg du canton de Beaupréau (Maine-et-Loire). Grains, fourrages; 2,600 hab.

Gestricie ou **Gestrikland**, anc. pays de Suède, qui correspond aujourd'hui à la prov. de Gessleborg.

Gesvres, bourg de l'arr. et à 40 kil. N. E. de Mayenne (Mayenne). Anc. baronnie, érigée en duché-pairie, 1670; 1,600 hab.

Geta (SEPTIMIUS), empereur romain, second fils de Septime Sévère et de Julia Domna, né à Milan, 189-212, fut nommé César, dès 198, consul, 205, 208, auguste, 209. A la mort de son père, il fut empereur avec son frère aîné, Caracalla, 212; mais les deux frères se haïssaient dès l'enfance. On parla d'un partage de l'empire; Geta aurait eu l'Asie et l'Égypte; mais le sénat, le peuple et leur mère s'y opposaient. Dans une entrevue de réconciliation à Rome, Caracalla fit égorger son frère dans les bras de Julia Domna; tout en le plaçant au rang des dieux, il ordonna de détruire tous les monuments qui pouvaient rappeler son souvenir.

Geta Rosidius, poète latin du n^e s., ne nous est connu que par une tragédie de Médée, en 462 vers, pour

la plupart empruntés à Virgile. On la trouve dans l'*Anthologia Latina* de Burmann et dans les *Poetæ Latini minores* de Wernsdorf, 1826, vol. VII.

Getafe, v. de la prov. et à 13 kil. S. de Madrid (Espagne), fabrique encore des tissus communs en lin, fait le commerce des produits agricoles, mais n'a plus que 4,000 hab. au lieu de 12,000.

Gètes, *Getæ*, anc. peuple de la Scythie, habitant d'abord les rives du Danube inférieur, des monts Karpathes à l'Hémus, puis entre le Borysthène et le Pont-Euxin, dans le pays appelé *Désert des Gètes* (auj. Bessarabie). Ceux qui étaient restés sur le Danube, se mêlèrent aux Daces. Darius I^{er} les combattit, Alexandre leur fit la guerre et s'allia avec eux, Lysimaque les chassa de la Thrace. Anacharsis, Abaris, Zamolxis étaient de cette nation, que plusieurs ont cru devoir rapprocher des Goths. Ovide fut exilé dans leur pays, à Tomi.

Geth, v. de l'anc. Palestine, dans la tribu de Dan, sur la mer, au S. E. de Joppé, fut enlevée par David aux Philistins. Patrie de Goliath.

Gethsemani, bourg et vallée, à l'E. de Jérusalem, sur les bords du Cédron, sur le versant de la montagne des Oliviers.

Gétigné, bourg du canton de Clisson (Loire-Inférieure). Grains, bestiaux, vins; 2,500 hab.

Gettysburg, v. de la Pennsylvanie (Etats-Unis), sur la route de Philadelphie à Pittsburg. Fabriques de voitures de luxe, charronnage. Mines de cuivre aux environs.

Gétulie, *Getulia*, anc. région de l'Afrique ancienne, au S. de la Numidie et de la Mauritanie, allant du pays des Garamantes à l'Océan Atlantique. Les tribus belliqueuses des *Gétules*, des *Mélano-Gétules*, des Autololes, répandues au sud de l'Atlas et dans le Sahara actuel, fournirent souvent des mercenaires à Carthage; elles aidèrent Jugurtha dans sa lutte contre les Romains. Les Kabyles modernes semblent se rattacher aux Gétules.

Gévaudan (Monts du), partie de la chaîne des Cévennes méridionales, du mont Ligonat ou plutôt Aigoual, source de l'Hérault, au massif de la Lozère, sur une longueur de 50 kil. Leur hauteur moyenne est de 1,400 m. Formés de roches cristallines, ils sont ravinés et peu fertiles; le versant méridional, grâce au travail des hommes, est cependant couvert d'oliviers, de vignes, de mûriers, de châtaigniers. Ils sont traversés par les routes de Mende à Pont-Saint-Esprit et à Nîmes.

Gévaudan (*Gabalitanus pagus*), ancien pays de France, dans le Bas-Languedoc, était divisé par le Lot en *Bas* et *Haut-Gévaudan*; il était arrosé par l'Allier, le Tarn, la Trueyre, etc. Il avait 80 kil. de long sur 50 de large. La capit. fut d'abord *Javols* ou *Javoulx*, puis *Mende*; les v. pr. étaient: Florac, Langognes, Marvejols. Habité par les *Gabali*, il fit partie de la 1^{re} Aquitaine sous les Romains, appartint aux Wisigoths, puis aux Francs, eut des comtes particuliers, qui en faisaient hommage à l'évêque de Mende; Philippe le Bel donna à ce dernier le titre de comte du Gévaudan, en 1306. Il y eut aussi un vicomté de Gévaudan, dont le ch.-l. était le *château de Grèzes*, cédé par le roi d'Aragon à saint Louis en 1258. Il correspond à une partie de la Lozère et de la Haute-Loire.

Gevrey-Chambertin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. O. de Dijon (Côte-d'Or). Ruines d'un ancien château. Sur son territoire on récolte l'excellent vin de Chambertin, des clos de Bèze, de Mazis, etc.; 1,745 hab.

Gex, ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Ain, par 46° 20' 9" lat. N. et 5° 45' 25" long. E., près du torrent de Journans ou Jornant, au pied du mont Colombey, à 65 kil. N. E. de Bourg. La vue s'étend jusqu'au lac Léman et jusqu'aux Alpes. Commerce actif de fromages, bois, laines; tanneries, scieries; 2,642 hab. — Le pays de Gex (*Gesinensis pagus*), à l'E. du Jura, au N. du Rhône, à l'O. du territoire de Genève, au S. de la Franche-Comté, avait une étendue d'environ 48,000 hectares. Il fut enlevé en 1601 au duc de Savoie et réuni à la France par Henri IV; il fit partie du gouvernement militaire de la Bourgogne, de la généralité de Dijon; il ressortissait au parlement de cette ville; il dépendait du diocèse d'Annecy. On le comprit en 1790 dans le département de l'Ain; il fut plus tard rattaché au département du Léman, puis au départ. de l'Ain, en 1814.

Geyer ou **Geijer** (ERIC-GUSTAVE), historien et poète suédois, né dans le Wermeland, 1785-1847, après une jeunesse assez dissipée, écrivit l'*Éloge de Sten Sture*

l'ancien; ce qui déterminait son goût pour les études historiques. Il fut professeur à l'université d'Upsal, recteur à plusieurs reprises, et la représenta aux diètes de 1828 et de 1840. Il refusa deux fois les fonctions d'évêque, fut correspondant de l'Institut de France, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Ses *Œuvres*, en 15 vol., 1849-1855, renferment ses poésies et ses livres d'histoire. Comme poète, il a été avec Tegner l'un des chefs de l'école gothique, qui choisit de préférence ses sujets dans la vieille histoire nationale. Comme historien, il a publié: *Annales de Suède*, 1825; *Histoire du peuple suédois*, 3 vol. in-8°, trad. en plusieurs langues (en français, par de Lundblad, 1840); c'est une des grandes œuvres historiques du siècle; *Vie de Charles XIV Jean*, 1844; *Chants populaires suédois*, 3 vol. in-8°; *Scriptores Rerum Suecicarum*, 2 vol.; *Papiers laissés par Gustave III*, 3 vol. in-8°, etc.

Geysler (JEAN), prédicateur suisse, né à Schaffhouse, 1445-1510, fut très-estimé par l'empereur Maximilien I^{er}. Il a publié des commentaires ou sermons sur la *Nef des Fous* de Séb. Brandt, et donné une édition des *Œuvres de Gerson*, 3 vol. in-fol., 1488.

Geysa, prince des Hongrois, mort en 997, régna depuis 972, céda aux prières de sa femme Sarolta, et se fit chrétien, mais il adopta le rite latin. Après avoir dompté son caractère violent, il engagea ses sujets à se livrer à l'agriculture et au commerce. Il prépara le règne de son fils, qui fut saint Étienne.

Geysa I^{er}, roi de Hongrie, fils aîné de Bela I^{er}, céda le trône à son cousin Salomon, puis le combattit, le chassa, se mit à sa place et mourut en 1077.

Geysa II, roi de Hongrie, fils de Bela II, régna de 1141 à 1161, eut à lutter contre les Allemands, qui soutenaient son compétiteur, Boris, vit les croisés, conduits par Conrad III et Louis VII, traverser ses États, lutta contre les Grecs pour conserver le protectorat de la Serbie et fit alliance avec l'empereur Frédéric I^{er}.

Geysers, sources thermales, qui lancent des colonnes de vapeur ou des jets d'eau. Il y en a beaucoup en Islande. Le Grand-Geysir et le Nouveau-Geysir, dont les jets sont intermittents, s'élèvent de 30 à 50 mètres; la température est de 85° à la sortie.

Gfröerer (AUGUSTE-FRÉDÉRIC), historien allemand, 1803-1861, bibliothécaire à Stuttgart, professeur à Fribourg, embrassa le catholicisme en 1853, et a publié *l'Histoire du pape Grégoire VII et de son époque*.

Ghadamès, oasis située au S. O. du pays de Tripoli; elle renferme plus de 90 villages et forme une petite république, gouvernée par trois cheiks que nomme le pacha de Tripoli. Les habitants sont des Berbères, des Touaregs et des nègres. Le sol produit beaucoup de dattes; on y trouve beaucoup de ruines antiques. Le ch.-l., *Ghadamès* ou *R'adamès*, à 350 kil. S. O. de Tripoli, est environné d'une muraille et formé de rues couvertes et obscures; 12,000 hab. Elle fait un commerce actif avec le centre de l'Afrique, surtout avec les contrées du Soudan. Elle reçoit des marchandises anglaises (calicots surtout); il y arrive des caravanes de Tripoli, de Tunis, de Souf (Algérie), de Ghât et de Touât, et même de Tombouctou. On a récemment essayé de diriger une partie de ce commerce vers notre Algérie. Il y a des monuments anciens dans les environs (anc. *Cydamus*).

Gharb (El-), province du Maroc, au S. O. du Rif, offre des plaines fertiles qui s'étendent jusqu'au pied de l'Atlas. Sur les côtes sont les deux ports de Tanger et Larach.

Gharbi (Chott-el-), Chott-el-R'arbi ou Chott du couchant, grand lac salé de l'Algérie, dans la pr. d'Oran.

Ghât ou R'ât, oasis du Sahara, à l'O. du Fezzan, au S. des oasis de Souf (Algérie), de Ghadamès (Tripoli), est importante par sa position. La ville de Ghât, au pied d'une haute montagne, est entourée de murailles; les maisons sont en boue ou en briques cuites; il y a une mosquée. Les caravanes y apportent, d'octobre à janvier, des esclaves, des dents d'éléphants, des cotons, des plumes d'autruche, des parfums, du séné, des dattes, du blé, de l'ambre, du corail, de la poudre, des armes, etc. Le marché est fourni de produits européens. Il y a des rapports suivis de commerce avec le Fezzan, l'Égypte, Tripoli, le Touât, le Souf, Ghadamès, le Maroc, etc. Les autres villes de l'oasis sont *Barkel* et *Djanet*. Les habitants sont des Touaregs ou d'origine mauresque, avec un mélange de Berbères; ils forment une république aristocratique; on y compte 10,000 guerriers et peut-être 60,000 personnes. Les pluies

sont très-rares, et le climat engendre beaucoup d'ophtalmies.

Ghattes ou **Ghauts** (*portes, passages*), nom de deux chaînes de montagnes de l'Hindoustan, sur lesquelles s'appuie le plateau du Dekkan, et qui semblent se réunir vers la pointe méridionale, au cap Comorin. Les *Ghattes occidentales* s'étendent le long de la côte du golfe d'Oman, sur une longueur d'environ 1,350 kil., jusqu'aux sources du Godavéry et de la Ghirna, à travers le Travancore, le Cochin, le Kanara, le Sounda, le pays de Goa, celui des Mahrattes, où elles se partagent en plusieurs branches. Elles séparent les versants des golfes d'Oman et de Bengale; des forêts épaisses, de profonds précipices, des torrents rapides rendent très-difficile le passage de ces montagnes, qui ont jusqu'à 50 à 60 milles d'épaisseur. Du côté de la mer, elles présentent un superbe amphithéâtre de rochers et de verdure, avec beaucoup de villes et de villages. La partie la plus escarpée, à l'E. de Surate, s'appelle *Bala-Ghauts*; elles ne dépassent pas 3,000 m. Les *Ghattes orientales*, situées dans le bassin du golfe de Bengale, sont moins élevées, traversent le Karnatic, se divisent en plusieurs rameaux; la chaîne principale, appelée par les indigènes Ellakouda ou Elgondah, n'a que des défilés très-resserrés; puis dans le pays des Cirkars, les passages sont encore plus difficiles; cependant la chaîne laisse passer les fleuves, qui viennent du plateau, le Cavery, le Penner, la Kistnah, le Godavéry, le Mahanaddy.

Ghazipour, v. de la présidence de Calcutta (Hindoustan), sur le Gange, à 65 kil. N. E. de Bénarès, célèbre par la pureté de son climat, ses jardins de roses, son haras.

Ghédimin. V. Gédymin.

Gheel, v. de la prov. d'Anvers (Belgique), près de la Grande-Nèthe, à 22 kil. S. de Turnhout, au milieu des landes de la Campine. Colonie d'aliénés, au nombre de 1,000 environ, qui vivent le plus souvent libres avec les habitants, auxquels on paie pension; 9,000 habitants.

Gheete, riv. de Belgique, arrose le Brabant, passe à Tirlemont, Diest, et se jette dans le Demer, après 56 kil. de cours.

Ghenitché, l'un des deux forts qui commandent les extrémités de la flèche d'Arabat, à l'E. de la Crimée. Il a été bombardé par les alliés en juin 1855.

Gherai, khan tartare de Crimée, descendant de Gengis-Khan, reconnu la suzeraineté de Mahomet II, en 1475. Sa postérité a régné en Crimée jusqu'en 1783. Les Gherai étaient considérés comme les héritiers de l'empire, à l'extinction de la famille des Ottomans.

Gherardesca, nom d'une famille gibeline de Toscane, qui joua surtout un rôle important à Pise, au moyen âge; elle tire son nom d'un petit pays entre Livourne et Piombino.

Gherardesca (Ugolino Della), mort en 1288, s'empara du pouvoir avec l'aide des Florentins, surtout après la défaite des Pisans à la Meloria, 1284, se fit nommer capitaine-général, s'allia aux guelfes, mais par ses trahisons et ses crimes, devint odieux à tous les partis. L'archevêque de Pise, Roger de' Ubaldini, qui d'abord l'avait soutenu, se déclara contre le tyran, l'attaqua dans le palais du peuple, et le força de se rendre; Ugolino avait perdu deux de ses fils dans le combat; il fut enfermé, avec ses deux autres fils et deux de ses petits-fils, dans la tour de' Gualandi. L'archevêque fit jeter les clefs de la prison dans l'Arno, et les prisonniers moururent dans ces tortures de la faim, qui ont fourni à Dante le sublime épisode de son *Enfer*.

Gherardi (CHRISTOFANO), peintre de l'école florentine, surnommé le *Doceno*, né à Borgo-San-Sepolcro, 1500-1556, fut un bon coloriste, dont Vasari sut employer et apprécier le talent.

Gherardini (MELCHIORE), peintre et graveur de l'école milanaise, né à Milan, mort en 1673, a laissé de belles fresques à Milan, et, dans ses eaux-fortes, a imité Callot avec bonheur.

Gherardini (ALESSANDRO), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1655-1723, élève d'A. Rossi, a eu trop de facilité et a produit beaucoup de tableaux. Florence possède beaucoup de ses œuvres; la meilleure est le *Crucifiement*.

Gheriah, v. de la présidence et à 240 kil. S. E. de Bombay (Hindoustan), a un port à l'embouchure de la Gheriah. Commerce de coton et de riz. Une flotte anglaise la prit en 1765.

Gherma, v. du Fezzan, à 80 kil. N. O. de Mourzouk, correspond à l'ancienne *Garama*.

Ghermasir, nom du rivage du Laristan, dans le Farsistan (Perse); il appartient à l'iman de Mascate.

Gherwal ou **Gurwal**, prov. de l'Hindoustan, au N. O., dans la présidence de Calcutta; pays montueux, qui renferme le bassin supérieur du Gange et cinq vallées élevées. L'hiver y est froid, en été la chaleur est excessive dans les vallées; les rochers, qui couvrent le pays, embarrassent les cours d'eau. Le Gherwal est rempli de temples, qui attirent des milliers de pèlerins. Il se divise en trois districts: Sirynagor, Kemaoun, Sirse. Une partie du Gherwal est à un radjah, vassal des Anglais.

Gherzéh (CARUSA), v. de l'eyalet de Kastamouni (Turquie d'Asie), à 20 kil. S. E. de Sinope, a un petit port sur la mer Noire; 5,000 hab.

Gheyn ou **Ghein** (JACQUES DE), dit le *vieux*, peintre et graveur, né à Anvers, 1565-1615, fils d'un peintre sur verre, eut un dessin pur, un coloris ferme et brillant. Il y a deux autres peintres de la même famille, Jacques, 1610-1660, et Guillaume, qui vint s'établir à Paris, dans le xvii^e siècle.

Ghez, idiome sémitique, aujourd'hui langue sacrée de l'Abyssinie; il n'est plus employé que dans les livres de théologie et de droit.

Ghezquière de Raemsdonk (JOSEPH DE), jésuite, né à Courtrai, 1756-1804, l'un des Bollandistes, a publié surtout les *Acta Sanctorum Belgii*, 6 vol. in-4^e.

Ghezzi (SEBASTIANO), peintre de l'école romaine, architecte, ingénieur, né près d'Ascoli, 1600-1645, élève du Guerchin, s'occupa surtout d'architecture.

Ghezzi (GIUSEPPE), son fils, né à Rieti, 1654-1721, eut, comme peintre, de nombreux travaux à Rome, où l'on trouve dans les églises beaucoup de ses œuvres. La reine Christine, qui l'estimait, l'employa à la restauration des tableaux de sa galerie.

Ghezzi (PIETRO-LEONE, comte), peintre et graveur de l'école romaine, fils du précédent, né à Rome, 1674-1755, eut de la réputation pour ses émaux, ses mosaïques, ses eaux-fortes; excella dans les caricatures, les charges des principaux personnages de l'époque, et a laissé plusieurs tableaux estimés (*Sainte Famille*, au musée de Nantes).

Ghialonkadou ou **Dialonkadou**, pays de la Sénégambie, traversé par le Falémé, a les sources du Sénégal et de la Gambie. Les habitants ou *Ghialonkès* ont pour villes Manna et Sousita.

Ghiara d'Adda, pays de la prov. de Crémone (Italie), entre l'Adda, l'Oglio et le Pô (du mot *ghiara*, gravier); Crème et Pizzighetone sont dans cette contrée, souvent disputée par Venise et Milan.

Ghiberti (LORENZO), sculpteur, architecte, peintre florentin, 1378-1455, fils d'un habile orfèvre, Ugucione, élève de Bartoluccio, l'emporta, en 1400, dans le concours ouvert par la seigneurie de Florence pour l'achèvement des portes de bronze du baptistère de St-Jean; le panneau de bronze représentait le *Sacrifice d'Abraham*; Brunelleschi et Donatello reconnurent eux-mêmes la supériorité de leur jeune rival. Ghiberti consacra vingt ans à ce travail admirable; en 1428, il fut chargé de faire une porte encore plus riche, qui devait remplacer celle d'André de Pise; il y mit vingt ans; mais aussi Michel-Ange jugeait cette porte *digne de fermer le paradis*. Ghiberti exécuta pendant ce temps des statues en bronze, des bas-reliefs, des peintures sur verre remarquables. Il aida Brunelleschi à construire la coupole de la cathédrale. Cicognara a publié son *Traité sur la sculpture*; on a imprimé en 1841 son essai de *l'Histoire de l'art en Italie*. — Son fils, *Bonaccorso*, et son petit-fils, *Vittorio*, furent aussi des sculpteurs distingués.

Ghika (GRÉGOIRE), d'une famille albanaise, enleva la principauté de Valachie à son père Georges, 1662, persécuta cruellement les Cantacuzène, livra le pays aux exactions des Albanais et des Grecs; il assistait à la bataille de Saint-Gothard, fut forcé de se retirer en Pologne et en Allemagne, 1664, rentra en Valachie et fut déposé par Kupruli, en 1671. — Plusieurs princes de cette famille furent hospodars de Moldavie et de Valachie: le plus célèbre est **Ghika** (GRÉGOIRE), hospodar de Moldavie, 1764-1767, de Valachie, 1768-1777. Il favorisa l'industrie, le commerce de ces contrées, s'opposa à la propagande russe, protesta contre la cession de la Bukovine faite à l'Autriche et fut égorgé par un envoyé du sultan. Il avait amassé de grandes richesses.

Ghilan, prov. de la Perse, au S. O. de la mer Caspienne, au S. E. des possessions russes du Caucase. Le pays est montagneux, mais fertile: la cap. est *Rescht* ou *Recht*.

Ghilde, nom donné jadis en Scandinavie et en Germanie à des associations, dont les membres prenaient part à un banquet commun, juraient de s'entraider et de se défendre comme frères. Après l'invasion des barbares, les Ghildes continuèrent d'exister; les hommes des classes inférieures surtout se réunirent, sous le patronage d'un saint, pour se protéger mutuellement; ces conjurations semblèrent même un danger pour le pouvoir royal. Charlemagne et ses successeurs les proscrivirent. Les Ghildes devinrent alors territoriales, de mobiles qu'elles étaient; elles donnèrent naissance dans les villes aux *communes jurées*, aux confréries pieuses, aux confréries de commerce ou de métiers.

Ghinghi (FRANÇOIS), graveur sur pierres fines, né à Florence, 1689-1766, eut une grande réputation méritée. Son chef-d'œuvre est la *Vénus de Médicis*, gravée sur une améthyste du poids de 18 livres.

Ghiolofs. V. YOLOFS.

Ghirlandajo (DOMENICO CURRADO, surnommé le), peintre, né à Florence, 1449-1498, fils d'un habile orfèvre (il avait inventé une parure en forme de *guirlande*, d'où son surnom), fut l'un des créateurs de la perspective aérienne. On le considère comme le précurseur de plusieurs des grands maîtres du xvi^e siècle. On connaît de lui: *La Résurrection de Jésus-Christ*; *La Vocation de saint Pierre et de saint André* (à Rome); *la Décoration du chœur de Santa-Maria Novella* (à Florence), et un *Massacre des Innocents*, son chef-d'œuvre, dit-on. Le musée de Paris possède une *Visitation de sainte Anne à la Vierge*. — Son frère, *Benedetto*, 1458-1498, vint en France, où ses œuvres sont regardées comme des *spécimens* curieux de l'art contemporain. Le musée de Paris a de lui le *Christ conduit au supplice*.

Ghirlandajo (RIDOLFO), fils de Domenico, 1482-1560, fut l'ami intime de Raphaël; il montra un génie facile, vif, élégant, beaucoup de science de composition, et, en imitant la nature, sut l'embellir et l'idéaliser. Il ouvrit une école de peinture, où il donnait généreusement ses conseils. On admire deux petits tableaux, consacrés à S. Zanobi et un *Couronnement de la Vierge*.

Ghisi ou **Ghiji** (GIOVANNI-BAPTISTA), dit le *Mantouan*, peintre, sculpteur, architecte, graveur, né à Mantoue, vers 1500, élève de Jules Romain, peut-être de Marc-Antoine, fut un artiste distingué. — Son fils, *Teodoro*, vivant de 1546 à 1579, aida Jules Romain, son maître, et termina plusieurs de ses ouvrages. Il a décoré de belles fresques la cathédrale de Mantoue. On voit plusieurs de ses tableaux à Carpi, et le musée de Nantes possède de lui *Vénus et Adonis*.

Ghisi ou **Ghiji** (GEORGIO), dit le *Mantouan*, graveur, né à Mantoue, 1524-1590, fils et élève de Bertano, puis élève de J. Romain et de M. Ant. Raimondi, s'inspira surtout de Michel-Ange. Ses gravures, belles et nombreuses, sont d'une touche *hardie*, mais manquent d'harmonie. — Son frère, *Adamo*, sculpteur et graveur, né vers 1530, reproduisit aussi des sujets empruntés aux fresques de Michel-Ange. — Leur sœur, *Diana*, née vers 1536, vivait encore vers 1580; elle a aussi gravé avec talent, surtout d'après Jules Romain.

Ghislain (Saint) ou **Guillain**, l'un des apôtres de la Belgique, né, dit-on, à Athènes, vint dans les Gaules en 635, et fut envoyé par saint Amand sur les bords de la Sambre et de la Haine, pour y prêcher l'Évangile. Directeur spirituel de Waldetrude (Sainte Wandru), fille d'un leude puissant, il la décida à fonder un monastère à Castrilocus, qui a donné naissance à Mons. Lui-même, secondé par Dagobert, fonda, au milieu des bois l'abbaye de Saint-Ghislain. Il mourut en 687 et fut canonisé en 925. Il guérissait, dit-on, d'une foule de maladies, de l'épilepsie surtout, souvent encore appelée *le mal saint Ghislain*.

Ghislain (Saint-), v. du Hainaut (Belgique), à 12 kil. O. de Mons, sur la Haine. Houillères; 2,000 habitants.

Ghislandi (FRÀ VITTORE), dit *Frà Paoletto*, fils d'un peintre estimé, DOMENICO GHISLANDI, né à Bergame, 1655-1733, fut lui-même un artiste habile, de l'école vénitienne. Son coloris est franc et naturel; on trouve ses ouvrages à Bergame et à Dresde.

Ghisoni (FERMO), peintre de l'école de Mantoue, vivait de 1540 à 1568. Il fut un des meilleurs élèves de J. Romain. On cite de lui: *la Vocation de saint Pierre et de saint André*, *Saint Jean évangéliste et saint*

Leude avec ses enfants, un Cruciftement, une Généalogie de la famille de Gonzague.

Ghiustendil (*Justiniana secunda*), v. de l'eyalet et à 65 kil. N. de Salonique (Turquie d'Europe). Evêché grec; 10,000 hab.

Ghizni ou **Ghizneh**. V. GAZNA.

Ghizoni ou **Ghisoni**, ch.-l. de cant. de l'arr. de Corte (Corse), formé depuis 1860; 1,747 hab.

Ghumourdjina ou **Kemouldjina**, v. forte de l'eyalet de Salonique (Turquie d'Europe), à 8 kil. de l'Archipel. Exportation de blé et de tabac; 8,000 hab.

Ghuzel-Hissar (*Magnesia Meandri*), v. de l'eyalet d'Aidin (Turquie d'Asie), à 90 kil. S. E. de Smyrne. Fabriques et commerce de coton. Entrepôt des marchandises venant d'Europe par Smyrne; 50,000 hab.

Giac (PIERRE DE), seigneur de Châteaugay, favori de Charles VII, 1580-1427, d'une ancienne famille d'Auvergne, fut l'un des capitaines qui partageaient les désordres d'Isabeau de Bavière. Après la mort tragique de Bosredon, l'un de ses compagnons, il se réfugia auprès de Jean sans Peur, qui fut l'amant de sa femme, Jeanne de Naillac. Ils s'entremirent pour réconcilier le duc de Bourgogne et le dauphin Charles, auprès duquel ils se retirèrent, lorsque Jean eut été assassiné à l'entrevue du pont de Montereau, 1419. Giac devint tout-puissant sur l'esprit faible de Charles VII, vers 1425 surtout. En 1427, il fut saisi à Issoudun, pendant la nuit, par le connétable de Richemont, conduit à Dun-le-Roi et mis à la torture; il avoua ses crimes, la mort de sa première femme qu'il avait empoisonnée pour épouser Catherine de l'Île-Bouchard, et son pacte avec le diable, à qui il avait promis une de ses mains; il demandait qu'on la lui coupât avant de le faire mourir, et offrit au connétable une énorme rançon, s'il voulait l'épargner. Richemont le fit noyer.

Giacquinto (CORRADO), peintre de l'école napolitaine, né à Molfetta, 1690-1765, élève de Conca, eut de la facilité, mais fut maniéré. Il jouit d'une grande faveur auprès de Philippe V; ses principales fresques sont au palais royal de Madrid.

Giafar ou **Djafar**, 6^e iman ou descendant d'Ali, né à Médine, 702-765, est vénéré comme un saint par les Chyites, qui l'appellent *le Preux*.

Gianetti (PHILIPPE), peintre de l'école napolitaine, né à Messine, mort en 1702, fut l'un des meilleurs paysagistes de l'Italie.

Giannone (PIERRE), historien italien, né à Ischitella (Capitanate), 1676-1748, avocat, s'adonna de bonne heure aux études historiques, et se mit à composer l'*Histoire du royaume de Naples*, qui parut au bout de vingt ans, 1725, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage lui valut beaucoup d'éloges, mais aussi beaucoup de persécutions, surtout de la part du clergé, qu'il avait peu ménagé. Excommunié par l'archevêque de Naples, il se retira à Vienne et continua à attaquer la cour de Rome, surtout dans le *Triregno*, qu'il ne put publier, et dont le manuscrit disparut plus tard dans les archives du Saint-Office. Il vint habiter Venise, en 1754, mais fut bientôt forcé de quitter cette ville; après avoir erré de Modène à Milan, à Turin, il se rendit à Genève. Il fut enlevé peu après par les ordres du roi de Sardaigne, 1755, enfermé à Chambéry, au château de Miolans; il mourut dans la citadelle de Turin. Outre les ouvrages cités plus haut, on lui doit: *Palmyra*, 4 vol. in-4°; *Opere postume*, 1768, 2 vol. in-4°. L'Histoire de Giannone a été souvent réimprimée et traduite en français.

Giaour (*partisan du veau d'or ou chien*), terme de mépris dont se servent les musulmans pour désigner les infidèles d'une autre religion.

Giarola ou **Gerola** (ANTONIO), surnommé *le chevalier Coppa*, peintre de l'école bolonaise, né à Vérone, 1595-1665, eut pour maître le Guide et l'Albane qui faisait le plus grand cas de lui. Ses têtes sont pleines d'expression; à Milan, il eut de nombreux élèves. Ses principaux ouvrages sont dans les églises de Vérone.

Giaveno, v. de la prov. et au S. O. de Turin (Italie), au pied des Alpes Cottiennes. Soieries, tanneries, usines à fer; 10,000 hab.

Gibbon (ÉDOUARD), historien anglais, né à Putney (Surrey), 1757-1794, d'une famille ancienne, mais sans grande fortune, eut une constitution frêle et malade, qui l'empêcha de faire de bonnes études, mais lui donna le temps de lire beaucoup. A Oxford, ses lectures le décidèrent à se faire catholique, 1755. Son père irrité l'envoya à Lausanne, où de nouvelles études le ramenèrent au protestantisme; il est plus vrai de dire que Gibbon fut dès lors un sceptique dédaigneux. A Lausanne

il resta entièrement son éducation; amoureux de M^{lle} Curchod (depuis M^{me} Necker), il ne put obtenir le consentement de son père au mariage, 1758, et dès lors il n'eut d'autre passion que l'étude. De retour en Angleterre, il poursuivit ses lectures et écrivit en français un *Essai sur l'étude de la littérature*, qui parut en 1761. Capitaine des milices du Hampshire, au moment où l'on craignait une invasion des Français, il fortifia son corps dans cette vie active, apprit à connaître son pays, sans négliger ses études de prédilection. Il visita Paris, la Suisse, l'Italie, 1763-1765, et, au milieu des ruines du Forum, conçut l'idée de l'ouvrage qui a fait sa gloire (15 oct. 1764). Il se mit au travail, et s'essaya de temps à autre par diverses publications peu importantes d'ailleurs. En 1776, il fit paraître le premier volume de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Il fut loué par le public, mais attaqué par les théologiens, à cause de son dédain, peu impartial, pour les origines du christianisme. Il vint jouir à Paris de ses succès, dans les salons de M^{me} Necker, 1778, et retourna travailler en Angleterre. Membre des communes depuis 1775, il se contenta de voter silencieusement pour le ministère. Il se retira à Lausanne, en 1783, et termina son grand ouvrage, en 1787. Le succès de son livre fut incontestable, et, malgré les erreurs et les défauts qu'on a pu signaler dans cette vaste composition, il restera l'un des monuments les plus remarquables de l'art historique au xviii^e s. Il revint mourir en Angleterre. L'*Histoire* de Gibbon a été traduite en plusieurs langues, et en français, surtout par M. Guizot, 13 vol. in-8°. Parmi ses autres ouvrages, on peut citer: *Miscellaneous works* ou *Mémoires*, 5 vol. in-8°, renfermant plusieurs opuscules de l'historien, qui ont pour la plupart rapport à ses études romaines.

Gibel, nom dérivé de l'arabe, *Djebel*, montagne. Les Italiens donnent improprement à l'Etna le nom de *monte Gibello*. On a également appelé, assez à tort, bataille du Mont-Gibel, la bataille navale donnée en vue de l'Etna, 1676, dans laquelle Duquesne vainquit Ruyter, qui fut blessé mortellement.

Gibelin (ESPRIT-ANTOINE), peintre et littérateur, né à Aix, 1759-1814, étudia la peinture en Italie, et, de retour en France, fit plusieurs fresques à l'École de médecine, à l'École militaire, aux Capucines de la Chaussée-d'Antin (auj. Saint-Louis). Ses dessins sont recherchés. Correspondant de l'Institut, il a écrit: *De l'origine et de la forme du bonnet de la Liberté*, 1794; *Eloge funèbre de Dugommier*; *Mémoire sur un bas-relief d'Aix et sur le Gladiateur de Borghèse*, etc.

Gibelins. V. GUELPHES.

Gibert ou **Gyrbers** de Montreuil, trouvère du xii^e s. ou du commencement du xiii^e, a composé l'un des meilleurs romans de chevalerie du moyen âge: *la Violette* ou *Gérard de Nevers*; il a été traduit dans presque toutes les langues; on le mit en prose française au xv^e s.; cette sorte de traduction a eu plusieurs éditions, 1520, 1526, 1727. Le texte original a été publié en 1854, par M. Francisque Michel.

Gibert (JEAN-PIERRE), né à Aix, 1660-1750, professeur de théologie à Toulon et à Aix, composa dans la retraite, à Paris, des ouvrages estimés: *Corpus juris canonici*, 5 vol. in-fol., et *Tradition ou Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 5 vol. in-4°; *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales suivant les principes du droit canon et les usages de France*, 1720, in-4°, 1756, 2 vol. in-4°, etc.

Gibert (BALTHASAR), critique, cousin du précédent, né à Aix, 1662-1744, enseigna la philosophie au collège de Beauvais, la théologie au collège Mazarin, fut cinq fois recteur et eut une grande renommée d'érudition. Ses principaux ouvrages sont: *De la véritable éloquence*, 1705, in-12; *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 5 vol., 1705-1716; *Rhétorique ou règles de l'éloquence*; *Observations sur le Traité des études de Rollin*, etc.

Gibert (JOSEPH-BALTHASAR), historien, neveu du précédent, né à Aix, 1714-1774, consacra tous ses loisirs à d'estimables travaux d'érudition. Il fut de l'Académie des inscriptions en 1746. On cite de lui particulièrement: *Mémoire pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, 1744, in-12; *Mémoire sur les reines et sur les hommes de la cour*, 1770, in-8°; des mémoires historiques dans le recueil de l'Académie des inscriptions, t. XIX, XX, XXI, XXIII, XXV, XXVII, etc.

Gibraltar (anc. *Calpe*), v. de l'Espagne, appartenant à l'Angleterre, à l'entrée orientale du détroit de ce nom, par 36° 6' 42" lat N. et 7° 41' 2" long. O., à

120 kil. S. E. de Cadix. La ville, réputée imprenable, est sur le versant occidental d'un promontoire, qui forme une presqu'île, longue de 4 kil. et large de 1, terminée par la pointe d'Europe. C'est une masse de rochers, haute de 4 à 500 mètres, et presque verticale de tous côtés; inaccessible du côté de la terre, elle est hérissée, vers la mer, de batteries, et remplie d'excavations et de galeries où la garnison est complètement à couvert. Le Port militaire, vaste, peu sûr et très-commerçant. Les Anglais s'en sont emparés par surprise en 1704; Gibraltar a été vainement assiégé en 1705, 1708, et surtout de 1779 à 1782. Le nom de Gibraltar (*Djebel-Tarik*) vient de *Tarik*, général arabe qui y débarqua en 712; 20,000 hab. La *baie de Gibraltar*, à l'O. du cap de ce nom, a 13 kil. de long sur 8 de large; deux môles la mettent à l'abri des vents dangereux; c'est une station navale commode et sûre.

Gibraltar (Déroit de), anc. *Fretum Gaditanum* ou *Herculeum*; il fait communiquer la Méditerranée à l'Atlantique, et sépare l'Espagne du Maroc. Il a 64 kil. de long, sur une largeur de 14; les caps Trafalgar et Spartel à l'O., Gibraltar et Ceuta à l'E., en déterminent l'entrée. Un courant rapide traverse le milieu du détroit, en allant vers la Méditerranée; il y a deux petits courants latéraux en sens contraire, et un courant inférieur qui va de la Méditerranée vers l'Océan.

Gibson (EDOUARD), archéologue et théologien anglais, né à Kip, dans le Westmoreland, 1669-1748, fut évêque de Lincoln et de Londres. Robert Walpole lui abandonna la direction des affaires ecclésiastiques, et il se montra tolérant. On lui doit : une traduction latine du *Cronicon Saxonum*, avec le texte anglo-saxon, 1694; une édition de *Quintilien*; une traduction anglaise de la *Britannia* de Camden; la publication des *Œuvres posthumes de Spelman*; le *Recueil des principaux traités contre le catholicisme*, 1738, 3 vol. in-fol. etc.

Gié (PIERRE DE **Rohan**, dit **de**), maréchal de France, né en Bretagne, vers le milieu du xv^e s., mort en 1513, gagna la confiance de Louis XI, qui le nomma maréchal, accompagna Charles VIII à Naples, et commandait l'avant-garde à Fornoue. Il servit également Louis XII en Italie, se montra ami des arts, et fut nommé lieutenant général en Bretagne, gouverneur du jeune François d'Angoulême, etc. Mais, ayant fait arrêter les bateaux que la reine Anne envoyait, chargés d'objets précieux, en Bretagne, lorsqu'elle croyait que Louis XII allait mourir, 1504, il fut disgracié, et même condamné, par le parlement de Toulouse, comme coupable d'excès vaguement qualifiés, 1505. Louise de Savoie, mère de François, pour l'amour de laquelle il s'était compromis, l'avait abandonné. Dépouillé de ses dignités, il se retira dans son château du Verger, entre Angers et La Flèche.

Gien, ch.-l. d'arrond. du Loiret, par 47° 41' 9" lat. N. et 0° 17' 40" long. E., à 64 kil. S. E. d'Orléans, sur la rive droite de la Loire. Ancien château sur le haut du coteau; on en fait remonter l'origine à Charlemagne. Tanneries, tuileries; grand commerce de laines, vins, safran et bestiaux; 6,717 hab. — Ville ancienne, *Genabum* selon plusieurs antiquaires; comté au moyen âge; Turenne, en 1652, y repoussa Condé victorieux et sauva la cour. Près de là, au *Vieux-Gien*, beaucoup de débris romains.

Giens, petite presqu'île du départ. du Var, à 8 kil. S. d'Hyères; le château fortifié de Giens est au centre; la rade de Giens, au N. O., a 6 kil. de large sur 6 de profondeur.

Gier, affl. de la rive droite du Rhône, vient du revers septentrional du mont Pilat, arrose Saint-Chamont, Rive-de-Gier, Givors; son cours est de 36 kil. La vallée, célèbre par ses richesses houillères, ressemble à une immense manufacture, par ses puits de mines, ses usines, ses hauts fourneaux.

Gieseler (JEAN-CHARLES-LOUIS), théologien protestant, né près de Minden, 1791-1854, professa à Minden, à Clèves, à Bonn, à Göttingue, et se distingua par sa bienfaisance autant que par son érudition. Son *Essai historique et critique sur l'origine et sur les premières destinées des Évangiles écrits*, Leipzig, 1818, le révéla comme théologien érudit et sagace; il a publié beaucoup de mémoires; mais son ouvrage capital est le *Manuel de l'Histoire ecclésiastique*, 4 vol. in-8°; la mort l'a empêché d'aller au-delà de la paix de Westphalie.

Glessen, v. de la Haute-Hesse (Hesse-Darmstadt), au confluent de la Lahn et du Wieseck, à 8 kil. E. de Wetzlar. Ancienne place de guerre; Université célèbre fondée en 1605; belle bibliothèque, collections, observatoire, jardin botanique. Manufactures de lainages et

de cotonnades; manufactures de tabac; commerce de céréales et de produits minéraux; 9,700 hab.

Gifford (WILLIAM), poète et publiciste anglais, né à Ashburton (Devonshire), 1757-1826, d'une famille ancienne, mais réduite à la pauvreté, orphelin à treize ans, apprenti cordonnier, obtint, par quelques essais de poésie populaire, les suffrages des ouvriers, ses compagnons, et la protection d'un chirurgien, Cookesby, qui lui fournit les moyens de faire son éducation. Il eut des élèves au collège d'Exeter à Oxford, fit l'éducation du fils de lord Grosvenor; puis, établi à Londres, se consacra tout entier à la littérature. Dans deux satires, la *Baviade* et la *Mæviade*, il attaqua vivement les travers des écrivains contemporains. Il publia, en 1802, une bonne traduction de Juvénal, et composa quelques petites pièces gracieuses et touchantes : *Stances sur les premières violettes*, *Épithaphe de sa servante*, etc. Admirateur passionné de Pitt, il entra dans la rédaction de l'*Anti-Jacobin*; fonda la *Quarterly Review*, en 1809, et la dirigea avec succès jusqu'en 1824.

Giglio (*Ægilium*), île de la Méditerranée, à 20 kil. O. de la côte de Toscane, dépend de la prov. de Grosseto (Italie). Elle a 20 kil. carrés, 1,800 hab., et possède de beau granit et des vins estimés.

Gignac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. S. E. de Lodève (Hérault), sur la rive gauche de l'Hérault. Olives, amandes, vins; filatures de laine, magnaneries. Église à trois nefs; pont remarquable. À quelque distance, pèlerinage célèbre de Notre-Dame-de-Grâce. Patrie du général Claparède; 2,776 hab.

Gigny, village de l'arrond. et à 26 kil. S. O. de Lons-le-Saulnier (Jura). Jadis célèbre abbaye, qui servit à peupler celle de Cluny naissante.

Gigot d'Elbée. V. ELBÉE (D').

Giguela, riv. d'Espagne, affl. de droite de la Guadiana, vient de la Sierra de Cuenca, près d'Uclés, reçoit à droite le Rianzarès, à gauche le Zancara et son affluent, le Reus, qui n'est séparé du Xucar que par un marécage.

Gihoun. V. **Djihoun**.

Gijon, v. de la prov. et à 34 kil. N. E. d'Oviédo, dans les Asturies (Espagne); bon port fortifié sur le golfe de Biscaye, fait un commerce actif de charbon de terre surtout et a des chantiers de construction; 6,000 h. Elle a été quelque temps la capitale des Asturies.

Gil (San), v. de la Confédération Grenadine, à 350 kil. N. E. de Bogota. Commerce de toiles de coton, de tabac, de sucre; 6,000 hab.

Gila (Rio), riv. de l'Amérique du N., vient de la Sierra-de-los-Mimbres, a servi de limite aux États-Unis et au Mexique, et se jette par la rive gauche dans le Colorado; son cours est de 500 kil.

Gilbert (Iles), archipel du N. O. de la Polynésie, formé de petites îles corallines. Les indigènes fabriquent des hameçons de nacre recherchés dans toute la Polynésie. Les États-Unis ont occupé les îles Makin et Maraki, au N. de l'archipel. La popul. est de 50,000 hab.

Gilbert (Saint), d'une famille noble d'Auvergne, suivit Louis VII à la seconde croisade, 1147, et, à son retour, fonda deux monastères dans le diocèse de Clermont, l'un de femmes, à Aubeterre, qu'il mit sous la direction de sa femme Pétronille, l'autre d'hommes, à *Neuf-Fontaines*, auquel il adjoignit un vaste hôpital. Il mourut abbé de ce monastère en 1152. On l'honore le 6 juin.

Gilbert de la Porrée (GISELBERTUS PORRETANUS), théologien et philosophe scolastique, né à Poitiers, 1070-1154, fut chancelier de l'église de Chartres, puis professeur de théologie et de dialectique à Paris. Il était alors le chef des réalistes, et en opposition avec Abailard. En 1142, il devint évêque de Poitiers. Quelques opinions contraires à la foi commune sur la Trinité le firent accuser, et il fut cité à comparaître au concile de Paris, présidé par Eugène III, 1147; l'affaire fut renvoyée au concile de Reims de 1148, et Gilbert, après avoir discuté contre le pape et contre saint Bernard, finit par souscrire à une formule de foi, que Suger présenta à Eugène III, au nom des évêques de France. Il vécut dès lors tranquille, décorant son église et amassant une grande bibliothèque. Jean de Salisbury fut l'un de ses principaux élèves. Il a laissé des commentaires, des traités, dont plusieurs ont été imprimés.

Gilbert de Mons, chroniqueur flamand, de la seconde moitié du xii^e siècle, né à Mons, chancelier du comte de Hainaut, Baudouin V, abbé de Saint-Aubin de Namur, a écrit l'histoire de Baudouin, *Chronica Hannonia*, qui a été publiée, en 1784, par le marquis de

Chasteler, et qui figure aux tomes XIII et XVIII du *Recueil des Historiens de la France*.

Gilbert (HUMPHREY), navigateur anglais, né à Dartmouth, 1559-1584, était frère utérin de Walter Raleigh. Il se distingua dans la guerre contre les Irlandais et reçut le gouvernement du Munster, 1570. Il fut ensuite commandant d'une escadre anglaise contre les Espagnols; fut l'un de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour découvrir par le Nord un passage vers les Indes, patrona Frobisher, et reçut lui-même d'Elisabeth, en 1578, des lettres patentes pour faire des découvertes et des conquêtes. Il échoua en 1581, fit de nouveaux efforts, et, en 1583, aborda à Terre-Neuve, en prit possession au nom de l'Angleterre, et périt dans une tempête, au retour, à la hauteur des Açores.

Gilbert (GUILLAUME), médecin et physicien anglais, né à Colchester, 1540-1603, fut médecin d'Elisabeth, et acquit une grande réputation, surtout pour ses études sur l'électricité, dont Bacon s'est largement servi. Il a écrit : *De Magnete magneticisque corporibus, et de magno magnete Tellure, philosophia nova*; Londres, 1600, in-4°.

Gilbert (GABRIEL), poète français, 1610-1680, secrétaire de la duchesse de Rohan, puis représentant en France de l'ex-reine de Suède, Christine, 1657, fut protégé par Mazarin, de Lionne et Fouquet; il vécut pauvre cependant et ses ouvrages sont d'un style plat et commun. Il a composé un *Art de plaire*, 1655, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Pastorales* et surtout des *Tragédies*, parmi lesquelles on cite, à cause du sujet et des situations, *Rodogune*, 1644, *Hippolyte*, 1646, *Cresphonte*, 1659.

Gilbert (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT), poète, né à Fontenay-le-Château, près de Remiremont, 1751-1780, après avoir étudié à Dôle, vint à Nancy pour se livrer à ses goûts littéraires. Il écrivit un roman, 1770, publia *le Début poétique*, 1771, recueil de vers assez faibles, concourut sans succès pour le prix de poésie de l'Académie française, 1772; et l'année suivante publia des *Odes sur la mort de la princesse Charlotte de Lorraine et sur le Jugement dernier*. Puis il composa des pièces satiriques: le *Carnaval des Auteurs*, le *Siècle*; lut devant l'académie de Nancy l'*Eloge de Léopold I^{er}*, qui renferme des pages éloquentes, et vint à Paris en 1774. Ennemi des philosophes, des encyclopédistes, il fut bien accueilli par Fréron, Baculard d'Arnaud, etc. Il dédia à Fréron sa satire célèbre, intitulée: *Le dix-huitième siècle*, 1775, ouvrage remarquable inspiré par la passion, mais plein de verve. Il publia des *Odes nouvelles et patriotiques*, pour se faire des protecteurs; mais se distingua surtout par l'*Ode sur le Jubilé*, 1776, et par l'*Ode sur la guerre présente*, 1778. Cette année même, il écrivit la satire intitulée: *Mon Apologie*. Gilbert n'était pas pauvre, il avait alors 2,200 livres de pension; il ne mourut pas de misère à l'Hôtel-Dieu, comme on l'a prétendu, mais des suites d'une chute de cheval; c'est dans un intervalle de lucidité qu'il composa les belles strophes, qui sont comme la fin sublime de son élégie, *le Poète malheureux*. Ses poésies ont été souvent publiées, depuis 1788.

Gilbert (NICOLAS-PIERRE), médecin, né à Brest, 1751-1814, pendant quelque temps chirurgien de marine, vint à Paris suivre les cours de médecine, et devint médecin à Landernau. Il fut membre correspondant de la Société royale de médecine, et se distingua dans les épidémies à Brest, à Morlaix, à Rennes. Président du département d'Ille-et-Vilaine, 1792-93, il protesta contre le 31 mai, refusa de remplacer Lanjuinais à la Convention, puis entra dans le service médical militaire. Il fut plusieurs fois médecin en chef de nos armées, de 1796 à 1813 et professeur au Val-de-Grâce. Il a, dans plusieurs mémoires, proposé des systèmes de classification des maladies, qui n'ont pas été adoptés.

Gilbert des Voisins (Le comte PIERRE-PAUL-ALEXANDRE), magistrat, né à Grosbois, 1779-1845, d'une famille ancienne dans la magistrature, fut porté sur la liste des émigrés et dépouillé de son immense fortune. Il put rentrer en France, fut nommé juge suppléant au tribunal de la Seine, 1805, et président de chambre à la Cour d'appel en 1810. Il était maître des requêtes et capitaine de la garde nationale en 1814. Beugnot, ancien ami de son père, le fit nommer commissaire royal dans la Vendée et les Deux-Sèvres. Pendant les Cent Jours, il fut premier président de la Cour impériale et pair de France. La seconde Restauration le disgracia. Il écrivit contre les jésuites et fut député de l'opposi-

tion, 1821-1823. Louis-Philippe le nomma conseiller à la Cour de cassation, pair de France, etc. Sa bienfaisance était grande.

Gilbertins, chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin, institués en Angleterre, 1148, par *saint Gilbert*. On n'y recevait que des gens qui eussent été mariés.

Gildas (Saint), personne légendaire, qui peut-être vivait en Bretagne au vi^e siècle; on connaît deux *Vies* de saint Gildas, l'une par un moine de Saint-Gildas-de-Rhuis, l'autre par Caradoc de Lancarvan, au xii^e siècle. Elles sont pleines de contradictions et d'in vraisemblances qu'il a été impossible d'expliquer. On lui attribue un livre curieux, *De Excidio Britanniae*, où il est parlé des malheurs de la Bretagne, à l'époque de l'invasion des Saxons et des Angles; l'Eglise de Bretagne y est assez maltraitée. Ce livre, souvent publié, soit dans les collections des historiens bretons, soit séparément, a été surtout édité à Londres, 1838, in-8°. On l'honore le 29 janvier.

Gildas-de-Rhuis (Saint-), village de l'arrond. et à 18 kil. S. O. de Vannes (Morbihan), dans la presqu'île de Rhuis, renferme les ruines d'une abbaye, fondée par saint Gildas, et dont Abailard fut abbé. Près de là on trouve le château de *Sucinio*, construit par le duc Jean le Roux en 1260.

Gildas-des-Bois (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. O. de Savenay (Loire-Inférieure). Ferme-école; 2,152 hab.

Gildon, fils d'un petit roi maure du iv^e s., servit fidèlement les Romains, même contre sa famille, eut un commandement considérable en Afrique, de 386 à 397, mais se souleva alors contre l'empereur Honorius. Stilicon envoya contre le rebelle son frère Mascezel, qui le battit près de Thébeste. Gildon, arrêté à Tabraca, s'étrangla dans sa prison.

Gil-Eanez ou **Gilianez**, navigateur portugais du xv^e siècle, né à Lagos, écuyer de l'infant don Henrique, doubla le cap Bojador, en 1433; puis, dans un second voyage, alla 50 lieues plus loin. Plus tard il prit part à des expéditions vers la côte d'Arguin, au cap Blanc, 1447, au cap Vert. Sa réputation de bravoure était grande.

Gilles (Saint), en latin *Ægidius*, mort en 550, né à Athènes, disent les pieuses légendes, vint en Gaule et aborda là où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Gilles. Elève de saint Césaire d'Arles, célèbre par sa piété et par ses miracles, il serait devenu abbé d'un monastère bâti par Childebert I^{er}. — On cite un autre *saint Gilles*, qui aurait vécu à la fin du vii^e siècle. Tout est obscur dans ces récits, mais l'Eglise honore un saint Gilles, le 1^{er} septembre.

Gilles de Paris (*Ægidius Parisiensis*), 1162-1220, chanoine de Saint-Marcel, a composé plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le plus remarquable et le plus connu, sur Charlemagne, intitulé *Carolus*, fut écrit pour l'instruction du jeune Louis VIII; il y a des fragments des quatre premiers livres dans le *Recueil* de Duchesne; le cinquième est en entier dans le t. XVII du *Recueil des Historiens de France*.

Gilles de Bretagne, 3^e fils de Jean V, duc de Bretagne, frère de François I^{er}, n'eut à la mort de son père qu'un modique apanage. Mécontent, il réclama l'appui de son ami Henri VI d'Angleterre et lui offrit ses services, 1445. A partir de ce moment, le duc François jura la mort de son frère, et, malgré les prières de leur oncle, le connétable de Richemont, il s'acharna avec une sombre fureur à l'accomplissement du fratricide. Le faible Charles VII encouragea ou laissa faire le duc. Gilles, arrêté au Guildo par l'amiral de Coëtivy, 1446, traîné de prison en prison, traduit devant les Etats de Redon, comme coupable de crimes et de trahisons, dut périr par la volonté barbare de son frère, qui n'écouta aucune supplication. Comme on ne trouvait pas d'assassin, on essaya de l'empoisonner, de le faire mourir de faim; il fut enfin étranglé au château de la Hardouinaie, dans la nuit du 25 avril 1450. François en retira le surnom de *Fratricide*.

Gilles (NICOLE), historien, mort en 1503, secrétaire-contrôleur du trésor sous Charles VIII, est connu par son histoire de France, qui eut dix-sept éditions en un siècle. La première est de 1492, in-4°; elle a pour titre: *Les très-élégantes, très-véridiques et copieuses Annales*, etc. C'est une œuvre très-remarquable pour le temps, la première histoire en langue nationale, d'un style vif et coloré, avec l'intelligence des événements.

Gilles (PIERRE), en latin *Gillius*, naturaliste, né à Albi, 1490-1555, l'un des érudits du xvi^e siècle, fit plusieurs voyages scientifiques, et dédia à François I^{er} son

livre, *De Vi et Natura Animalium*. Le roi le chargea alors d'aller visiter l'empire Ottoman; il accomplit cette mission au milieu des obstacles les plus grands. On lui doit encore : *De Topographia Constantinopoleos Libri IV*, 1561; *De Bosphoro Thracio libri tres*, 1561; *Elephantum Descriptio*, etc.

Gilles-les-Bougeries (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Nîmes (Gard), sur le canal de Beaucaire, ville ancienne, célèbre par une abbaye du ^v^e siècle, et dont l'église remonte au ^x^e. Il y a dans les environs des vignobles estimés. Elle a donné son nom à la famille des anciens comtes de Toulouse. Patrie de Clément IV. Vins fins, eaux-de-vie; 6,804 h.

Gilles-sur-Vie (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. N. O. des Sables (Vendée); petit port, pêche de la sardine, commerce de grains, sel, eau-de-vie. La Rochejaquelein fut tué dans les environs en 1815; 1,270 hab.

Gillies (JEAN), historien anglais, né dans le comté de Forfar (Ecosse), 1747-1836, élève de l'université de Glasgow, s'établit à Londres pour se livrer à ses goûts littéraires. Il traduisit plusieurs écrivains grecs, mais se fit surtout connaître par son *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies, de ses conquêtes, jusqu'au partage de l'empire macédonien*, 1786, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, utile en son temps, a été depuis bien dépassé. Il a été traduit par Carra, 1787-88, 6 vol. in-8°; et refondu par Ruelle, *Histoire des temps anciens*, 1841, 2 vol. in-8°. Gillies en a donné une continuation médiocre depuis Alexandre jusqu'à Auguste, 1810, 4 vol. in-8°.

Gillingham, v. du comté de Kent (Angleterre), à 2 kil. E. de Chatham. Chantiers de construction; 6,000 hab.

Gillot (JACQUES), érudit, né à Langres, vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, mort en 1619, fut conseiller-clerc au parlement de Paris, et par sa critique érudite fut estimé des savants les plus illustres. Il suivit Achille de Harlay à la Bastille, puis à Tours; et, rentré à Paris, contribua à la défaite de la Ligue, en collaborant à la *Satyre Ménippée*. On lui attribue la *Procession burlesque de la Ligue* et la *Harangue du cardinal-légat*; on dit que ses amis se réunissaient pour écrire dans sa chambre du quai des Orfèvres.

Gillot (CLAUDE), dessinateur, peintre et graveur, né à Langres, 1673-1722, fut à Paris élève de J.-B. Corneille, et est surtout estimé à cause de ses eaux-fortes. Il fut de l'Académie de peinture en 1715, et a été le maître de Watteau.

Gillray (JAMES), artiste anglais, mort en 1815, fut célèbre par ses caricatures politiques et satiriques, de 1780 à 1810. Il n'épargna ni George III, ni les ministres, qui achetèrent son silence; ni Fox et les membres de l'opposition, ni surtout Napoléon et les Français. En 1850, on a reproduit une partie de son œuvre considérable en 2 vol. in-fol., avec 1 vol. in-8° d'explications.

Gilly, v. du Hainaut (Belgique), à 4 kil. E. de Charleroi. Houillères; 6,500 hab. Restes de l'ancienne abbaye de Soleilmont.

Gilly (JACQUES-LAURENT, comte), général, né à Four-nès (Languedoc), 1769-1829, volontaire en 1792, général de brigade en 1799, de division, après Wagram, en 1809, reconnu Louis XVIII, en 1814, et commandait le département du Gard, au retour de Napoléon I^{er}. Il se déclara pour l'Empereur, marcha contre le duc d'Angoulême et le força à s'embarquer à Cette. Créé comte de l'Empire et commandant de la 9^e division militaire, il fut nommé député par le département du Var, en 1815, mais resta dans le Midi. Après Waterloo, il se retira à New-York; compris dans l'ordonnance de proscription du 24 juillet 1815, condamné à mort par contumace, il revint se constituer prisonnier en 1820, et demanda la révision de son procès. Le duc d'Angoulême obtint de Louis XVIII qu'il fût mis en liberté.

Gilolo, la plus grande des Moluques (Malaisie), à l'E. de Célèbes, dont elle rappelle la forme irrégulière, à 380 kil. de long sur 70 de large. Elle renferme des pics très-élevés. Elle abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers; elle est fertile en arbres à pain, sagou, cannes à sucre, épices, etc. Une partie dépend de la résidence hollandaise de Ternate; il y a 260,000 hab. de race malaise, soumis à différents princes, sultans de Ternate, de Tidor, de Gilolo, etc.; les v. princip. sont: Satanag, Bitjoli et Galela. V. MOLUQUES.

Gilon, de Paris, né à Toucy, près d'Auxerre, mort en 1142, fut évêque de Tusculum, cardinal, légat en Pologne. On a de lui: *De Via Hierosolymitana*, hist. en 6 livres et en vers, dans le *Thesaurus Anecdorum* de D. Martène.

Gilpin (BERNARD), théologien protestant anglais, né dans le Westmoreland, 1517-1583, étudia avec ardeur les livres d'Erasmus, se convertit au protestantisme, vers 1552, déploya un grand zèle apostolique pour répandre ses opinions dans le comté de Durham et ne fut sauvé du supplice que par la mort de la reine Marie. Elisabeth lui donna des preuves de son estime, et on l'a surnommé *l'Apôtre du Nord*.

Gilpin (GUILLAUME), de la même famille, biographe et critique anglais, né à Carlisle, 1724-1804, entra dans les ordres, puis dirigea avec talent l'école de Cheam près de Londres. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, d'un style poétique, sur les paysages les plus pittoresques de l'Angleterre et de l'Ecosse. On lui doit aussi les *Vies de Bernard Gilpin*, de *Wiclef*, de *Jean Huss*, de *Cranmer*, etc.

Gilpin (SAWREY), frère du précédent, né à Carlisle, 1733-1807, fut l'un des peintres de chevaux les plus estimés de l'Angleterre. Ses tableaux d'histoire furent moins heureux; mais les *Chevaux de Diomède* et un *Groupe de tigres* passent pour des chefs-d'œuvre.

Gil-Polo (GASPARD), poète espagnol, né à Valence, 1516-1572, est surtout connu par son poème pastoral de *Diana enamorada*, qui est comme la continuation du chef-d'œuvre de Montemayor, 1564; Cervantès en a fait l'éloge. Ses *Sonnets* et ses *Canzones* ont de la grâce.

Gil-Vicente. V. VICENTE.

Gimignani ou Geminiani (GIACINTO), peintre et graveur de l'école florentine, né à Pistoja, 1611-1681, fut élève de son père, *Alessio*, de Pierre de Cortone, peut-être du Poussin, qu'il a au moins imité. On cite de lui: *l'Apparition de la Croix à Constantin*, à Saint-Jean de Latran, cinq grands tableaux à Saint-Pierre, etc.

Gimignani (LODOVICO), son fils, né à Rome, 1644-1697, fut aussi un peintre et un architecte distingué. Il eut pour maîtres son père et le Bernin, et étudia les maîtres vénitiens. Il fut employé par son parrain Clément IX et par les neveux du pontife, puis par le grand-duc de Toscane. Ses principaux tableaux sont dans les églises de Rome.

Gimignano (San-), bourg de la prov. et à 50 kil. N. O. de Sienne (Italie); 7,000 hab. Sur son territoire on récolte le *vernaccio*, le meilleur vin de la Toscane.

Gimone, affl. de gauche de la Garonne, vient des Pyrénées, arrose Gimont et Beaumont, se jette dans la Garonne en face de Castel-Sarrazin; cours de 110 kil.

Gimont, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. E. d'Auch (Gers), sur la Gimone. Commerce considérable de grains, vins, eaux-de-vie, mulets. Belle église gothique; 3,402 hab.

Ginesio (San-), bourg de la prov. et à 20 kil. S. O. de Macerata (Italie); 5,000 hab.

Ginestas, ch.-l. de canton de l'arr. et à 18 kil. N. O. de Narbonne (Aude). Vins estimés, olives, grains, fourrages; 971 hab.

Gingi ou Gindgi, v. du Karnatic, dans la présidence de Madras (Hindoustan), à 60 kil. N. de Pondichéry; l'une des grandes forteresses du pays, bâtie sur des rochers stériles, près de la côte de Coromandel; prise par les Français, 1750, par les Anglais, 1761.

Ginguené (PIERRE-LOUIS), littérateur, né à Rennes, 1748-1816, eut une excellente éducation, composa quelques pièces de vers, comme la *Confession de Zulmé*, et vint à Paris, en 1772, où il commença bientôt à publier dans les recueils littéraires de bons articles de critique. En 1780, il entra dans les bureaux du contrôle général, et continua d'écrire; il échoua dans deux concours académiques, en 1787 et 1788. Partisan de la Révolution, il la défendit dans les journaux, comme la *Feuille villageoise*, et par plusieurs brochures, qui eurent du succès. Emprisonné pendant la Terreur, il travailla à la *Décade philosophique*, de 1795 à 1807. Membre de la commission exécutive d'instruction publique, membre de l'Institut, il continua ses études littéraires et s'occupait déjà des écrivains italiens. Il fut ministre plénipotentiaire à Turin, en 1797, puis devint membre du Tribunat, en 1799. Il fut du parti de l'opposition, mérita les colères du premier Consul et fut bientôt éliminé. Il commença à l'Athénée, en 1802, un cours de littérature italienne, qui est devenu la base de son ouvrage le plus remarquable, *l'Histoire littéraire d'Italie*, 9 vol. in-8°. Il a travaillé à *l'Histoire littéraire de la France*, continuation des Bénédictins, à la *Biographie universelle*; il a composé des *Fables*, et publié les *Œuvres* de son ami Chamford et de Lebrun.

Ginkel (GODARD VAN), baron d'Athlone et comte d'Aghrim, général hollandais, né à Utrecht, 1630-1705,

suiuit Guillaume d'Orange en Angleterre et lui rendit de grands services, surtout en Irlande; il gagna la bataille d'Aghrim sur Saint-Ruth, 22 juillet 1691, puis s'empara de Limerick. Il acheva de pacifier l'Irlande et fut bien récompensé par Guillaume III et par le Parlement.

Gioberti (VINCENT), philosophe et homme d'État italien, né à Turin, 1791-1852, destiné à l'état ecclésiastique, fut professeur de théologie à l'université de Turin, devint chapelain de la cour, et acquit une grande réputation par ses idées libérales. Impliqué dans une conspiration républicaine, il fut exilé, 1833, et vécut de fonctions modestes à Paris et à Bruxelles jusqu'en 1843. Il publia, dans cette période de sa vie : *Théorie du Surnaturel*, 1838; *Introduction à l'étude de la philosophie*, 1839; *Du Beau*, 1841; il attaqua les tendances vers le panthéisme, en combattant Lamennais et Rosmini, 1840, 1842. Il gagna beaucoup de partisans à son néo-catholicisme, par lequel il voulait réconcilier la foi avec la science et l'art, rendre à l'Église sa supériorité sociale, à l'Italie son indépendance. Tel est le caractère de son livre remarquable : *Suprématie civile et morale des Italiens*, publié à Paris en 1843. Il fut attaqué; il répondit vivement par ses *Prolégomènes*, 1845, et surtout par le *Jésuite moderne*, 1847. L'effet fut immense. C'était le temps des réformes libérales de Pie IX et des événements de 1848. Rappelé de son exil en 1848, il provoqua l'union des différentes parties de l'Italie au Piémont, fut nommé député, puis président de la Chambre, à Turin. Ministre, président du conseil dit *démocratique*, il voulait dominer les révolutions italiennes, au moyen des armes piémontaises, au profit des libertés constitutionnelles. Il fut forcé de se retirer, mais continua à prêcher l'union dans le journal *Il Saggiatore*. Victor-Emmanuel le rappela au ministère, puis le nomma ambassadeur à Paris. Il renonça bientôt aux affaires publiques, et écrivit en 1851 le *Renouveau civil de l'Italie*. Il mourut subitement à Paris, et on lui éleva à Turin un monument national. Ses ouvrages ont été mis à l'*Index*.

Giocondo (FRA GIOVANNI), architecte italien, né à Vérone, 1450-1520, était dominicain, ou franciscain, suivant Tiraboschi. Il se fit connaître par des travaux d'architecture hydraulique sur l'Adige, à Venise, à Vérone, où il fut employé par l'empereur Maximilien. Louis XII l'appela à Paris, en 1499, pour construire le pont Notre-Dame et le petit pont de l'Hôtel-Dieu. Il découvrit en France plusieurs lettres inédites de Plin le jeune, qui furent imprimées par Alde Manuce, 1508-1514. A Venise, il construisit le grand entrepôt (*Fondaco de' Tedeschi*); mais indigné de voir que la jalousie avait fait rejeter ses plans pour la reconstruction du Rialto, il se rendit à Rome, où il fut nommé architecte de Saint-Pierre avec Raphaël, 1514. On ne sait pas au juste où et quand il mourut. Il a annoté les *Commentaires* de César, et donné de bonnes éditions de Vitruve, Julius Obsequens, Aurelius Victor, et du *Re Rustica* de Caton.

Gioja (FLAVIO), marin napolitain, né à Pasitano, près d'Amalfi, vers la fin du XIII^e s., a longtemps passé pour avoir inventé la boussole. Mais il est certain que la boussole était connue des marins provençaux et italiens avant cette époque. Il est probable que Gioja a seulement trouvé le moyen de suspendre l'aiguille sur un pivot solide, et de la renfermer dans une boîte (d'où le nom de *bossola*, boîte). On croit que la boussole, connue depuis longtemps par les Chinois, a été importée en Europe par les Arabes.

Gioja (MELCHIOR), économiste italien, né à Plaisance, 1767-1829, est l'un des fondateurs de la statistique. Il était prêtre obscur, lorsqu'il obtint le prix proposé par l'Institut de la République Cisalpine, sur le meilleur des gouvernements pour l'Italie; il se prononçait pour la République, 1797. Il fut nommé historiographe, et, en 1805, fut directeur du bureau statistique. Destitué en 1811, rappelé en 1813, il commença, sans pouvoir l'achever, la statistique de l'Italie. Il fut emprisonné huit mois après les troubles de 1820, et continua ses travaux économiques jusqu'à sa mort. Ses ouvrages lui ont mérité une grande réputation; on cite ses *Tables statistiques*, son *Traité des Mérites et des Récompenses*; sa *Logique à l'usage de la jeunesse*; sa *Philosophie de la Statistique*; son *Prospectus des Sciences économiques*, en 6 vol., etc.

Gioja, petit port de la Calabre ultérieure 1^{re} (Italie), sur le golfe de ce nom, dans la mer Tyrrhénienne, au N. E. de Reggio; 5,000 hab.

Gioiosa, v. de la Calabre ultérieure 1^{re} (Italie), au N. E. de Reggio, près de la mer Ionienne; 6,000 hab.

Giolfino ou **Golfino** (NICCOLO), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait à la fin du XV^e s. Ses compositions sont bien entendues, mais sèches; il a laissé à Vérone un grand nombre de fresques.

Giordano Bruno. V. BRUNO.

Giordano (LUCA), peintre italien, né à Naples, 1632-1705, d'origine espagnole, étudia sous Ribeira, puis à Rome, sous Pierre de Cortone. Il travaillait avec tant de facilité, qu'on le surnomma *Fa presto*. Son père, mauvais peintre, le poussa, par avidité, dans cette voie malheureuse; et Giordano, doué de grandes facultés, ne put être un grand artiste. Il improvisait, il imitait, avec la plus étonnante rapidité, les œuvres des maîtres les plus illustres et les plus différents. De retour à Naples, il remplit les palais et les églises de ses tableaux, d'un coloris doux et harmonieux; c'est l'époque de ses meilleures œuvres, *la Nativité*, *Saint Thomas de Ville-neuve*, *la Chute des Anges rebelles*, *Saint François-Xavier instruisant les Indiens*, *les Marchands chassés du Temple*, *l'Exaltation du serpent d'airain dans le désert*, etc. Toutes les villes, tous les princes se disputaient ses tableaux; Charles II d'Espagne l'appela à sa cour et le traita magnifiquement, 1692; il décora le grand escalier de l'Escorial, la chapelle, des palais, des églises; il composa pour la reine-mère une *Nativité du Christ*, regardée comme un chef-d'œuvre. Il revint en Italie, vers 1702, toujours honoré, et laissa en mourant une fortune immense. Le musée du Louvre possède de lui : *la Présentation de Jésus au Temple*; *Jésus enfant, acceptant les instruments de la Passion qui lui sont apportés par des anges*; *Mars et Vénus*. Il sut plaire et faire illusion; mais, malgré sa prodigieuse facilité, il reproduisit souvent les mêmes types, et contribua, par son exemple, à la décadence de l'art.

Giorgione (GIORGIO BARBARELLI, dit LE), peintre italien, né à Castelfranco, 1478-1511, élève de Jean Bellini, condisciple du Titien, fut, pendant sa trop courte vie, l'ornement de Venise, de ses plaisirs, de ses fêtes, sans jamais négliger le travail. On peut le regarder comme le fondateur de l'école vénitienne; il est surtout remarquable par son coloris vigoureux, la fermeté de sa touche, l'art merveilleux du modelé. Il mourut probablement de la peste. Le Louvre a de ce grand artiste : *Jésus assis sur les genoux de sa mère* et *le Concert champêtre*. On cite surtout : *le Christ mort porté par des anges*, à Trévise; *Moïse sauvé des eaux*, le *Concert*, à Florence; *Deux Hommes et une Femme évanouie*, à la Haye; *une Tempête apaisée par saint Marc*, *saint Nicolas et saint Georges*, à Venise, etc. etc.

Giuseppino. V. JOSÉPIN.

Giottino (TOMMASO DI STEFANO, dit LE), peintre de l'école florentine, né à Florence, 1324-1356, s'appropriait si bien la manière de Giotto, qu'il reçut le surnom de *Giottino*. Beaucoup de ses fresques sont perdues; on en trouve encore à Florence et à Assise. On a de lui plusieurs tableaux estimés et des morceaux de sculpture.

Giotto (ANGILOTTO BONDONE, dit par abréviation), peintre florentin, né à Colle, près de Vespignano, 1276-1336, imitait, en gardant les troupeaux, les objets qu'il voyait, et les dessinait sur les rochers avec du charbon ou de la craie. Cimabue l'aperçut par hasard, devina son génie, fut son maître. Giotto se rapprocha de la nature, et par son dessin, par son coloris harmonieux, il alla jusqu'à la grâce. Il fut véritablement le premier grand peintre de l'Italie. Il eut bientôt une grande réputation, fut appelé à Rome par Boniface VIII, travailla à Avignon pour Clément V, parcourut les villes de l'Italie où les seigneurs et les populations le recevaient comme en triomphe, fut l'ami de Dante, et forma des élèves remarquables. On cite de lui : une *Annonciation* à Florence; *la Vie de saint François*, en 32 petits tableaux, à Assise; ses peintures de la sacristie du Vatican, à Rome; ses fresques à Florence, à Pise, au Campo-Santo, à Santa-Clara de Naples; ses portraits de Brunetto Latini, de Dante, de Corso Donati. Le Louvre possède *saint François recevant les stigmates*. A Florence, il dirigea la construction de Santa-Maria del Fiore, du Campanile, les fortifications, etc. Il fut aussi habile miniaturiste, et composa des poésies.

Giovanelli (RUGGIERO), compositeur italien, né à Velletri, vers 1560, mort après 1615, succéda à Palestrina, comme maître de chapelle de Saint-Pierre du Vatican. Il fut l'un des meilleurs maîtres de l'école romaine. Il a écrit beaucoup de messes, motets et

psaumes. Il a composé pour le pape Paul V le graduel à l'usage de la chapelle pontificale, 2 vol. in-fol., 1614-1615; il a laissé un grand nombre de canzonettes et de villanelles.

Giovanni (Ser), de Florence, écrivain italien, a composé en 1578, au château de Dovadola, près de Forlì, des nouvelles, connues sous le nom de *Il Pecorone* (les Pécores), que les philologues toscans placent immédiatement après le *Décameron* de Boccace pour la pureté du langage. L'édition la plus correcte est celle de Livourne, 1795, 2 vol. in-8°.

Giovanni da Fiesole (*Guido* ou *Guidolino Santi Tosini*, plus connu sous le nom de **Frà**) a mérité le surnom d'*Angelico*, à cause du charme céleste de ses têtes. Peintre de l'école florentine, né près de Vicchio (Toscane), 1587-1455, moine de Saint-Dominique au couvent de Fiesole, il travailla dans cette ville, à Florence, à Orvieto, à Rome, où il mourut. Il abandonna bientôt la miniature, pour décorer de ses fresques magnifiques les couvents de Florence. On admire surtout à Saint-Marc la composition grandiose qui représente la *Passion*, puis *saint Dominique à genoux aux pieds du Christ*, une *Annonciation*, le *Couronnement de la Vierge en présence de six saints prosternés*, etc. Eugène IV et surtout Nicolas V lui commandèrent de nombreux ouvrages à Rome; on admire ses fresques de la chapelle de Nicolas V au Vatican. Il est surtout remarquable par un coloris plein de douceur et d'harmonie, par la variété des attitudes et la vivacité souvent sublime des expressions. Il y a beaucoup de ses tableaux dans les principaux musées de l'Europe, à Florence, à Munich, Berlin, etc. Le Louvre possède le *Couronnement de la Vierge* et les *Miracles de saint Dominique*.

Giovanni-in-Fiore (San-), v. de la Calabre Citérienne (Italie), à 40 kil. E. de Cosenza, sur le Neto, au pied des montagnes de la Sila; 14,000 hab.

Giovanni-in-Percipeto (San-), v. de la prov. et à 48 kil. N. O. de Bologne (Italie); 7,000 hab.

Giovanni-in-Val-d'Arno (San-), v. de la prov. et à 44 kil. S. E. de Florence (Italie), sur l'Arno; 4,000 hab.

Giovanni-Rotondo (San-), v. de la Capitanate (Italie), au N. E. de Manfredonia, près du mont Gargano; 8,000 hab.

Giovannini (JACQUES-MARIE), peintre et graveur de l'école bolonaise, né à Bologne, 1667-1717, étudia les grands maîtres avec ardeur et se distingua surtout par ses gravures à l'eau forte et au burin. Il a reproduit les peintures du cloître de S.-Michele-in-Bosco, à Bologne, par L. Carrache et ses disciples, la coupole de Saint-Jean de Parme, d'après le Corrège, etc.; il a surtout gravé plus de 2,000 médailles de la riche collection du duc de Parme; elles ont été publiées en 7 vol. avec texte par le jésuite P. Pedrusi.

Giovenazzo ou **Giovinazzo**, v. de la Terre de Bari (Italie), et à 20 kil. N. O. de Bari. Petit port sur l'Adriatique. Archevêché. Fabriques de tapis. Bel hospice d'orphelins; 9,000 hab.

Giovo (PAOLO), *Jovius*, en français *Paul Jove*, historien italien, né à Côme, 1485-1552, reçut une bonne éducation à Pavie, se distingua comme médecin, mais est surtout célèbre comme historien. Il entreprit de raconter en latin l'histoire de son temps, charma Léon X, qui le retint à Rome, fut bien traité par Clément VII, qui le nomma évêque de Nocera, en 1528; mais, mécontent de Paul III, il vint s'établir à Florence, où il mourut. Sa plume était vénale, il s'en vantait; aussi y a-t-il beaucoup de faussetés ou d'omissions calculées dans ses livres, qui renferment cependant quelques faits curieux. Ses principaux ouvrages sont: *De Romanis Piscibus libellus*, 1524, in-fol.; *Commentarii delle Cose de' Turci*, hist. dédiée à Charles-Quint et traduite en latin, sous ce titre: *Turcicarum rerum Commentarius; Elogia Virorum illustrium*, 1546, in-fol.; *Elogia doctorum Virorum*, 1546, in-8°; *Elogia Virorum bellica virtute illustrium*, livre qui a eu beaucoup d'éditions; *Historiarum sui temporis, ab anno 1494 ad annum 1547, libri XLV*, Florence, 2 vol. in-fol., 1550 et 1552; six livres, du 19° au 24°, furent perdus dans le sac de Rome de 1527; *Lettere volgari di M. Paolo Giovo*, Venise, 1560; *Pauli Jovii Descriptiones, quotquot existunt regionum atque locorum*, Bâle, 1571, in-8°, etc. La meilleure édition des *Œuvres* de Paul Jove est celle de Bâle, 2 vol. in-fol., 1678.

Girac (PAUL-THOMAS, sieur DE), littérateur, né à Angoulême, mort en 1663, conseiller au présidial d'Angoulême, homme érudit, ami de Balzac, fut engagé par

lui à faire la critique des œuvres de Voiture, qui venait de mourir. Ce fut l'origine d'une querelle littéraire des plus vives, qui fit alors beaucoup de bruit, avec Costar, le défenseur de Voiture.

Giraldi (LILIO-GREGORIO), poète et archéologue italien, né à Ferrare, 1479-1552, quoique estimé et protégé par plusieurs princes, vécut et mourut pauvre. Ses *Œuvres* forment 2 vol. in-fol., 1580, Bâle. On cite surtout: *De Diis Gentium*; *De Annis et Mensibus*; *De Re Nautica*; *Poemata*, etc.

Giraldi (GIOVANNI-BATTISTA), conteur et auteur dramatique italien, né à Ferrare, 1504-1573, parent du précédent, fut professeur à Ferrare, à Mondovi, à Pavie. Il a écrit neuf tragédies, dont la plus célèbre est l'*Orbecche*; *Egle*, poème pastoral; des élégies, des épigrammes, des lettres en latin; *La Fiamma*, assemblage de poésies légères; *Gli Hecatommithi*, trad. en français sous ce titre: *Les Cent excellentes Nouvelles*, etc.

Girard (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Dôle, 1680-1755, était directeur du séminaire de la marine à Toulon, lorsqu'une de ses pénitentes, Marie-Catherine CADIÈRE d'une grande beauté, entraînée par un mysticisme ardent, et peut-être égarée par quelques jansénistes, accusa le P. Girard, qui l'avait congédiée, de séduction et de sorcellerie. Ce fut l'occasion d'un procès scandaleux, qui fit alors beaucoup de bruit. Le parlement d'Aix acquitta le P. Girard en 1751. Il fit une mort des plus édifiantes à Dôle, où il s'était retiré. Les pièces du procès ont été publiées, 2 vol. in-fol.

Girard (GABRIEL), grammairien français, né à Clermont-Ferrand, 1677-1748, ecclésiastique, aumônier de la duchesse de Berry, vécut fort retiré et n'est connu que par ses ouvrages. Il fut de l'Académie française en 1744. Il est surtout célèbre par ses *Synonymes français*, livre d'abord publié sous le titre de *Justesse de la Langue française*, 1718. Cet excellent ouvrage, souvent réédité, a été publié de nouveau par M. Guizot dans son *Dictionnaire des Synonymes français*, 1829. *Les vrais Principes de la Langue française* eurent beaucoup moins de succès. On lui doit encore: *Oraison funèbre de Pierre le Grand*, traduit du russe, 1726, et l'*Orthographe française sans équivoque*.

Girard (ETIENNE OU STEPHEN), philanthrope, né à Périgueux, 1750-1831, expulsé de la maison paternelle, embarqué comme mousse sur un navire allant à New-York, exerça les petits métiers, gagna quelque argent, fit le commerce des spiritueux, fonda une banque publique et devint un armateur extrêmement riche. Il eut une vie économe et dure pour lui et pour les autres; il laissa, en mourant, à Philadelphie sa fortune qui s'élevait à 70 millions, mais à des charges onéreuses ou bizarres, quoique philanthropiques. C'est ainsi qu'il destina dix millions pour un collège où seraient élevés cinq cents enfants pauvres, à la condition expresse qu'aucun ecclésiastique ne fût admis, même comme visiteur, dans l'enceinte du collège.

Girard (PIERRE-SIMON), ingénieur, né à Caen, 1765-1836, était ingénieur des ponts et chaussées en 1789. Il eut le prix proposé en 1790 par l'Académie des sciences sur ce sujet, *Théorie des écluses applicables aux ports de mer et aux canaux de navigation*. Après de nombreuses expériences, il publia, en 1798, un *Traité analytique de la Résistance des Solides*, ouvrage qui fut approuvé par l'Institut. Il suivit Bonaparte en Égypte, comme sous-directeur des ponts et chaussées, fut membre de l'Institut d'Égypte, et prit une part active aux travaux des ingénieurs et des savants; ses études donnèrent lieu à de nombreux mémoires et surtout à un *Mémoire sur l'agriculture, le commerce et l'industrie de la haute Égypte*, qui fait partie de la *Description de l'Égypte*. De retour en France, il fut chargé par le premier Consul d'exécuter un projet plusieurs fois conçu, celui de construire un canal, conduisant les eaux de l'Ourcq au bassin de la Villette, et de relier la Seine, en amont de Paris, à la Seine, en aval, par les canaux Saint-Martin et Saint-Denis. Il dirigea ces travaux considérables de 1805 à 1820. Membre de l'Académie des sciences depuis 1815, il fut chargé de construire, en 1819, l'usine royale de l'éclairage au gaz; il fit le projet du canal de Soissons, et eut la direction des eaux de Paris jusqu'en 1831. On lui doit un grand nombre de mémoires intéressants sur l'hydraulique et la canalisation principalement. Ses *Œuvres* complètes forment 3 vol. in-4°, 1850-52.

Girard (PHILIPPE-HENRI DE), ingénieur, né à Lourmarin (Vaucluse), 1775-1845, montra dès son enfance sa vocation pour la mécanique. Dans sa jeunesse très-

agitée par les malheurs de la Révolution, il déploya son génie inventif à Mahon, à Livourne, à Nice, à Marseille, puis vint à Paris. L'exposition de 1806 vit plusieurs de ses découvertes industrielles, tôles vernies et peintes par un procédé particulier, lampes hydrostatiques à niveau constant, perfectionnements des machines à vapeur, etc. En 1810, Napoléon offrit un million à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin; Ph. de Girard eut bientôt résolu le problème, comme le prouve son brevet d'invention du 18 juillet 1810; et cependant une suite de circonstances malheureuses de toute nature l'empêcha de jouir de l'honneur et des profits de cette grande invention. A la chute de l'Empire, abandonné par le nouveau gouvernement, poursuivi par ses créanciers, il fut forcé d'aller se mettre au service de l'Autriche, puis de la Russie. Il fonda en Pologne une grande filature mécanique de lin, devint ingénieur en chef des mines du royaume, et produisit une foule d'inventions importantes, nouvelle roue hydraulique, chronothermomètre, météorographe, machines à fabriquer les bois de fusil, appareil pour chauffer l'air dans les hauts fourneaux, etc. Déjà, en 1815, il avait en France inventé les armes à vapeur, dont plus tard l'américain Perkins fut sur le point de lui ravir la gloire. Les droits de Ph. de Girard à l'invention de la filature mécanique du lin, quoique solennellement constatés par les savants les plus illustres et par les sociétés les plus compétentes, ne furent pas cependant officiellement reconnus. Vainement il adressa un mémoire au Roi, aux ministres et aux chambres en 1840, afin de réclamer pour la France et pour lui l'honneur de cette découverte; il ne put obtenir justice; et lorsqu'il revint en France, poursuivi par un créancier des anciennes filatures, il dut se cacher jusqu'au jour où il accomplit sa soixante-dixième année. Il mourut peu après. Ce fut seulement à l'exposition de 1849 que ses droits furent hautement proclamés par M. Charles Dupin, et, en 1855, on accorda, comme récompense nationale, une pension viagère de 6,000 francs à son frère, une autre égale à sa nièce.

Girard (GRÉGOIRE), dit le *Père Girard*, pédagogue suisse, né à Fribourg, 1765-1850, cordelier très-instruit, prêtre plein de bienveillance, écrivit en 1799 un *Plan pour l'éducation de la Suisse entière*, qui le fit avantageusement connaître. Appelé à desservir la paroisse de Berne, il devint plus tard préfet de l'école primaire de Fribourg. C'est là qu'il déploya toutes les ressources d'un esprit ingénieux et d'une âme élevée pour améliorer l'enseignement. Son école devint célèbre dans toute l'Europe et fut longtemps citée comme un modèle, jusqu'au jour où les jésuites vinrent s'établir à Fribourg. En 1825, l'école fut dissoute, et le père Girard se retira dans un couvent de Lucerne. Il revint achever à Fribourg, en 1835, son *Cours éducatif de Langue maternelle à l'usage des écoles et des familles*. On lui doit encore: *Mémoire sur l'enseignement religieux de l'école française de Fribourg*, 1818; *Grammaire des campagnes*; *Cours de philosophie fait au lycée de Lucerne* (1829-1831), etc.

Girardet (JEAN), peintre, né à Lunéville, 1709-1778, étudia sous Claude Charles, professeur de dessin à Nancy, passa huit ans en Italie, fut protégé par François de Lorraine, qui le fit travailler à Florence, puis devint peintre du roi Stanislas. Ses nombreux tableaux, répandus dans presque toutes les villes de la Lorraine, attestent le talent de cet artiste distingué et généreux.

Girardet (ABRAHAM), graveur, né au Locle, près de Neuchâtel (Suisse), 1764-1823, étudia à Paris, sous Nicolet, et se rendit célèbre par ses gravures d'une correction et d'une délicatesse remarquable.

Girardin (Comtes de), famille noble de Champagne, qui prétend se rattacher aux *Gherardini* de Florence et aux *Fitz-Gerald* d'Irlande.

Girardin (RENÉ-LOUIS, marquis de), né à Paris, 1755-1808, colonel de dragons, maréchal de camp, embellit sa retraite d'Ermenonville, où il donna asile à J.-J. Rousseau. On a de lui: *De la composition des paysages*, 1777, ouvrage qui a eu plusieurs éditions.

Girardin (LOUIS-STANISLAS-CÉCILE-XAVIER, comte de), fils du précédent, né à Lunéville, 1762-1827, fut quelque temps l'élève de Rousseau, et était capitaine de dragons à la révolution. Député à l'Assemblée législative, il finit par se ranger dans le parti constitutionnel et défendit courageusement la monarchie jusqu'au dernier jour. Après une courte mission en Angleterre, il fut forcé de se cacher, découvert et jeté en prison. Libre

après le 9 thermidor, un instant administrateur du département de l'Oise, lié avec Joseph Bonaparte, il fit partie du Tribunat en 1799. Il suivit le roi Joseph à Naples, comme premier écuyer, devint colonel, puis général de brigade en Espagne. Membre du corps législatif en 1807, préfet en 1812, en 1814, en 1815, en 1819, il fut élu député en 1820 et siégea au côté gauche. On lui doit plusieurs opuscules littéraires et politiques, une lettre à *M. Musset-Pathay* sur la mort de J.-J. Rousseau; *Journal et souvenirs, discours et opinions*, 2 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimés.

Girardin (ALEXANDRE, comte de), général, frère du précédent, 1776-1855, se distingua dans toutes les guerres de l'Empire et reçut en 1814 le grade de général. Sous la Restauration, il fut premier veneur. On lui doit plusieurs opuscules politiques, et il a fourni de nombreux articles au journal *la Presse*.

Girardin (DELPHINE Gay, madame EMILE de), fille de M^{me} Sophie Gay, née à Aix-la-Chapelle, 1804-1855, reçut de sa mère une éducation toute littéraire, et eut de bonne heure, grâce à son esprit et à sa beauté, les succès les plus mérités. Elle avait dix-sept ans, lorsque l'Académie distingua son élégie, *les Sœurs de Sainte-Camille*. Ses poèmes nombreux, faciles, harmonieux et touchants, lui donnèrent une grande réputation pendant la période de la Restauration; elle était la première des *Muses*. En 1831, elle devint M^{me} de Girardin, et écrivit des romans d'une rare finesse d'observation; puis, dans le journal *la Presse*, ces *Lettres parisiennes*, signées vicomte de Launay, qui ont été réunies en 3 vol. in-12. Depuis 1839, elle travailla pour le théâtre; elle a écrit deux tragédies, *Judith* et *Cléopâtre*; *l'École des journalistes*, qui ne fut pas autorisée par la censure; *C'est la faute du mari*; *le Chapeau de l'Horloger*, et surtout *Lady Tartufe* et *la Joie fait peur*. Ses *Oeuvres* ont été publiées en 6 vol. in-8°, 1860.

Girardon (FRANÇOIS), sculpteur, né à Troyes, 1628-1715, abandonna l'étude de procureur où l'avait placé son père pour entrer chez un menuisier-sculpteur. Le hasard le fit remarquer du chancelier Séguier, qui le prit sous sa protection, l'emmena à Paris et lui facilita les moyens d'aller étudier à Rome, où il se lia avec Mignard. De retour en France, 1652, protégé par Colbert, il sut gagner la faveur de Lebrun. Membre de l'Académie des beaux-arts dès 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, chancelier en 1695, il était devenu, à la mort de Lebrun, en 1690, inspecteur général des ouvrages de sculpture. Il modelait avec talent, et ses compositions sont bien ordonnées, dignes et majestueuses; mais il abandonna trop souvent le travail du marbre à ses élèves. On cite parmi ses meilleurs ouvrages: le *Bain d'Apollon*, *l'Enlèvement de Proserpine*, les *sculptures du bassin de Neptune*, celles de la *Fontaine des Pyramides*, à Versailles; des sculptures dans la *galerie d'Apollon*, au Louvre; la *statue équestre de Louis XIV*, qui était sur la place Vendôme, mais surtout le *mausolée du cardinal de Richelieu* à la Sorbonne.

Giraud (JEAN-BAPTISTE), sculpteur, né à Aix, 1752-1850, put suivre librement la carrière d'artiste, grâce à son oncle, riche commerçant de Paris, qui lui légua sa fortune. Il avait étudié en Italie; il y retourna dans la force de l'âge, et, pendant huit ans, fit mouler sous ses yeux les plus précieux monuments de la sculpture antique, pour doter sa patrie de cette belle collection. Il fut membre de l'Académie des Beaux-arts en 1789. Ses principales œuvres sont: un *Mercur*, un *Hercule*, un *Achille mourant*, un *Baigneur endormi*, un *Faune*, un *Soldat laboureur*. Il a publié en 1797 un mémoire intitulé *Musée olympique de l'école vivante des Beaux-Arts*, et coopéré aux *Recherches sur l'art statuaire chez les Grecs*.

Giraud (PIERRE-FRANÇOIS-GRÉGOIRE), né au Luc (Var), 1785-1856, fut à Paris l'élève de son compatriote, Jean-Baptiste, et étudia avec ardeur dans la galerie de sculpture que ce dernier avait formée dans son hôtel de la place Vendôme. Il étudia ensuite sous Ramey. Grand prix Rome en 1806, il séjourna sept ans en Italie, et fit construire au faubourg du Roule une maison spécialement destinée à recevoir les plâtres précieux de la collection Giraud. Parmi ses œuvres on distingue la *Mort de Pallas*, *Philoctète blessé*, *Phalante* et *Ethra*, le *Triomphateur*, un *Faune jouant avec les serpents sacrés*. Il était, comme son maître, grand admirateur de l'art antique.

Giraud (Le comte JEAN), auteur comique italien, né à Rome, 1776-1854, d'une famille d'origine française,

fut élevé par un père rigide, mais, quand il l'eut perdu, se livra à son goût passionné pour le théâtre. Il avait déjà composé drames et comédies, quand il se dévoua à la défense de Pie VI contre les Français. Plus tard il reprit ses travaux de prédilection, et devint populaire par ses deux comédies, les *Gelosie* et *Ajo nell'imbarazzo*. Il fut directeur des théâtres du royaume d'Italie en 1813; puis, se livra à des opérations mercantiles qui lui firent perdre presque toute sa fortune. Il voulait avant tout amuser, et il y réussit par son esprit, ses saillies continuelles, l'intérêt des situations. On a de lui : *Comédie*, 1823, 3 vol. in-8°; *Teatro domestico*, 1825, 6 vol. in-12; *Comédie scelle*. Quatre de ses pièces ont été traduites par Bettinger (Théâtre de Nota et de Giraud).

Giraud (PIERRE), cardinal, né à Montferrand, 1791-1850, étudia à Rodez et à Saint-Sulpice, fut envoyé, comme missionnaire en Auvergne, 1818, sut se défendre contre les attaques de la *Minerve* et devint curé de la cathédrale de Clermont. En 1825, il prêcha le carême aux Tuileries; en 1830, Charles X le nomma évêque de Rodez. Archevêque de Cambrai en 1841, il reçut le chapeau de cardinal en 1847. Ses *Œuvres* ont été publiées plusieurs fois; la troisième édition, en 1852, comprend 7 vol. in-8°.

Girault-Duvivier (CHARLES-PIERRE), grammairien, né à Paris, 1765-1832, associé dans une maison de banque, conçut l'idée de sa *Grammaire des Grammaires*, en donnant des leçons à ses filles. L'ouvrage, qui parut en 1811, 2 vol. in-8°, eut un immense succès. On accueillit avec la même faveur son *Traité sur les Participes*, 1814. Il a laissé aussi une *Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, 1830, 4 vol. in-8°, ouvrage écrit avec correction et avec une élégante simplicité.

Girey-Dupré (JOSEPH-MARIE), né à Paris, 1769-1793, fut collaborateur de Brissot au *Patriote Français*, soutint la royauté constitutionnelle jusqu'après le 10 août, se rallia aux Girondins et partagea leur sort. Arrêté à Bordeaux, il fut ramené à Paris et fut exécuté le 20 novembre. Il avait composé, la veille de sa mort, l'hymne : *Veillons au salut de l'Empire*, qu'il chanta jusque sur l'échafaud.

Girgeh ou **Djirdjeh**, prov. de la Haute-Egypte, a pour ch.-l. *Girgeh*, sur la gauche du Nil, la ville principale de la Haute-Egypte, à 420 kil. S. E. du Kaire. Elle doit son origine à un couvent dédié à Saint-George. Evêché copte. Fabriques d'étoffes; commerce assez actif; 12,000 hab. Dans la prov. sont les ruines d'Abydos et de Chemnis.

Girgenti, prov. de Sicile, au S. O., a pour bornes, la prov. de Trapani au N. O., de Palerme au N., de Caltanissetta à l'E., et la mer au S. O. Elle est fertile en grains, fruits, vins, huiles, etc.; renferme de riches soufrières; a 3,861 kil. carrés et 263,880 hab. Elle comprend 5 arrond. : Girgenti, Bivona, Sciacca.

Girgenti, ch.-l. de la prov. de ce nom, sur le mont Carnisco, à 100 kil. S. de Palerme, à 4 kil. de la Méditerranée, sur laquelle est un petit port, mal fortifié, le *Porto-Nuovo*, qui exporte des grains et du soufre. Evêché, cathédrale du xiii^e siècle, palais épiscopal, couvent de Saint-Nicolas, etc.; 47,000 hab. Les ruines de l'ancienne Agrigente sont à 2 kil. S. E., à *Girgenti-Vecchio*.

Girod de l'Ain (Le baron (JEAN-LOUIS), magistrat, né à Gex, 1753-1859, fut maire de Gex en 1780, président du tribunal de Nantua en 1791, arrêté comme suspect, membre du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents, membre du Corps législatif, après le 18 brumaire, conseiller-maître des comptes en 1807 et député de l'Ain en 1818. Homme estimable et modéré, il a pris une part laborieuse aux travaux législatifs; on lui doit de nombreux rapports et discours.

Girod de l'Ain (Le baron AMÉDÉE), magistrat, fils aîné du précédent, né à Gex, 1781-1847, fut de bonne heure avocat général à la cour impériale de Paris et fit partie de la Chambre des représentants en 1815. Il défendit heureusement le général Drouot, son ami, et en 1819 fut nommé conseiller à la Cour royale de Paris. Député en 1827, vice-président de la Chambre en 1829, il prit une part active à la révolution de 1830. Préfet de police jusqu'au mois de novembre, il remplit avec dévouement ces difficiles fonctions et fut alors nommé conseiller d'Etat. Président de la Chambre des députés, 1^{er} août 1834, il soutint avec fermeté la politique de Casimir Périer, devint ministre de l'instruction publique et des cultes, 30 avril 1832, puis pair de France et président du conseil d'Etat. Il joua un rôle considérable

et exerça une autorité réelle dans le gouvernement parlementaire; c'est lui qui fut le rapporteur dans le fameux procès des accusés d'Avril.

Girodet - Trioson (ANNE - LOUIS **Girodet de Roussy**, dit), peintre, né à Montargis, 1767-1824, fils d'un directeur des domaines du duc d'Orléans, eut de bonne heure un goût très-vif pour le dessin, et fut deviné par David, qui devint son maître. Il obtint le grand prix en 1789 pour son tableau remarquable de *Joseph reconnu par ses frères*. A Rome, il étudia la nature et les grands maîtres; son *Sommeil d'Endymion* est une inspiration du Bacchus antique; son *Hippocrate refusant les présents des Perses* lui donna un rang élevé parmi les meilleurs artistes. Parmi ses œuvres on compte beaucoup de portraits remarquables; mais on doit surtout mentionner *Danaé*; *les Saisons*; *Fingal, Ossian et leurs descendants recevant dans leur palais aérien les mânes des héros français*; une *Scène du Déluge*, 1806; les *Funérailles d'Atala*; *Napoléon recevant les clefs de Vienne*. En 1810, il remporta le prix d'honneur au concours des grands prix décennaux pour sa belle toile de la *Révolte du Caire*. Après neuf années de travail, il acheva son tableau de *Pygmalion et Galatée*, qui, contrairement à ses espérances, excita plus de surprise que d'admiration. Il avait composé une multitude de dessins, qui n'ont été connus qu'après sa mort; on cite les compositions qu'il fit pour la traduction d'Anacréon, de Sapho, des *Amour des Dieux*, de Musée, etc., et surtout pour les *Géorgiques* et l'*Enéide* de Virgile. On a de lui deux volumes d'œuvres littéraires, publiés en 1829, et contenant un poème en 6 chants, le *Peintre*, des traductions faciles et élégantes des poètes grecs et latins. — Il avait ajouté à son nom celui de Trioson, son tuteur et son bienfaiteur, qui l'avait adopté.

Girromagny, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. N. O. de Belfort (Haut-Rhin), sur la Savoureuse; fabriques de calicots; mine de cuivre; 2,895 hab.

Gironde, nom donné au fleuve qui est formé par la réunion de la Garonne et de la Dordogne, au Bec-d'Ambez; peut-être vient-il de *Garunda*, par corruption de Garonne, peut-être de *Girus undæ*, tourbillon d'eau. Elle a environ 80 kil. de long, et forme un canal embarrassé d'îles, qui a de 3 à 14 kil. de largeur; elle est défendue à gauche par le fort Médoc, à droite par la citadelle de Blaye, au milieu par le fort Pâté, dans une île. Le fleuve se rétrécit en face de Royan, où il n'a que 5,000 m.; le fort de Royan, à droite, la batterie de la pointe de Grave à gauche, défendent l'embouchure; en avant est la tour de Cordouan, le plus beau des phares de France. La marée, souvent très-violente, produit le phénomène qu'on nomme *mascaret*.

Gironde, départ. de France, a pour bornes; au N. le départ. de la Charente-Inférieure; à l'O. le golfe de Gascogne; au S. le département des Landes; à l'E. les départ. de Lot-et-Garonne et de la Dordogne. La superficie est de 9,740 kil. carrés; la population de 701,855 hab. La partie S. O. n'est qu'une vaste plaine de sable, avec quelques forêts de pins et des broussailles; le nord et l'est sont couverts de côtes d'une grande fertilité, de riches vignobles, de champs de céréales. Il est arrosé par la Gironde, formée de la Garonne et de la Dordogne, qui reçoit la Dronne et l'Isle; au S. O. le Leyre se jette dans le bassin d'Arcahon. Il y a des forêts; des céréales en quantité suffisante, des fruits, des châtaignes; on élève des bœufs, des moutons, des porcs. Les vignes couvrent 125,000 hectares, produisant par an 2,500,000 hectolitres; les vignobles peuvent se diviser en 4 classes: les *Paluds* ou terres d'alluvion, près des fleuves, qui donnent des vins médiocres; les *Côtes*, sur la rive droite de la Dordogne, vers Libourne et Saint-Emilion; les *Graves*, sur la rive gauche de la Garonne, qui donnent de bons vins blancs, Sauterne, etc.; le *Médoc*, dans une langue étroite de terre entre la Gironde et la mer. L'industrie est peu variée; mais le commerce est très-actif, pour l'exportation des vins et l'importation des denrées coloniales. Le ch.-l. est Bordeaux; il y a 6 arrondissements, Bordeaux, Blaye, Lesparre, Libourne, Bazas et la Réole. Il forme le diocèse de l'archevêché de Bordeaux, est du ressort de la Cour impériale et de l'académie de Bordeaux, est compris dans la 14^e division militaire (Bordeaux) et la 4^e préfecture maritime (Rochefort). Il a été formé d'une partie de la Guyenne (Bordelais, Périgord, Agénois, Bazadois).

Girondins. On désigna sous ce nom, pendant la Révolution, un parti dont les principaux orateurs étaient